

**E N S E M B L E # 4**  
**un rendez-vous sur l'art  
 et la petite enfance**



Cycle de rencontres initié par





# ENSEMBLE #4 LE DESIGN

Cycle de rencontres initié par mille formes, Centre d'initiation à l'art pour les 0-6 ans

---

LE LIEU-DIT  
CLERMONT-FERRAND  
VENDREDI 7 JUILLET 2023

# SOMMAIRE

---

6 — **ÉDITO**

7 — **ENSEMBLE#, UN CYCLE DE RENCONTRES**

10 / **PETIT TOUR EN MILLE FORMES**

12 / **MOT D'ACCUEIL**

Isabelle Lavest, adjointe au maire de Clermont-Ferrand, chargée de la Politique culturelle

Nathalie Le Breton, journaliste et auteure

17 / **TABLE RONDE 1 / PENSER DES ESPACES POUR BIEN ACCUEILLIR**

Animée par Nathalie le Breton, journaliste et auteure

Avec Manuel Zacklad, professeur en Sciences de l'Information

et de la Communication au Conservatoire National des Arts

et Métiers (Paris), Catherine Boireau, cheffe de projet au sein

du service médiation culturelle du Centre Pompidou et Sylvie

Sauvignet, responsable du pôle accueil des publics et médiation,

Cité du design (Saint-Étienne)

47

**TABLE RONDE 2 / CRÉER DES ENVIRONNEMENTS  
ADAPTÉS : OBSERVER, ANALYSER, IMAGINER**

Animée par Nathalie le Breton, journaliste et auteure  
Avec Patrice Chazottes, directeur général de l'association  
Clermont-Ferrand Massif central 2028, ancien directeur-  
adjoint des publics au Centre Pompidou, Gaétan Mazaloubeaud,  
designer et Martial Marquet, architecte et designer, enseignant-  
chercheur à l'École Nationale d'Architecture de Versailles

78

**TABLE RONDE 3 / IMAGINER DES DISPOSITIFS  
ARTISTIQUES INTERACTIFS À DESTINATION DES  
TOUT-PETITS**

Animée par Nathalie le Breton, journaliste et auteure  
Avec Sonia Verguet, designer, Elise Fouin, designer et Lucas  
Lorigeon, designer

98

**BIOGRAPHIES DES INTERVENANTS ET TEXTES  
D'INTENTION**

105

**PRINCIPAUX SIGLES UTILISÉS**

# Édito

Avec ce rendez-vous annuel Ensemble#, mille formes poursuit le travail d'échange et de réflexion initié dès sa première année de fonctionnement.

Conçu par la Ville de Clermont-Ferrand, en partenariat avec le Centre Pompidou, mille formes est un espace propice à la créativité, d'accès gratuit, ouvert sur la ville et sur son environnement. Il propose aux enfants et à leurs parents des expériences interactives autour d'œuvres spécialement produites pour cette tranche d'âge par des artistes contemporains venant d'une grande diversité de champs artistiques.

Les trois premières éditions des rencontres Ensemble# ont permis d'aborder successivement les thèmes de l'art à l'attention du très jeune public en 2019, du jeu en 2021, et, en 2022, de la médiation.

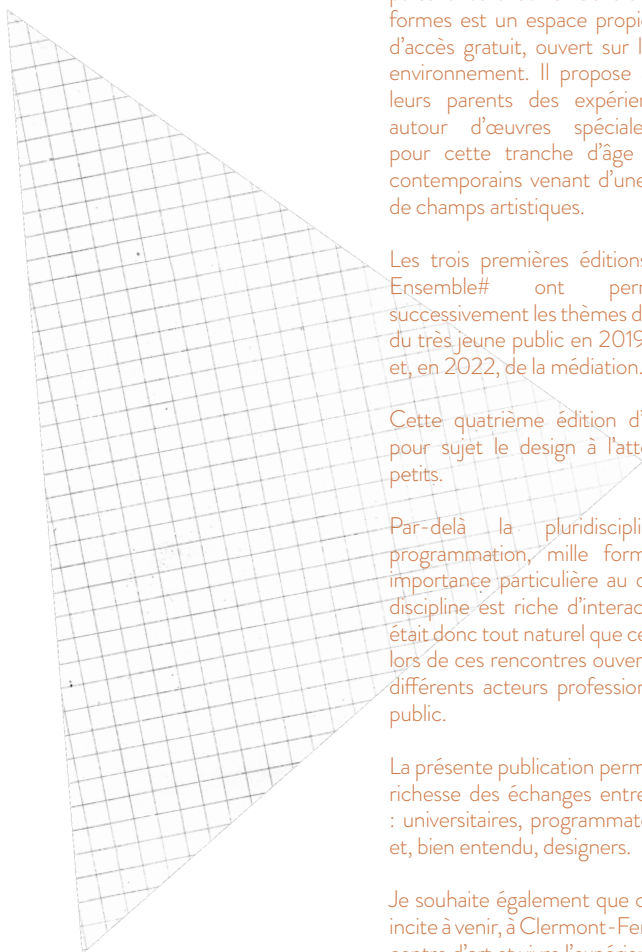
Cette quatrième édition d'Ensemble# avait pour sujet le design à l'attention des tout-petits.

Par-delà la pluridisciplinarité de sa programmation, mille formes attache une importance particulière au design, tant cette discipline est riche d'interactions possibles. Il était donc tout naturel que ce thème soit traité lors de ces rencontres ouvertes aussi bien aux différents acteurs professionnels qu'au grand public.

La présente publication permet de retrouver la richesse des échanges entre les intervenants : universitaires, programmeurs et praticiens et, bien entendu, designers.

Je souhaite également que cette lecture vous incite à venir, à Clermont-Ferrand, découvrir le centre d'art et vivre l'expérience mille formes.

Olivier Bianchi  
Maire de Clermont-Ferrand  
Président de Clermont Auvergne Métropole



# Ensemble#, un cycle de rencontres

## LES FONDEMENTS

Les premières années de la vie sont les plus importantes pour l'être humain, c'est alors que tout se construit. ENSEMBLE# est une réflexion sur la meilleure façon d'accompagner par l'art le tout-petit dans son développement et son rapport au monde.

ENSEMBLE# est organisé par mille formes Centre d'initiation à l'art pour les 0-6 ans, né d'un partenariat entre la Ville de Clermont-Ferrand et le Centre Pompidou. Ce premier centre d'art en France spécifiquement destiné aux enfants de 0 à 6 ans a ouvert au public en décembre 2019.

Sur 750 mètres carrés d'espaces d'expositions et d'ateliers, mille formes propose aux enfants et à leurs parents des expériences interactives spécialement adaptées ou produites pour cette tranche d'âge, avec des artistes contemporains représentant la diversité des champs artistiques. Le projet est également pensé pour les professionnels et propose régulièrement des rendez-vous thématiques sur l'art et/ou la petite enfance.

**ENSEMBLE# est un temps d'échange, une réflexion et un questionnement à un temps T sur l'art et la petite enfance.**

**ENSEMBLE# met en avant et interroge les pratiques, les expériences de médiation et de propositions artistiques en direction de la petite enfance en France et à l'international.**

**ENSEMBLE#, ce sont des professionnels de la petite enfance, des pédagogues, des chercheurs comme des spécialistes de la santé, des artistes et des médiateurs ainsi que des élus.**

**ENSEMBLE#, ce sont surtout des parents et des enfants pour un projet qui concerne les générations futures et nous engage dès aujourd'hui.**

## UN POSTULAT : L'IMPORTANCE DE L'ART POUR LES TOUT-PETITS

L'ouverture à l'art pour les tout-petits, ce que l'on nomme l'éveil artistique et culturel, non plus seulement à partir de trois ans mais dès la naissance, devient une véritable préoccupation et un enjeu de société. Les études scientifiques et les rapports sur ce sujet mettent en avant les bienfaits d'une sensibilisation dès le plus jeune âge pour développer la curiosité, l'imaginaire, le bien-être et l'éveil à la connaissance de soi, qui participent à l'ouverture à la créativité. C'est aussi par cet « éveil artistique et culturel » que l'enfant sera amené à tisser du lien social et à créer un espace d'échanges avec l'autre.

Cette nécessité de l'éveil à l'art et à la culture dès le plus jeune âge se reconnaît également dans toutes les initiatives menées à l'égard de ce tout jeune public, qui prennent de l'ampleur aujourd'hui, autour de la musique, des arts-plastiques, du livre, de la danse, que ce soit dans les lieux d'accueil de la petite enfance ou dans le cadre des institutions culturelles et des festivals. De nombreux artistes aujourd'hui, notamment dans le domaine de la musique et de la danse, travaillent en faveur de ce public.

C'est ainsi que mille formes a créé un cycle de rencontres qui s'adresse aux professionnels, aux artistes, aux chercheurs et aux parents pour travailler ensemble autour de l'art et de la petite enfance.

## ENSEMBLE#, UNE DÉMARCHE PROSPECTIVE

ENSEMBLE# est au cœur de la démarche de mille formes. En ce sens, ce cycle de rencontres est un levier de prospection, un endroit pour penser, faire un état des lieux, aiguiller sur l'état de la recherche et des avancées en ce qui concerne l'art et la petite enfance. Selon différentes thématiques, ce cycle de rencontres permet de questionner les pratiques et les faire évoluer, notamment en termes de



médiation et d'accompagnement. ENSEMBLE# propose à chacun d'entre nous de réfléchir dans cette direction. C'est en mettant en avant les derniers rapports sur l'art et la petite enfance, en écoutant les expériences de chacun, en échangeant, qu'ensemble, parents, professionnels de la culture et de la santé, chercheurs, artistes pourront faire avancer la recherche vers une construction saine et positive de l'être humain.

ENSEMBLE# est un espace de discussions et d'échanges dans lequel l'enfant et ses parents ou accompagnants sont placés au cœur du sujet.

ENSEMBLE#, c'est se donner les moyens de faire un pas de côté pour réfléchir à l'expérimentation de nouvelles pratiques et de répondre aux questionnements sur la nécessité de la découverte artistique dès le plus jeune âge : sur la manière de concevoir des œuvres et les interactions possibles ; sur l'art à l'école et ses apprentissages ; sur l'évolution sensible et intelligente des tout-petits ; sur la création d'un lien et d'un échange avec son environnement direct ; sur la question de l'équité dans l'accès à la découverte de l'art ; sur la découverte par le faire et la façon dont le terme « médiation » se réinvente au cœur de ce dispositif.

Toutes ces questions, et bien plus encore, constituent les fondements d'ENSEMBLE#. Faisons qu'ENSEMBLE#, parents, artistes et professionnels de la culture, de la petite enfance et de la santé, chercheurs, arrivions à écrire au fil du temps et des questionnements les bases d'une réflexion commune sur ces sujets.

## Petit tour en mille formes : la programmation design de mille formes en 2023

### MILLE FORMES EN MILLE MORCEAUX

C'est quoi le design ? C'est autour du mobilier conçu par la designer Laure Jaffuel pour mille formes, qu'un parcours d'exploration, au départ de l'espace café ou de l'accueil, attend petits et grands. Il faudra repérer les détails et les objets pour résoudre les énigmes...

### LA STATION BÉBÉ MOBILE

Un dispositif artistique interactif conçu par Stéphanie Marin, designer du studio smarin Une production Centre Pompidou  
La question du confort est un atout essentiel au bien-être car il permet d'imposer un relationnel privilégié au duo parent-enfant. La station bébé mobile invite, par ses fauteuils et par le jeu, à la découverte de l'autre et des autres. Le corps de l'adulte épouse la forme de l'assise et s'enfonce dans le maillage élastique du revêtement. Sur les genoux ou contre le corps du parent, le bébé ressent le balancement, les sautilllements, les jeux d'équilibre et le flottement.

### MIAM ÉMOTIONS !

Un atelier de design culinaire proposé par Yuan Yuan Design Studio  
Yuan Yuan, designer culinaire et artiste, a proposé un atelier tout en couleurs, en

saveurs et créativité. À partir de délicieux cuirs de fruits colorés et texturés, en s'inspirant d'un monde poétique, petits et grands étaient invités à découvrir les émotions d'une façon ludique et sensorielle. En suivant une histoire et une recette, ils réalisaient un tableau savoureux, puis une carte créative gourmande qu'ils pouvaient conserver, ou envoyer à ceux qu'ils aiment.

### MATIÈRES PREMIÈRES LA MATÉRIAUTHÈQUE DES BÉBÉS

Élise Gabriel, designer  
Matières premières propose un voyage dans le monde de l'objet : objet connu, objet réel mais pas encore manipulé, objet sonore, autant de prétextes à découvrir ou redécouvrir ce qui compose notre quotidien. Le dispositif d'Élise Gabriel nous amène dans une exploration nouvelle des matériaux qui constituent ces objets. Une création musicale originale de Yoann Sanson nous plonge dans une matière sonore à écouter.

### HILLY

Dispositif conçu par Élise Fouin, designer  
Une coproduction mille formes et Centre Pompidou  
Inspiré de son tapis Hilly créé en 2011, l'artiste et designer Élise Fouin propose un espace scénique immersif et interactif à destination des enfants de 0 à 24 mois. Par

ce dispositif innovant et surprenant, l'artiste réinvente la notion de tapis de jeu. Ces modules offrent aux enfants un espace de jeu confortable, agréable et ludique.

### LE VENT SOUFFLE

Un dispositif interactif d'Élise Fouin, designer

Il y a des tas d'objets qui s'animent avec le vent comme les chambres à air, les cerfs-volants, les girouettes ou les moulins à vent. Il y a de nombreuses forêts dont les arbres, petits ou grands, se mettent en mouvement avec le vent. C'est dans une forêt scintillante, presque enchantée, qu'Élise Fouin invite le public à déambuler, se poser, observer. Le vent souffle et vient faire scintiller et s'animer comme des bijoux, cette forêt remplie de « flashabou ».

### SIMILI

Un dispositif artistique interactif conçu par Rébecca Fezard & Elodie Michaud - hors studio et William Boujon & Julien Benayoun - bold design

Une expérience sensorielle et immersive à partir de chutes de cuir exploitées sous toutes leurs formes, couleurs et textures. Le parcours propose un jeu sur le positif et le négatif à travers différentes découpes de cuir issues de l'industrie. Du mobilier géant constitué de grands morceaux ajourés, au dallage composé de chutes. D'autres éléments comme l'escalier et la poutre que les enfants peuvent escalader sont issus des recherches éco-responsables et innovantes des artistes à partir de Leatherstone ®,

un nouveau matériau à l'aspect minéral, imprimé en 3D par des robots.

Les artistes remercient les entreprises partenaires qui soutiennent leur démarche en fournissant leurs chutes de matière première : Savebag, Bruno Delgrange et Podaction.

### EN CONSTRUCTION

Un atelier de design culinaire proposé par Gwendoline Blossse

En construction offre aux enfants une expérience ludique et créative pour explorer l'architecture en utilisant les pâtes de fruits comme matériau de construction. En découpant des formes avec des emporte-pièces, ils construisent de mini architectures, laissant libre cours à leur imagination. Cette expérience met également en valeur les pâtes de fruits traditionnelles auvergnates et stimule l'éveil culinaire des enfants en les invitant à découvrir les différentes saveurs, couleurs et formes.

### MILLE ET UNE COULEUR

Un atelier de design culinaire proposé par Laura Albrier - studio Mille Feuille

Pour le printemps, mille formes a invité les petits et les adultes accompagnateurs à venir fabriquer leurs pâtes fraîches en couleur ! Tel un tableau, les participants sont invités à concevoir une œuvre comestible : à s'émerveiller à fabriquer tagliatelles, lasagnes ou pâte sucrée : il y en avait pour tous les goûts. Pour révéler les âmes d'artistes en fabriquant les féculents de ses rêves et repartir à la maison avec.

# Mot d'accueil

Isabelle Lavest, adjointe au maire de Clermont-Ferrand, chargée de la  
Politique culturelle  
Nathalie Le Breton, journaliste et auteure

**NATHALIE LE BRETON** Je suis ravie de vous retrouver pour la quatrième édition d'Ensemble#4.

Bien sûr, nous avons été des enfants, nous avons grandi dans des milieux où nous avons été éveillés – parfois, nous avons eu la chance de l'être – par des projets artistiques. Nous avons grandi, nous sommes devenus les adultes que nous sommes, en essayant d'être à peu près d'équerre. Aujourd'hui, bien sûr, être là, c'est réfléchir aux générations qui sont déjà en route et qui vont faire société. C'est un sujet éminemment d'actualité, qui ne cesse de l'être, mais particulièrement en ce moment.

Merci à vous d'être ici. Merci aussi à l'équipe de mille formes qui, chaque année, concocte ces programmes.

Si nous avons abordé la médiation l'année dernière, nous allons questionner aujourd'hui le design et les tout-petits, mettre la focale sur le design au sens large. Je voudrais juste rappeler que derrière Ensemble#, il y a une personne inspirante rencontrée au cours de notre premier rendez-vous initié par la ville de Clermont-Ferrand et l'équipe de mille formes. Il s'agit de Sophie MARINOPOULOS. Dans son rapport « Une stratégie nationale pour une Santé Culturelle », elle nous interrogeait sur la place des enfants dans nos vies et dans nos villes. Elle nous rappelait les trois axes de réflexion autour de la lettre A : Attendre l'enfant, l'Accueillir et l'Accompagner.

Nous allons revenir sur cette notion d'accueil notamment, mais pour l'heure je vous propose d'accueillir tout de suite une personne très engagée sur le sujet : Isabelle LAVEST, adjointe au Maire de Clermont-Ferrand, en charge de la politique culturelle.

**ISABELLE LAVEST** Je suis très heureuse de vous accueillir et d'ouvrir à nouveau ces rencontres Ensemble#, ici à Clermont-Ferrand, sur ce territoire particulièrement engagé dans la culture. mille formes en est un exemple qui s'inscrit dans un vrai projet de politique culturelle et je crois que cela vaut la peine qu'on

raconte brièvement comment cet outil a été imaginé.

J'ai été élue en charge de la culture en 2014. L'actuel Maire, Olivier BIANCHI, qui auparavant était adjoint et vice-président chargé de la culture, comme moi aujourd'hui, avait une volonté très forte de mettre la culture au cœur de son projet politique. En 2014, la jeunesse et la culture étaient les deux axes forts de cette politique. Nous nous sommes attelés très vite, en 2015, au projet de candidater au titre de capitale européenne de la culture. Nous avons aussi beaucoup travaillé, avec ma collègue Cécile AUDET, adjointe à la petite enfance, sur la façon de construire, dans le cadre de nos compétences respectives, des parcours culturels en lien avec l'Éducation nationale et les professeurs. Au cours d'une année type, le corps enseignant pouvait choisir sa thématique parmi les champs de la danse, du cinéma, de l'écriture, de la lecture, du patrimoine ou des sciences. Nous avons construit des programmes et aujourd'hui, à Clermont-Ferrand, sur les 9 000 écoliers (maternelle et cours élémentaire compris), 99 % sont entrés dans ces parcours pédagogiques et suivent, durant toute une année, des temps forts, non pas uniquement un *one shot* de découverte d'une pièce de théâtre par exemple, mais un vrai projet pédagogique au long court. Constatant que nous avions un déficit quant à la toute petite enfance, le maire a souhaité aller plus loin. Notre réflexion était : « Est-ce qu'on ne pourrait pas penser un outil pour ces tout-petits qui ne viennent pas forcément tous en crèche et qu'on n'a pas encore repérés ? »

Évidemment, c'est l'histoire qui s'est alors nouée avec le Centre Pompidou, et notamment avec Patrice CHAZOTTES et Sarah MATTERA, qui a permis de faire naître mille formes. Et ce premier mille formes fait des petits, le projet s'exporte. Les équipes de Montpellier sont là pour en témoigner et nous en sommes très heureux.

Cela dit, quand je parle d'un projet politique, il s'agit de se dire que nous avons vraiment – le maire plus particulièrement, mais il y a des porosités et c'est contagieux – cette chose chevillée au corps : nous sommes convaincus que c'est par les politiques culturelles qu'on arrivera à amener les générations futures à devenir des citoyens en capacité de faire des choix, à s'engager dans la société. À l'aune des événements que l'on vient de vivre, quand on se pose des questions « Qu'est-ce qui fait qu'on brûle une école maternelle ? », ou « Qu'est-ce qui fait qu'on brûle une bibliothèque de prêt du département ? », ces deux cas se sont produits ici, à Clermont-Ferrand, cela nous remet aussi face à nos responsabilités politiques et à nous demander : « Comment peut-on changer les choses à notre échelle ? »

Encore très récemment nous avons traité de ces questions avec les équipes de la ville, et nous restons convaincus que c'est bien la culture, et la culture dès le premier âge, qui peut jouer un rôle positif. Sur ce mandat, je travaille beaucoup également sur l'adolescence. C'est un autre sujet que vous connaissez bien : ces ados qu'on perd dans les bibliothèques, dans les médiathèques, dans les festivals. Nous souhaitons vraiment avoir une trajectoire linéaire d'accompagnement vers la culture à tous les âges de la vie.

Pour conclure, je voudrais rappeler que pour nous, les politiques culturelles ne sont pas que des politiques de divertissement ; un projet de capitale européenne de la culture est un vrai projet de territoire et pas seulement une grosse fête en 2028 – en tout cas, ce n'est pas comme cela qu'on l'a construit. C'est aussi en ayant ces convictions fortes autour de la culture qu'on arrive à avancer et à porter des beaux projets tous ensemble.

(Applaudissements)

**NATHALIE LE BRETON** Merci beaucoup, Isabelle, de vos convictions partagées quant aux enjeux de la culture.

On ne va cesser de parler de vie de la cité et de politique. Patrice CHAZOTTES nous racontera où en est Clermont-Ferrand et le territoire Massif par rapport à cette candidature. Beaucoup de travail évidemment reste encore à faire car il faut convaincre que ce bel endroit mérite d'être élu.

Nous allons désormais aborder notre programme d'échanges.

Au cours d'une première partie, nous nous poserons la question de l'aménagement des espaces, donc forcément du temps et de la communication que cela exige. On va essayer de comprendre en quoi le design peut être une clé à la fois d'appréhension et de compréhension de ce qui se passe.

Dans un deuxième temps, nous allons entrer davantage dans le côté technique avec la création d'environnements adaptés - qu'est-ce que cela veut dire ? - passant par l'observation, l'analyse et l'imaginaire. Et donc comment institutions, acteurs, designers se retrouvent pour concrétiser les choses.

Nous aurons la chance ensuite, dans une troisième partie, d'arriver sur des dispositifs, des conceptions qui ont été imaginés par les designers, que ce soit ici ou ailleurs, puisque la capillarité fait que quelque chose qui naît à Clermont va vivre ailleurs, peut-être à Montpellier, à Paris ou même à l'étranger, mais cette capillarité joue et c'est sans doute quelque chose d'absolument essentiel.







TABLE RONDE #1

# Penser des espaces pour bien accueillir

Où comment la permaculture, appréhendée comme une approche écosystémique de l'ensemble du vivant, et non réduite à des seuls principes de jardinage, trouve un écho dans des pratiques du design misant sur la co-élaboration, le lien, l'interaction, l'hybridation des fonctions et usages, à la faveur d'enrichissements mutuels et d'une forme d'abondance partagée ; Où l'observation du terrain et les compétences de designers accompagnent les institutions culturelles à faire un pas de côté en diversifiant les usages et fonctions des espaces d'accueil, en sortant notamment d'une logique d'adresse par typologie d'âge ; Où il sera question de penser le seuil comme une peau, à l'instar des lisières, lieux d'échanges riches et féconds entre forêt et prairie ; Où finalement, comment des institutions tentent de faire tomber des murs pour que convergent à la fois des lieux pour et par l'art ou le design, pour et par les personnes, au sein d'espaces pensés à des fins multiples et combinées : favoriser les rencontres et échanges, stimuler les imaginaires et appétences culturelles, encourager l'expérimentation par le plaisir du faire et l'entraide des personnes, tous âges confondus, engager le corps à la découverte, affiner les perceptions multisensorielles, contribuer au pouvoir d'interagir avec notre environnement...

Animée par Nathalie le Breton, journaliste et auteure  
Avec Manuel Zacklad, professeur en Sciences de l'Information et de la Communication au Conservatoire National des Arts et Métiers (Paris), Catherine Boireau, cheffe de projet au sein du service médiation culturelle du Centre Pompidou et Sylvie Sauvignet, responsable du pôle accueil des publics et médiation, Cité du design (Saint-Étienne)

**NATHALIE LE BRETON** Je vous propose tout de suite de commencer par notre première intervention et vais demander à Catherine BOIREAU, Sylvie SAUVIGNET et Manuel ZACKLAD de me rejoindre.

Catherine BOIREAU est cheffe de projet au sein du service de médiation du Centre Pompidou. Vous avez justement des expériences de lieux où les interactions peuvent se créer. Vous nous expliquerez ce que vous aviez voulu créer à l'époque, comment cela a vécu, comment cela doit et va se transformer. Sylvie SAUVIGNET est responsable de l'accueil des publics et de la médiation à la Cité du design de Saint-Étienne. Bien sûr, cette Cité du design a éclairé complètement Saint-Étienne. Se sont posées les questions suivantes : comment fait-on pour faire venir tout le monde ? Et finalement, à quoi peut servir le design au sens large dans une région, dans une ville ? Vous nous expliquerez les concrétisations et comment ces projets ne cessent de vivre. Cela vibre, donc évolue en permanence. Vous nous direz comment dans votre cas.

Et puis, l'homme de la table ronde, bonjour Manuel ZACKLAD. Vous êtes spécialiste de l'information et de la communication. Vous êtes professeur du CNAM et dirigez un master sur la transition numérique et le co-design. Vous avez beaucoup écrit sur ces sujets. Particulièrement, vous êtes l'auteur d'un travail de théorisation qui est tout à fait passionnant autour d'une approche permaculturelle du design. Évidemment, la permaculture vous parle à peu près tous ici. Dans l'agriculture notamment, c'est créer un milieu favorable et abondant dans une vision écosystémique de l'ensemble du vivant.

C'était assez joli de commencer avec vous, avec cette notion. D'où vous est venue cette idée d'un seul coup, en vous penchant sur le design ?

Nous explorerons la médiation et ses pratiques dans un deuxième temps. À tout de suite !

**MANUEL ZACKLAD** Tout simplement en rencontrant des gens qui pratiquaient la permaculture.

**NATHALIE LE BRETON** D'accord. Mais quelle est cette idée ?

**MANUEL ZACKLAD** Peut-être pour me présenter en une seconde, je voudrais dire que parmi les projets qui m'intéressent le plus, il y a tous ces projets autour du co-design ou design collaboratif. Nous avons observé beaucoup de co-designers dans leurs pratiques. En analysant les pratiques de co-design, nous y retrouvons du design d'objet - on produit des artefacts -, du design de relation - on essaye d'engager des parties prenantes, des acteurs - et du design de milieu,

c'est-à-dire un dispositif qui va rendre possible des conversations fructueuses. Finalement, cette permaculture des milieux d'activités partagées vise à dégager un certain nombre de principes de design pour concevoir le design de milieu. Pour rappel, comme tu l'as dit, la permaculture est une science de conception des cultures, des lieux de vie, des systèmes agricoles, qui utilise des principes d'écologie pour reproduire la diversité, la stabilité, la résilience des écosystèmes. Une des choses les plus extraordinaires dans la permaculture, qui est très inspirante quand on pense des lieux où il y a des activités partagées comme des bibliothèques, des tiers lieux et autres, c'est qu'il y a plusieurs guildes, plusieurs espèces : par exemple des espèces végétales et animales vont se renforcer mutuellement, donc créer de la biodiversité, qui va s'opposer à une forme de monoculture caractéristique de certaines cultures mais aussi de certains espaces...

**NATHALIE LE BRETON** ...et qui épuise les sols.

**MANUEL ZACKLAD** Et qui épuise les sols, comme elle épuise les humains et les villes, tout à fait. Il va y avoir un effet bénéfique à travers ce qu'on appelle en économie des externalités positives partagées.

Nous faisons une forme d'analogie dans laquelle les différentes espèces sont différentes activités-projets portées par des collectifs, des individus et qui, tout à la fois, vont développer leurs activités, puiser dans l'environnement et le renouveler.

Cela vient d'observations que nous avons faites dans des tiers lieux, dans des *labs* d'innovation, dans des espaces de *co-working*. mille formes est un très bon exemple d'un lieu dans lequel les enfants et les familles sont invités à cohabiter et à partager cet espace.

Maintenant définie un peu la notion de permaculture, nous pouvons poursuivre. Qu'est-ce qu'une permaculture qui n'est pas dédiée à l'agriculture des espèces végétales mais plutôt à des activités communes ? L'idée est de la caractériser comme étant un dispositif – on reviendra sur cette notion de dispositif, qui est très importante pour nous en sciences de l'information et de la communication – qui a trois caractéristiques, celles d'être sérendipien, capacitant et aménitaire.

**NATHALIE LE BRETON** Qu'est-ce que cela veut dire ?

**MANUEL ZACKLAD** Sérendipien est un mot qui est souvent utilisé dans la découverte scientifique. C'est le fait de faire des découvertes par hasard. Pour

cela, il faut un certain état d'esprit d'ouverture, mais il faut aussi que l'espace ait été conçu pour permettre ces découvertes fortuites. C'est tout le travail des bibliothécaires quand ils font une classification des ouvrages non pas par ordre alphabétique mais par thématique. Cela vous permet, quand vous vous déplacez dans les rayonnages, de découvrir d'autres livres auxquels vous n'aviez pas pensé. La permaculture des milieux d'activité doit donc être pensée pour permettre une certaine sérendipité. On n'a pas le temps de rentrer dans le détail, mais il faut une certaine porosité des espaces, la capacité à créer du commun.

Concernant la deuxième caractéristique, c'est un terme que nous allons reprendre à des ergonomes, en particulier à mon ex-collègue maintenant émérite, Pierre FALZON. On évoquera des environnements capacitants. Ce terme de capacitant vient de l'économiste Amartya SEN qui a développé cette notion de capacitation. Pour nous il s'agira que l'espace puisse encourager le développement de nouvelles compétences, de nouvelles connaissances pour élargir les possibilités d'action, le degré de contrôle qu'on peut avoir sur les tâches qu'on est amené à réaliser et essentiellement développer l'autonomie des individus.

Enfin, ces conditions sont rendues possibles par le fait qu'on va penser cet espace comme étant aménitaire. Des personnes issues d'un domaine appelé *facilities management* essayent de se projeter dans le futur de ces métiers en disant : « Il faut une combinaison de services. » On le voit à mille formes avec plusieurs usages combinés : espaces d'accueil, découvertes, détente, restauration, ... Donc une combinaison de services qui va définir un espace accueillant, va permettre une performance accrue pour les occupants et développer des modalités de coopération.

C'est la façon dont on pourrait le caractériser.

Observons ce qu'on appelle le dispositif. On va considérer qu'un milieu est un dispositif qui est approprié par ses habitants, par ses usagers. Très souvent, on pense espace, mais tu l'as rappelé, je suis plutôt dans la transition numérique et ce qui nous intéresse de plus en plus, c'est de penser ce qu'on appelle des dispositifs transmédiés, c'est-à-dire dans lesquels il y a du présentiel, du distanciel, du numérique, comme dans les espaces de travail hybrides.

Il y a aussi le temps avec lequel nous travaillons beaucoup maintenant, comme étant un artefact médiateur à part entière. Est-ce que ce sont des temps synchronisés, non synchronisés ? On voit bien, lorsqu'on fait la programmation d'un événement comme celui-ci, à quel point le temps va conditionner la nature des rencontres. Il y a bien sûr le mobilier, les machines, dans lesquelles il y a les ordinateurs, le réseau. Il y a les documents, les textes, les paroles, les gestes

d'accueil ou de régulation. Il y a également tous les services de support technique qui nous permettent d'être éclairés, d'avoir le micro qui fonctionne.

Le dispositif, ce sont toutes ces composantes qu'il va falloir prendre en compte.

On en arrive à ces principes de design de permaculture.

Le premier principe est celui de redondance et de sur-codage, c'est-à-dire qu'il faut au maximum utiliser la multisensorialité, la multimédialité. On pourrait dire qu'il faut que le message passe à la fois par un texte, par une couleur, par une forme. Cette redondance est très importante pour permettre cette permaculture. S'il y a de la redondance, il faut néanmoins garder de la cohérence ; c'est donc la question de la cohérence des médiums au regard de l'activité. Il est très important de garder la même logique quand je vais passer d'une activité à l'autre, de garder la même terminologie, la même forme. Ce sont des choses qui semblent simples, mais il suffit de regarder le milieu scolaire pour se rendre compte à quel point ce n'est pas le cas. La terminologie du manuel n'est peut-être pas celle de l'enseignant. Ou autre exemple, lorsque dans des expositions vous êtes accueillis par une belle signalétique suivie de ruptures dans la suite des espaces. C'est un principe auquel il faut être très vigilant.

Bien sûr, le milieu doit être adaptable, c'est-à-dire qu'on doit pouvoir – et on le voyait à mille formes – réagencer l'espace et le mobilier selon les activités.

On doit avoir une notion de projection spatiale et de prise en compte de la mobilité, c'est-à-dire qu'on va essayer d'ancrer certains usages dans certaines zones, dans certains lieux. On va pouvoir les réagencer, mais on va aussi penser au fait que les gens sont mobiles, vont dans ce lieu, puis rentrent chez eux, peuvent être en déplacement, donc on doit pouvoir emporter chez soi des choses, éventuellement, pour assurer une continuité : je me déplace et je continue sur mon smartphone à suivre l'exposé qu'on a ensemble par exemple.

Ensuite, on a un principe de projection temporelle qui est la symétrie, c'est-à-dire que de même qu'on va associer des lieux à des activités, on va associer des temps à des activités. Ceux qui s'occupent des enfants savent bien à quel point le rituel dans la journée est essentiel. Si on est plusieurs à partager des activités, il faut penser une forme de cohérence entre cette synchronisation temporelle, donc il faut penser le « avant » l'événement, le « pendant » et le « après ». Là aussi, il y a toute une réflexion autour de la temporalité.

Parmi les deux derniers critères, il y en a un qui est autour de la transparence des informations et des données, à savoir cette notion d'open source, de creative commons, c'est-à-dire que si on veut que le milieu soit capacitant, permette de développer de l'autonomie, il faudra pouvoir réinventer sans contrainte de copyright. On doit pouvoir s'inspirer, remixer, recréer les choses.

Le dernier point de vue est celui d'une utilisation équitable des ressources, c'est-à-dire qu'il faut un partage des équipements. Typiquement, dans les tiers lieux, ce sont les concierges, les médiateurs, qui vont donner un certain nombre de règles et vont permettre que toutes ces activités soient à la fois parallèles mais pas indépendantes ; c'est vraiment le point important de la métaphore de la permaculture : chacun est dans ces activités comme dans un tiers lieu, mais chacun tient à ce lieu parce qu'en voyant les autres faire, en ayant des interactions, des « liens faibles » comme on dit, on est plus puissant soi-même dans sa propre activité. C'est ce côté fascinant aussi lorsque les gens vont travailler en bibliothèque alors même qu'ils ont toutes les ressources sur leur ordinateur, parce qu'ils veulent bénéficier de cet espace d'activité pour autant qu'un certain nombre de principes, de règles vont rendre possible cette collaboration fructueuse.

**NATHALIE LE BRETON** Vous êtes chercheur avec les équipes, les jeunes qui travaillent comme étudiants, et vous avez eu le besoin de théoriser tout cela. Pourquoi ? Est-ce parce qu'on n'arrive plus à le faire ? Est-ce parce que cela s'est perdu ? Est-ce qu'aujourd'hui, les personnes ont besoin d'être accompagnées pour remettre en place ce système fécond ? Finalement, pourquoi un laboratoire de recherche, une université, le CNAM a besoin de théoriser cela ? Cela répond-il à une demande, à un manque ?

**MANUEL ZACKLAD** Oui. En réalité, non. Il y a une émergence de pratiques. On va le voir avec tous les designers présents ici, les *labs* d'innovation. C'est un peu la différence entre les praticiens et le monde académique : chacun a son propre langage, sa propre description et quand la recherche est confrontée à cela, elle essaye de dégager des principes communs.

**NATHALIE LE BRETON** De prendre un peu de hauteur.

**MANUEL ZACKLAD** En réalité, on peut dire qu'il y a un développement sans précédent de cette imagination et de la place du design. Nous travaillons avec des co-designers ; certains font du *design thinking*, d'autres font de l'intelligence collective. Chacun a sa terminologie, son univers, et nous essayons de trouver des principes communs. C'est pour cela qu'on fait ce travail de remonter en abstraction pour l'enseignement, pour faciliter les échanges.

**NATHALIE LE BRETON** Tu as l'air de dire que malgré tout, tu rencontres dans des environnements différents, dont le design, cette approche permaculturelle.

Nous allons en parler avec Catherine, Sylvie et avec tous nos autres invités. Ce modèle invitant au décroissement, alors que les injonctions sont souvent de recroquer, te semble-t-il optimiste ? Il y a une forme d'optimisme dans les rencontres que vous faites, en tant que chercheurs, lors de vos remontées du terrain ?

**MANUEL ZACKLAD** Oui. C'est toujours le grand écart entre la super structure, les discours étatiques, qui sont souvent très tristes parce que c'est de la communication pure et simple, complètement déconnectée, et le foisonnement des expérimentations, notamment dans les administrations territoriales. Oui, je pense qu'on peut vraiment voir le verre comme étant à moitié vide ou à moitié plein. Il y a énormément de choses extraordinaires qui émergent des territoires et d'initiatives locales, et en même temps, il y a des discours très affligeants.

**NATHALIE LE BRETON** Merci, en tout cas, de nous aider à voir le verre à moitié plein. À tes côtés, nous retrouvons Catherine BOIREAU qui s'occupe d'espaces de médiation au Centre Pompidou. Catherine, plongeons dans ces univers, créés avec Patrice CHAZOTTES. Je pressens bien le lien à la permaculture ici. C'est intéressant que tu nous expliques la volonté qui a été derrière le Centre Pompidou autour de la pensée de ces espaces pour accueillir. Le centre va fermer, il y a peut-être un espace à réinventer : sur quoi allez-vous vous appuyer ? Mais partons déjà de ce qui existe.

**CATHERINE BOIREAU** Bonjour à tous. Partons effectivement de ce qui existe. Patrice et Sarah, si vous voulez intervenir à un moment donné, puisque nous avons vécu ensemble la restructuration de ces lieux que sont les ateliers des enfants du Centre Pompidou ? Je ferai aussi un petit clin d'œil au Studio 13/16, qui est né à la même époque, en 2010.

À l'initiative de Patrice, le Centre a commandé à Mathieu LEHANNEUR, un designer qu'on ne présente plus, d'imaginer avec nous des espaces. Parce que c'est bien un accompagnement, cela ne se fait pas seul : on part d'un cahier des charges, mais le designer va apporter sa touche, cet intérêt pour les matériaux, des images auxquelles nous n'aurions pas pensé, une philosophie aussi, parce qu'on en a une et le designer en a une aussi, donc on essaye de faire en sorte que tout cela cohabite. À chaque fois, il s'agit de se dire : « Que peut-on apporter qui ne peut pas se faire ailleurs ? » On a la possibilité d'avoir un champ d'expérience, on peut s'autoriser à, ce qui n'est pas permis partout. Il s'agit de se dire : « Voilà

quels sont les chemins que nous pourrions inventer. »

Effectivement, le Centre ferme en 2025 et rouvre en 2030. Aussi, en ce moment, nous privilégions le champ de la pensée en définissant des usages, mais en s'inspirant évidemment aussi de ce qui existe et de ce qui marche, par exemple mille formes ou Cabanes que vous allez nous présenter tout à l'heure. Se permettre justement de faire exploser les murs. À chaque fois, je le présente comme cela.

**NATHALIE LE BRETON** C'est dans la continuité de l'état d'esprit du Centre qui, à l'époque de sa création, avait été extrêmement visionnaire.

**CATHERINE BOIREAU** Bien sûr. Il y a eu en 1977 une formidable ouverture avec des possibles incroyables, puis au fil des années, une petite fermeture. Aujourd'hui, on ressent qu'il y a une espèce de retour, un renouveau, une sorte de « néo quelque chose » vers 1977.

**NATHALIE LE BRETON** C'est-à-dire pas la reprise à l'identique mais quelque chose de plus adapté ?

**CATHERINE BOIREAU** Un retour d'énergie vers quelque chose qui foisonne et qui surtout sera rassembleur.

**NATHALIE LE BRETON** On va présenter des images pour qu'on comprenne bien de quoi on parle sur l'aménagement et sur cette notion d'accueil des enfants.

**CATHERINE BOIREAU** Pour l'instant, je présente juste les trois espaces. L'image à gauche est l'entrée de l'atelier des enfants. Au centre, vous avez la Galerie des enfants, qui est un espace un peu emblématique de 275 m<sup>2</sup>, où nous pouvons avoir des plasticiens mais aussi passer commande, réfléchir avec des designers à ce qui peut être présenté. Ce sont des lieux expérimentaux, que ce soient les ateliers, la Galerie ou le Studio 13/16, qui lui-même a été pensé et dessiné par Mathieu LEHANNEUR. Ce n'est pas par hasard que ces deux lieux, l'atelier des enfants et le Studio 13/16, ont ouvert ensemble, en 2010, et ce n'est pas non plus par hasard que Patrice a sollicité Mathieu LEHANNEUR ; c'était la même philosophie, que ce soit à l'époque pour les 2-10 ans – et aujourd'hui, nous accueillons les 0-10 ans – ou que ce soit pour les plus de 13 ans. On part d'une même philosophie : laisser la place au corps, donc remettre le corps au centre de chacune des propositions, pouvoir être totalement pluridisciplinaire, pouvoir



accueillir des scénographies et des artistes issus de tous les champs.

**NATHALIE LE BRETON** Tu veux dire parler aux sens avant de parler à l'intellect ?

**CATHERINE BOIREAU** Oui, tout passe par le corps. Que ce soit chez les petits ou chez les adolescents, nous retrouvons exactement le même type de développement. Les 6-10 ans, quand vous dites à des 6-10 ans : « Lève la main », ils lèvent la main, ou « Lève le pied », ils lèvent le pied. Chez les tout-petits et chez les ados, il faut y aller par une forme de séduction, avec cœur et générosité. C'est tout un cheminement, une pratique.

**NATHALIE LE BRETON** On va peut-être détailler, si tu veux bien. Je vais le dire avec mes mots de néophyte mais je trouve sur cette image un côté extrêmement visionnaire. Quand je regarde ce sas d'accueil, j'ai l'impression d'être dans l'espace, ce que je pourrais imaginer d'une fusée bien sympa pour aller dans le cosmos. Cela a 14 ans ?

**CATHERINE BOIREAU** Cela a 14 ans et n'a absolument pas bougé. C'est le plaisir des parents et des enfants. Ce sas est quelque chose d'important, une espèce de bulle, on rentre dans un univers. Nous ne sommes plus à la maison, ni à l'école, ni dans la rue ou à la ville, nous sommes ailleurs, et j'insiste sur cette importance de l'ailleurs. Avec ce sas, ou cette forme de bulle en tout cas, que ce soit pour les tout-petits, pour les ados ou même pour les adultes, à un moment donné, on pose tout à l'extérieur, on entre et on entre dans une narration, dans une histoire, dans un univers d'un artiste auquel on n'aurait pas forcément pensé. Avec cette bulle, qui est une sorte de bulle planante, on va entrer par le faire, par la pratique, par l'approche du processus des artistes, de la découverte de ce processus des artistes dans les espaces d'ateliers qui sont contigus. Les ateliers sont des lieux totalement vides, totalement neutres, on bannit les tables, les chaises, tout se passe au sol. Cela n'a pas changé. On le retrouve à mille formes, avec la place laissée au corps. À l'école, on sent la classe extrêmement contraignante, c'est surchargé de mobilier, c'est surchargé de tout. Là, d'un seul coup, on laisse la part au mouvement, on bouge.

**NATHALIE LE BRETON** La liberté de s'emparer du lieu ?

**CATHERINE BOIREAU** Tout à fait. Je vais prendre un exemple avec une

œuvre que tout le monde connaît, le « Jardin d'hiver » de Jean Dubuffet qui est au quatrième étage, au sein de la collection permanente du Centre Pompidou. À l'atelier, on propose une manière d'entrer dans l'univers de l'artiste, on commence à parler d'une forme de mathématique, de géométrie, de disposition dans l'espace, de prendre l'espace qui est au sol, de jouer dedans. Cela devient une règle du jeu, une marelle, autre chose... On ne nomme pas forcément l'artiste à ce moment-là, on laisse l'imaginaire se développer, on court partout, on saute, on se l'approprie. On s'approprie quelque chose qui n'est pas une œuvre au sol, c'est un dispositif, ce sont deux choses totalement différentes.

En deuxième partie de l'atelier, on monte au musée et là, on distingue dans les yeux des enfants qu'il n'y a plus besoin de dire quelque chose. Évidemment, on peut transmettre de l'information (le nom de l'artiste, sa date de naissance, etc.), mais quelque part, tout passe par le corps, par le plaisir. On retrouve sans cesse comme valeur essentielle cette notion de plaisir par le faire.

**NATHALIE LE BRETON** C'est le même espace ?

**CATHERINE BOIREAU** C'est le même espace. D'un côté, on a Émilie QUENEY, designer d'espace, avec ce travail autour de l'architecture. De l'autre, on a la plasticienne Gabrielle CONILH DE BEYSSAC, avec un dispositif qui invite à s'allonger au sol pour travailler avec les craies, à sauter sur ces choses bleues qui sont posées au sol, à tirer, à travailler autour de la craie, autour des liens. C'est d'ailleurs à mille formes en ce moment, donc allez-y !

**NATHALIE LE BRETON** Quand les enfants viennent, d'abord, sont-ils accompagnés des parents ou de médiateurs ? Avez-vous aussi pensé l'accueil des parents ? Avec les plus grands, est-ce lié à un projet d'éducation, de classe, ou est-ce que cela reste une démarche, une initiative personnelle d'une famille ou d'un enfant qui réclame à venir ?

**CATHERINE BOIREAU** Nous sommes sur tous les champs d'un public individuel ou issu de structures. Nous recevons bien sûr les scolaires, toute la semaine, avec les professeur.es de maternelle ou de primaire car nous avons deux espaces. Il y a un espace dédié aux 2-5 ans. Cela peut paraître une aberration de mettre des 2 ans avec des 5 ans, mais on n'a pas un troisième espace bis, donc on va rassembler ces 2-5 ans, mais on va d'abord créer une programmation qui va être dirigée vers les tout-petits et qu'on va étirer vers les grands, et non pas l'inverse, c'est-à-dire, les grands étirés vers les petits. On part des petits étirés

vers les grands de façon à ce que les petits prennent le plaisir et qu'on ne les perde pas en cours de route. Ensuite, on a un espace 6-10 ans. Avec la fermeture du centre, tout cela va être repensé et abattu.

**NATHALIE LE BRETON** Complètement ?

**CATHERINE BOIREAU** Tout va totalement disparaître et on espère qu'il n'y aura plus de murs.

**NATHALIE LE BRETON** Cela veut dire que vous avez analysé des limites ou des choses qui n'allaient pas. Quelles étaient-elles ? Dans la pensée de ces aménagements dans le sens de l'accueil des enfants, quelles étaient ces limites ou ces déceptions ?

**CATHERINE BOIREAU** On a une bulle, que ce soit pour les petits ou pour les grands, dans des espaces fermés. Comme à mille formes, pour les tout petits et pour les grands, les 6-10 ans, nous demandons la présence d'un adulte, l'important étant de partager avec son adulte, que cette initiative ou cette expérimentation puisse se poursuivre à la maison, que ce soit par les mots, ou tout simplement par le partage des matières, ou le partage d'un moment, mais que cela perdure et que ce ne soit pas juste un moment en suspension quand on vient au Centre Pompidou. Chez les petits, les 2-5 ans, on se doute bien que les parents ne sont pas loin, ils sont là, mais chez les 6-10 ans, on a aussi pris le parti d'imposer leur présence. Il y a plein d'autres lieux qui acceptent les enfants de cette tranche d'âge sans les adultes, mais au Centre, nous nous sommes dit : « On s'autorise à. »

**NATHALIE LE BRETON** Pourquoi ?

**CATHERINE BOIREAU** Pour partager, discuter, mettre des mots dessus.

**NATHALIE LE BRETON** Voir peut-être aussi ?

**CATHERINE BOIREAU** Oui. Il n'y a rien de plus terrible que de voir un parent qui vient chercher son enfant en demandant : « Qu'a-t-il fait ? », et de voir que l'enfant n'a pas spécialement envie d'en parler, qu'il se dit : « Il n'était pas là. » Je trouve cela extrêmement frustrant d'être obligé de mettre des mots sur des sensations, sur des émotions. Aussi nous les incitons en disant : « Partagez ce moment, vous aurez les mêmes mots, les mêmes sensations, les mêmes

émotions, partagez-les. Après, vous n'aurez peut-être pas envie de revenir parce que l'expérience ne vous aura pas plu, parce que le parent préfère faire autre chose et l'enfant préfère faire autre chose. » En tout cas, à un moment donné, à un temps donné, cette expérience est partagée.

**NATHALIE LE BRETON** Je t'ai interrompue sur les limites. Vers où se dirige votre pensée aujourd'hui ?

**CATHERINE BOIREAU** Comme on le constate avec mille formes, un enfant entre 2 et 10 ans a également envie de tenter des expériences à côté, donc d'avoir des lieux ouverts pour ne pas être cloisonné à une tranche d'âge. Lui donner la possibilité de pousser ces murs et de se dire : « On va passer d'un dispositif à un autre, on s'autorise à. » On a vu que celui-ci est plutôt destiné aux 4-6 ans, ou celui-ci plutôt aux 2-5 ans, mais en jetant un œil, en regardant ce qui se fait à côté, il n'y a plus cette séparation. Même de vivre l'expérience par le simple fait de regarder est important, je ne vais l'apprendre à personne.

Aussi, nous espérons qu'en 2030, lorsque le Centre rouvrira, nous aurons des zones extrêmement ouvertes, sans murs, peut-être juste un peu *cocooning* quand même pour l'espace 0-2 ans bien sûr, on y tient, et que pour le reste, on puisse passer de l'un à l'autre, physiquement ou d'un regard, être le plus transversal possible.

**NATHALIE LE BRETON** Le titre de ce qui nous réunit est cette pensée des espaces autour de l'accueil. Quand, aujourd'hui, on doit repenser un tel espace en combinant tout votre background et votre vision, comment se fait le travail ? Y a-t-il des analyses provenant des usagers ? Y a-t-il des propositions *ex nihilo* des designers ? Est-ce que tes équipes de médiation interviennent ? Est-ce que vous allez voir ailleurs, dans des pays plus lointains ? comment opérez-vous ?

**CATHERINE BOIREAU** On le constate au fur et à mesure ; nous savons que les pratiques et les usages évoluent, peut-être tous les 5 ans ou tous les 10 ans. Tels que sont les espaces aujourd'hui, on n'avance plus, on entre dans une routine et ce n'est pas bon. À partir du moment où l'on entre dans une routine de comportement et de pratique, il faut s'arrêter et remettre à plat.

Cette fermeture, pour nous, va évidemment être bénéfique pour imaginer des lieux et des espaces de pratiques plus poreux, de façon à ce que les familles puissent s'accaparer un des dispositifs mis à leur disposition, mais également que cela les fasse rêver, qu'elles se disent : « Mon petit n'a pas l'âge, mais je vois ce qu'il

pourra faire à tel moment, dans deux ans, dans trois ans. »

Aujourd'hui, les espaces sont fermés. Les dispositifs sont magnifiques, mais il faut s'inscrire au préalable, rentrer par une billetterie, donc en avoir la connaissance. Je pense qu'il faut bannir ces étapes désormais et donc ouvrir au maximum pour favoriser des lieux de vie - comme dans l'espace du Studio 13/16 -, des lieux de partage, de création et d'ouverture. Des lieux pour faire se rencontrer les gens. Le plus important est ne plus avoir peur de l'inconnu.

**NATHALIE LE BRETON** Une dernière question, avant de laisser la parole à Sylvie et à la salle. Par rapport à ce que dit Manuel sur des langues différentes, des approches différentes de ce microcosme qui est si agissant, est-ce qu'il est difficile de se comprendre ? Y a-t-il des échanges un peu durs ? Certains veulent-ils imposer un point de vue ? Arrivez-vous à communiquer pour aller vers le projet ou est-ce complexe ?

**CATHERINE BOIREAU** Ce n'est pas si complexe que cela à partir du moment où tout le monde se retrouve. Faire ensemble est fédérateur et non excluant. C'est là qu'il faut absolument se dire qu'avec le faire ensemble, pratiquer ensemble, on abat des barrières, pour jouer justement avec ces forces un peu inconnues, celles de la rencontre de l'autre. C'est justement là qu'on se retrouve. Dans l'art, on le sait bien, il y a ce temps, cet espace fédérateur. Les enfants n'ont aucune barrière. Je le vois actuellement avec un dispositif qui est en fait une énorme sculpture au cœur de l'entrée du Centre Pompidou sur laquelle on peut sauter, danser, qu'on peut prendre à bras-le-corps ; quels que soient le pays, la langue, quelle que soit la culture, tout le monde prend cette sculpture à bras-le-corps et saute dessus avec un bonheur extraordinaire ! Elle est faite pour cela. C'est là qu'on s'aperçoit qu'il n'y a qu'un seul langage.

**NATHALIE LE BRETON** Quand on décide d'aborder les choses avec le corps.

**CATHERINE BOIREAU** Quand on décide d'aborder les choses avec le corps, les mouvements, les sensations, les émotions, c'est totalement universel.

**NATHALIE LE BRETON** Cela veut dire qu'elle sera là en 2030 ?

**CATHERINE BOIREAU** J'aimerais bien, mais ce n'est pas moi qui décide. En tout cas, cette idée d'avoir une sculpture ou une œuvre fédératrice va faire partie du projet.

**NATHALIE LE BRETON** Merci, Catherine. Peut-être pourrions-nous entrer dans les détails de l'accueil des plus grands ? Comment a-t-il été pensé ?

**CATHERINE BOIREAU** Il s'agit d'un espace de 50 m<sup>2</sup> dédié aux 9-12 ans qui, pendant longtemps, a été un *fab lab*, qui s'appelle La Fabrique, désigné par Romain GUILLET. C'était un tout petit espace avec beaucoup d'intelligence du matériau, de l'espace, de comment s'adapter à une surface aussi petite pour recevoir des technologies de pointe. À un moment donné, l'exercice s'est un peu essoufflé, justement parce que c'était un petit lieu qui n'était pas forcément adapté, dans lequel on ne pouvait pas accueillir de classes. Tout a été enlevé, avec la bénédiction de Romain GUILLET bien sûr, pour laisser un espace vide, désormais entièrement noir, avec les murs et le sol noirs. On joue sur ces contrastes. Il a été demandé à Studio behaghelfoiny, qui est aussi un groupement de jeunes designers, d'imaginer un espace, un dispositif pour les bébés avec comme postulat, puisqu'on part toujours d'un postulat des petits, le jeu. Cela s'appelle Tubabulures. Petit clin d'œil aussi au centre et ses tubes. C'était l'idée du bazar.

**NATHALIE LE BRETON** Donc un univers hyper contrasté.

**CATHERINE BOIREAU** Ensuite, je vais faire un petit clin d'œil à Élise, qui est ici.

**NATHALIE LE BRETON** Oui, Élise va venir tout à l'heure, lors de la troisième table ronde. Ici, il s'agit d'Hilly. Raconte-nous comment cela a été vécu ?

**CATHERINE BOIREAU** J'ai souhaité le montrer et faire un petit clin d'œil parce que cela a été montré d'une certaine façon à mille formes. Ici, nous avons un espace complètement fermé, sans lumière, sans rien ; donc on s'est dit : « Pour les petits, avec le noir, il va peut-être y avoir une appréhension. » On a toute cette logique autour du cauchemar, du noir, de l'absence de lumière. Et justement, en pratiquant avec Élise, nous avons commencé à mettre des lumières et on s'est dit qu'on allait le présenter d'une autre façon. Maintenant, ces petites collines sont éclairées au démarrage et les petits, qui ont 8, 9, 10 ou 12 mois, s'approchent tout doucement de cet espace, passent la tête, repassent la tête en arrière ; l'envie, le goût, le plaisir, la découverte font qu'ils entrent dans la salle et qu'ils n'ont qu'une envie, c'est de découvrir ces fameuses collines, de les

toucher, de se rouler dedans.

**NATHALIE LE BRETON** On verra justement progressivement comment les enfants s'emparent de ces projets.

**CATHERINE BOIREAU** On parlait tout à l'heure de mobilité. Là, c'est le principe de ces stations bébé, c'est qu'elles puissent s'adapter en fonction des lieux. Si, ensuite, on est dans un lieu, par exemple dans une médiathèque totalement ouverte à la lumière, on va s'organiser, s'adapter et la pratiquer différemment, avec une autre narration.

**NATHALIE LE BRETON** On va « recycler », pour prendre un mot un peu tendance. Merci beaucoup, Catherine.

À tes côtés, nous avons Sylvie. Vous êtes responsable du pôle accueil et des publics à Saint-Étienne à la Cité du design. Cela fait plus d'une dizaine d'années maintenant qu'existe la Cité du Design ?

**SYLVIE SAUVIGNET** Oui. Le projet est sorti de terre en 2010 et nous étions en mode projet 5 ans avant.

**NATHALIE LE BRETON** Vous avez donc une réflexion et un vécu justement. Vous allez pouvoir nous éclairer quant à votre expérience. Vous avez investi une cabane, c'est cela ?

**SYLVIE SAUVIGNET** Tout à fait.

**NATHALIE LE BRETON** À quoi cela ressemble-t-il ? Comment l'avez-vous pensé pour l'accueil des enfants et des adultes accompagnants ? Comment cela s'est-il transformé dans le temps ? Il me semble que vous êtes sur la version 2 ?

**SYLVIE SAUVIGNET** C'est cela. Pour recontextualiser, nous parlons de design à Saint-Étienne, sur un territoire qui s'estime aux racines du design. En effet, c'est le pays de Manufrance notamment, une entreprise de production d'objets en série et standardisés. Nous sommes situés dans une ancienne manufacture d'armes dans laquelle étaient fabriquées des armes de guerre de manière industrielle et sérielle. Une école d'art et design est également présente. Quand on parle de design, nous refusons un peu l'effet Bilbao : ce n'était pas seulement une façon de prendre un virage et de se relever de cette grave crise des années

80, il s'agit d'une discipline très ancrée dans l'ADN du territoire. Dans cette Cité du design, depuis plus de 10 ans, nous créons des expositions. C'est la partie visible de l'iceberg. Derrière, il y a une école, une mission d'enseignement, de recherche et de sensibilisation des entreprises sur le territoire. Il y a un peu plus de deux ans, nous avons reçu une commande de la direction qui, en résumé, nous invitait en ces termes : « Nous aimerions un lieu à la Cité du design où on fait et on fait uniquement. » Il est vrai que nous pratiquons des schémas de médiation, disons plus habituels, entre la visite, l'atelier encadré ou la visite en famille. Nous avons essayé de bousculer au plus loin nos habitudes de médiation, mais nous demeurions tout de même dans quelque chose d'assez traditionnel. De plus, exposer le design n'est pas très simple. Sans collection à la Cité du design, notre mission n'est pas de présenter un design patrimonial mais plutôt d'interroger les enjeux contemporains du design. Nous pouvons exposer la boîte Tetra Pak, des abris de jardin, des objets quotidiens comme cela. Le design est de surcroît une discipline mal comprise car comme évoqué tout à l'heure, il englobe tout à la fois des objets, des espaces, du graphisme ou du design thinking. Il est bien question de démarches et de manières de penser.

Lors de la réception de cette commande d'un espace de médiation par la pratique, on nous livre au départ un espace expérimental, un projet expérimental, dans un cadre de friche industrielle de cette ancienne manufacture d'armes d'environ 350 m<sup>2</sup>. Nous partons de zéro et nous nous donnons comme objectif de faire du design l'ADN même de cet espace en tentant une mise en abîme de ce qu'est le design. Nous lançons un appel à projet d'où ressortent trois candidats. Une candidature se démarque parce que contrairement aux deux autres, elle ne propose aucune marche en avant. C'est cela qui a fait la différence.

**NATHALIE LE BRETON** Qu'entendez-vous par « aucune marche en avant » ?

**SYLVIE SAUVIGNET** C'est une posture sur laquelle j'insiste beaucoup car nous réaffirmons ce principe dans la version 2 de la Cabane ; c'est-à-dire que pour les usagers il n'y a ni début, ni milieu, ni fin. C'est un espace ouvert, avec des zones de sensibilisation et d'expérimentation. Nous pourrions même parler plutôt de zones de création.

**NATHALIE LE BRETON** Il n'y a donc pas de parcours fléché ?

**SYLVIE SAUVIGNET** C'est cela : un espace totalement ouvert, sans parcours progressif mais une liberté totale, une liberté d'aller et venir. Les ateliers sont



poieux. Par exemple, parmi les deux candidatures sélectionnées, il y avait un *fab lab* à explorer en autonomie, ADN de la cabane du design. Il y était proposé une progression avec un début et une fin : je fabrique et je repars avec un objet ; ce que nous ne désirions pas. Nous nous sommes plutôt inspirés des pédagogies Freinet et Montessori favorisant le faire et refaire en fonction des besoins de l'enfant, de son appétence, de son apprentissage, peut-être de ses handicaps et de ses freins aussi.

**NATHALIE LE BRETON** En fonction des réactions des usagers ?

**SYLVIE SAUVIGNET** Oui, permettre de faire, de ne plus faire ou de faire 100 fois la même chose si c'est ce qu'il désire. Nous voulions des ateliers qui permettent cette pratique, qui sensibilisent au design sans dire son nom. Là aussi, il y aurait beaucoup de choses à dire : faut-il expliciter ce que les visiteurs sont en train d'expérimenter ou plutôt se passer de consignes ?

Donc un espace totalement ouvert a émergé dans lequel nous avons fait entrer quatre ateliers qui abordent le design de manière différente. Nous sommes venus voir mille formes et le Centre Pompidou évidemment : ce sont nos grands frères. Et nous avons apprécié le fait que ce ne soient pas des espaces enfantins du tout. Le premier atelier que vous voyez ici est un atelier de sensibilisation à la démarche des designers. À la Cité du design, un pôle de développement économique sensibilise les entreprises à travailler avec des designers. Un des supports utilisés avec les entrepreneurs qui n'ont encore jamais travaillé avec un.e designer est le Poker design. Nous avons repris cet outil de sensibilisation, de manière un peu farfelue.

Ce poker design est un bandit manchot : vous obtenez un scénario d'usage avec une consigne qui est celle de fabriquer une cabane, pour un usager en particulier, dans un endroit très précis, avec une contrainte externe comme la pluie. Il s'agit de mettre les personnes en situation de pratique, de la même manière qu'un designer aujourd'hui, dans un espace complètement ouvert.

**NATHALIE LE BRETON** J'aperçois également un café dans cet espace ?

**SYLVIE SAUVIGNET** Oui, nous souhaitons un lieu de vie. Nous parlons alors de design social, c'est-à-dire que loin de faire une enclave « bobo », nous voulions nous inscrire dans notre quartier populaire à l'échelle de Saint-Étienne, elle-même ville populaire, ancienne ville ouvrière. L'idée est que ce projet fasse vraiment venir ceux à qui le design fait encore peur. Notre objectif était d'attirer

tant les ados, que les petits, les non-visiteurs, les gens qui n'ont pas d'enfant. Comment les faire venir à la Cabane sans avoir à louer un enfant, par exemple ? D'où l'idée de cet espace café, mais sans pour autant que cela devienne un tiers lieu. Quand il est possible de créer un projet expérimental, alors tout peut être testé.

**NATHALIE LE BRETON** Il y a eu deux ans de vie pour la première version. Les familles, les enfants se sont-ils emparés du lieu à la hauteur de ce que vous imaginiez ? Avez-vous senti des freins ? Parce qu'après deux ans quasiment, vous pensez déjà à une deuxième version.

**SYLVIE SAUVIGNET** Le projet est complètement validé. Nous avons expérimenté des ateliers, dont certains qui ne fonctionnent pas.

**NATHALIE LE BRETON** Par exemple ?

**SYLVIE SAUVIGNET** Par exemple, le désir d'intégrer du vivant dans la Cabane du design avec l'installation d'un système d'aquaponie. Il y a plusieurs années, un théoricien du design, John THACKARA, s'était déjà intéressé à cette notion de système, le design n'étant plus simplement des objets, mais aussi une approche globale ; il a réfléchi à la manière dont on réintroduit l'agriculture dans des milieux urbains en favorisant l'écologie. Il s'agit ici d'une approche permaculturelle. Si on a les prérequis, on comprend ce que fait ce système ici ; si on ne les a pas, on lit les indications ou simplement on est juste très heureux de voir pousser du lin et d'observer des poissons.

Donc une fois le vivant introduit, il fallait une suite. L'aquaponie permettait de faire pousser des plantes, du lin en l'occurrence, permettant de confectionner sa propre corde. Cet atelier visant le lien entre matière première et objet final n'a pas fonctionné. C'était compliqué, les machines n'ayant pas tenu. C'est une vraie problématique dès que des machines sont nécessaires.

**NATHALIE LE BRETON** L'air de rien, du fait de repartir avec quelque chose de fini, ne dérogez-vous pas un peu à votre règle de ne pas avoir de démarche ?

**SYLVIE SAUVIGNET** On emmenait sa corde, ou pas. En tout cas, nous cherchions à valoriser le cheminement de la fabrication de la matière première à sa transformation.

**NATHALIE LE BRETON** Et cela n'a pas fonctionné ?

**SYLVIE SAUVIGNET** Les machines n'ont pas fonctionné. Mais ce qui a bien fonctionné, c'est la présence du vivant à la Cabane du design. Aussi, dans la version 2, nous pensons la présence du vivant non pas sous forme d'atelier mais plutôt comme un environnement, une sorte de Cabane du vivant pour aller un peu plus loin. Beaucoup de designers s'intéressent aux plantes invasives et au comment il est possible aujourd'hui de transformer cette invasion positivement. Je pense notamment à certains projets autour de la Renouée du Japon. Donc cet environnement peut être à la fois un espace de détente pour les enfants, un espace d'acclimatation, parce que les poissons servent à cela pour les tout-petits, mais aussi un espace de réflexion sur les enjeux contemporains de notre société. Le design est une façon de réfléchir sur la vie et la société, et nous souhaitons garder cette essence même.

**NATHALIE LE BRETON** Qui vous accompagne et participe à cette réflexion ? J'imagine que c'est encore un peu tôt. Vous êtes actuellement sur la pensée des aménagements, de l'accueil ?

**SYLVIE SAUVIGNET** Aujourd'hui, c'est la métropole qui nous accompagne ; la seconde version de la Cabane devient la première pierre d'un très grand projet appelé Cité du design 2025. Cette fois-ci, nous n'avons pas choisi notre équipe. La première fois, nous avons travaillé avec Escale Design, qui avait apporté toute une réflexion sur l'écologie et l'économie verte ; ils ont travaillé en circuit court avec les artisans locaux et des matériaux les plus naturels et durables possible. On ne choisit pas notre équipe sur cette occurrence. Ce n'est pas un problème, nous avons juste à défendre notre ADN. Les ateliers vont être revus, tout va très bien. C'est à cet endroit qu'il est intéressant de parler de la façon dont on conçoit des espaces d'accueil, car l'enjeu principal s'incarne justement à ces endroits. L'accès à la Cabane est gratuit ; elle ne se situe pas à côté des espaces d'exposition et de billetterie et vous ne prenez pas de billet. L'accueil est alors essentiel. Si tout est en autonomie, nous gardons cependant une présence humaine. Elle a un rôle d'accueil et donne des clés de compréhension du lieu. Préalablement, nous n'avons pas tout à fait prévu de réfléchir à l'accueil. Nous avons bien prévu la présence d'une personne, mais sans cette étape du franchissement, de l'entrée dans le lieu. Nous avons obtenu des retours des usages par la présence d'un designer ayant habité la Cabane pendant six mois. Les personnes en charge du lieu ont bricolé un accueil pour stopper les gens

mais pas de manière brutale. Imaginer un accueil qui fasse barrage et qui soit à la fois poreux et doux, voilà tout l'enjeu sur lequel nous travaillons aujourd'hui ; on nous propose un meuble à plusieurs fonctions que nous avons identifiées et demandées, mais il aura aussi ce rôle de barrage.

Donc il y a toute cette réflexion à partir de la particularité de ce lieu, une ancienne friche, a priori peu destinée à une approche muséographique.

**NATHALIE LE BRETON** C'est un lieu d'activité économique transformé en usages culturels.

**SYLVIE SAUVIGNET** La scénographie est celle, finalement, des ateliers eux-mêmes. Il y a quelque chose qui, je pense, n'effraie pas du tout les personnes qui n'ont pas l'habitude de fréquenter ce genre de lieu, mais on va peut-être un peu perdre l'esprit industriel dans la V2. Évidemment, on a besoin de faire un pas de plus car c'est encore un peu trop dans son jus pour une version 2. Les murs et l'isolation vont être refaits, ainsi que des espaces de stockage notamment. Aujourd'hui, notre point de réflexion se concentre sur cette articulation accueil-espace ouvert. Cet espace complètement ouvert permet une autodiscipline et une autosurveillance de la part des visiteurs, des enfants et des personnes qui ne viennent pas forcément avec des enfants. Il nous est proposé ici de cacher certaines choses (bouteilles de sirop, café, sucre, thé, à disposition du public et qui sont visibles). On nous propose également de cacher les vêtements, les sacs, etc.

**NATHALIE LE BRETON** Pourquoi ? Est-ce parce qu'il y a une impression de foutoir, qu'on s'y perd, qu'on fait tout en même temps, qu'on n'est pas assez concentré ?

**SYLVIE SAUVIGNET** Sans doute. En tant qu'équipe de la Cabane du design, cela nous permet de revenir sur les fondamentaux de ce lieu et sur l'aménagement de ces espaces.

**NATHALIE LE BRETON** Cet espace a donc vécu, évolué en tout cas ; il vous faut renforcer aujourd'hui son ADN et conserver l'état d'esprit qui fonctionnait.

**SYLVIE SAUVIGNET** Réaffirmer l'autonomie, le *low-tech*.

**NATHALIE LE BRETON** Selon vous, y avait-il une crainte d'une dérive ou

un besoin d'un peu plus, de la part des usagers ? Les médiateurs étaient-ils déstabilisés ?

**SYLVIE SAUVIGNET** Je pense que ce ne sont ni les usagers ni les médiateurs, cela vient plutôt de la métropole qui aurait tendance à « enrober » un projet.

**NATHALIE LE BRETON** OK. Donc c'est un choix politique, au sens propre du terme.

**SYLVIE SAUVIGNET** Ou esthétique. Ce qui fait l'ADN du lieu, c'est cette absence de muséographie quelque part. Il n'y a aucun effet « waouh » dans la Cabane. Il est au centre d'un écosystème. Vous parliez tout à l'heure de ces différents réseaux. La Cité du design est un écosystème, et cet espace un peu à part est en lien avec toutes les activités pédagogiques, démonstration ou vulgarisation du design.

**NATHALIE LE BRETON** Une petite réaction, Manuel, à ce que vous avez entendu de la part de vos deux voisines ?

**MANUEL ZACKLAD** Ce sont deux projets très intéressants. Je me posais la question du rapport à l'art, qui est présent chez Pompidou, qui est moins présent à la Cabane. Je n'ai pas du tout la réponse. Cela m'interpelle.

**NATHALIE LE BRETON** Quelle était la question que vous vous posiez ?

**MANUEL ZACKLAD** Les artistes introduisent un langage qui est sûrement très intéressant, porteur de valeurs, d'émotions, mais on peut aussi faire sans, en étant beaucoup plus dans un faire qui rappelle celui des pratiques du design industriel. C'est une question ouverte. Je n'ai pas de réponse.

**NATHALIE LE BRETON** En tout cas, ce sont deux possibles, deux écritures d'aménagement de l'espace et de l'accueil.

Maintenant, je me tourne vers le public. Avez-vous des questions sur cette première rencontre autour de la pensée des aménagements d'accueil des familles, d'accueil des citoyens en fait ?

**UNE DAME DANS LA SALLE** Bonjour, Élise ASPORD, je suis historienne des arts médias et coprésidente de Vidéoformes, qui est un festival d'art vidéo,

arts hybrides sur Clermont. Sur la question de penser les espaces, je ne sais pas si la question du dedans/dehors est posée. Cela dépend des lieux. Je ne sais pas si c'est possible. Vous parliez d'écosystème.

Je voudrais aussi revenir sur la question du barrage. Je n'ai pas très bien compris. J'avais l'idée de la frontière qui venait en moi et je me posais ce lien entre l'extérieur du bâtiment – cela peut être Pompidou comme la Cité du design – et l'intérieur, voir comment cela s'articule ou pas, est-ce que c'est possible ?

**NATHALIE LE BRETON** Peut-être, Sylvie, pourriez-vous préciser cette notion de barrage ?

**SYLVIE SAUVIGNET** On entre dans un espace totalement ouvert et dans lequel on souhaite vraiment accueillir les gens, dire « bonjour », donner des clés de lecture, des consignes, mais lorsque les médiatrices ou les médiateurs déambulent et aident les usagers dans l'espace, ils ne sont pas forcément là quand les gens arrivent. La nécessité d'arrêter se fait sentir au moment du franchissement. Même si les gens ont l'habitude de revenir, connaissent très bien le lieu, on tient à dire « bonjour » et à rappeler le minimum de consignes du lieu, ou présenter une nouvelle exposition, comme lorsqu'on accueille la jeune création sous forme de petites expositions temporaires d'étudiants et de jeunes diplômés.

Donc, cet accueil est pour nous aujourd'hui une vraie question parce qu'en gros, il peut se concrétiser généralement soit par une ligne au sol, soit par une banque d'accueil. Comment trouver la bonne articulation pour que cette étape se fasse le mieux possible, pas uniquement en termes de mobilier, si vous voyez ce que je veux dire, mais en termes d'accueil au sens propre ?

**NATHALIE LE BRETON** Il y a le fait de ne pas parquer les usagers et en même temps le fait d'induire des règles de vivre ensemble. C'est ce que j'entends dans la demande qui est faite, c'est-à-dire que s'accaparer, vivre, apprivoiser et s'approprier le lieu, c'est bien et nécessaire, mais en même temps, d'une manière plus élargie, cela demeure un projet de société.

**SYLVIE SAUVIGNET** Créer un sas sans casser l'ouverture visuelle mais aussi le mouvement qu'il y a dans ce lieu est une vraie plus-value. Tout est complètement ouvert et poreux, donc il ne s'agirait pas de poser une espèce de bloc à l'entrée.

**NATHALIE LE BRETON** Catherine, voulais-tu réagir ?

**CATHERINE BOIREAU** On se rejoint complètement. Dans la logique actuelle, nous avons des espaces fermés. Le Studio 13/16, que je n'ai pas pu présenter tout à l'heure, est un espace pour les adolescents totalement ouvert, donc totalement accessible, gratuit, sans réservation. Dans nos espaces d'ateliers actuels, on doit franchir une deuxième porte d'entrée, une deuxième porte pour entrer dans l'espace. Je pense qu'à un moment donné, il faut abattre les portes, d'une certaine façon, et avoir des lieux, comme tu viens de le dire, qui soient à la fois des lieux d'accueil, avec ce fameux sas physique ou pas physique, qu'on se sente libre de ne pas être simplement parqué dans un espace. Certes, il fait 100 m<sup>2</sup>. Aussi, nous n'allons pas nous plaindre parce qu'on a deux espaces de 100 m<sup>2</sup> pour faire des ateliers. En tout cas, être vu de l'extérieur est aussi important pour que même le public, le public adulte qui passe, puisse jeter un œil. Ainsi cela génère de l'envie, crée du désir : « Je n'y avais pas pensé, je pourrais amener, en parler, etc. » Il faut que cela circule. On ne peut plus se permettre d'avoir des lieux complètement segmentés.

**NATHALIE LE BRETON** C'est intéressant parce que quand on vous écoute, on a l'impression que vous allez faire chacune un chemin l'une vers l'autre. C'est comme s'il y avait, pas un juste milieu parce que je n'aime pas trop employer cela dans le milieu du design et des artistes, mais j'ai l'impression que vous faites deux chemins et que vous allez finalement peut-être vous retrouver au même point.

**CATHERINE BOIREAU** Je pense que oui.

**SYLVIE SAUVIGNET** Je l'espère.

**CATHERINE BOIREAU** Quand on a ouvert, c'était extraordinaire, mais on s'aperçoit que par la pratique, les changements, les usages, les envies des familles sont de rencontrer les autres familles, de ne plus être séparées par tranches d'âge mais, au contraire, que ces tranches d'âge circulent. C'est là qu'on se retrouve aussi. Après, les pratiques, nos chemins ne sont peut-être pas forcément les mêmes et c'est heureux : nous n'allons pas tous faire la même chose.

**MANUEL ZACKLAD** Dans les designs permaculturels, il est beaucoup question d'échelle et d'effets de lisière, de bordures. On voit bien qu'on peut raisonner à différentes échelles. On peut être dans les 200 m<sup>2</sup> de notre espace, on peut ouvrir l'espace sur le quartier et le quartier sur la ville. À partir de là, il y aurait vraiment des choses à penser. Malheureusement, le Centre Pompidou

est dans une zone complètement « boboisée », donc c'est une espèce d'île. Vous avez peut-être la chance de penser aux gens qui viennent d'un autre quartier, comment il pourrait y avoir, dans ce même quartier, une continuité, comment des passants pourraient soudainement le voir autrement.

Je pense qu'il faut qu'on progresse dans cette question du lien avec l'urbanisme au sens large, si on parle de ces espaces de façon générale.

**SYLVIE SAUVIGNET** Nous avons inclus cette philosophie de Reggio Emilia datant des années 60. On y parle du troisième enseignant, le premier enseignant étant le parent, puis l'école et l'environnement. La Cabane du design accueille, ou en tout cas milite pour accueillir, l'école du quartier, pour que les enseignants viennent pratiquer, pour sortir de la théorie et faire à la Cabane. Une séance de classe pourrait avoir lieu à la Cabane. Comme viennent les bébés testeurs de la crèche et aujourd'hui, nous nous rapprochons également de l'EHPAD. Cet espace incarne en quelque sorte le troisième enseignant auprès de, et par nos voisins directs.

**NATHALIE LE BRETON** L'accueil est celui des enfants, des familles au sens large, pas seulement les parents mais aussi les grands-parents, et peut-être les personnes qui n'ont pas d'enfant. Avez-vous d'autres questions ?

**LA MÊME DAME DANS LA SALLE** Du coup, en 2030, pourriez-vous *hacker* le parvis de Pompidou, par exemple ?

**CATHERINE BOIREAU** On n'en sait rien. On le fait déjà périodiquement en installant régulièrement des dispositifs d'artistes immersifs et participatifs sur la *piazza*. Je ne serai plus là en 2030, mais on me demande mon avis de temps en temps, donc je le donne. Après, est-ce que quelqu'un en tiendra compte ? Je n'en sais absolument rien. C'est juste mon avis, par 42 ans de pratique maintenant.

**NATHALIE LE BRETON** Avez-vous d'autres questions ?

**UNE DAME DANS LA SALLE** Bonjour. Dans l'exemple de la Cabane du design, on parle d'espace, de mobilier et de publics différents. Comment pense-t-on le mobilier et l'espace quand on veut s'adresser autant aux personnes âgées qu'aux tout-petits, aux familles et autres ?

**SYLVIE SAUVIGNET** On pense en termes d'accessibilité universelle. Pour



l'atelier de *design thinking* montré tout à l'heure, la hauteur des paillasse est ajustée selon l'adresse, qu'il s'agisse d'un adolescent, d'un adulte et d'un tout petit. Au sein d'un autre atelier intitulé « la forme fait la fonction », des formes en mousse assez grosses sont installées dans une grande étagère ; on va prévoir un réplique à côté, plus bas, adapté pour les plus jeunes. Sur le design et graphisme, je ne sais pas encore. Quant à la médiation autour du design industriel, nous sommes en train de l'élaborer également.

L'idée est d'avoir une étude des usages, ce n'est pas le plus compliqué. Ce qui est moins aisé, c'est de donner à ces différents profils d'utilisateurs quelque chose à faire à la Cabane. C'est pour cela qu'il y a des expositions de diplômés afin que les étudiants puissent venir. Cet espace café attire également les personnes qui travaillent sur le site et qui ont envie de faire une pause. Nous disposons d'un jardin, dans lequel on met des chaises, pour que les gens puissent se poser dans la journée.

Peut-être sommes-nous trop gourmands en multipliant les fonctions et les usages ? La version 2 de la Cabane entérine certains d'entre eux et d'autres sont évacués petit à petit.

**NATHALIE LE BRETON** Vous reprenez des principes, vous les réajustez ou en intégrez des nouveaux.

**SYLVIE SAUVIGNET** Par exemple, pour les adolescents, nous avons conscience que nous nous sommes trompés. Ils viennent un peu, mais ce n'est pas là qu'ils viennent squatter. Il n'y a rien pour *chiller*.

**NATHALIE LE BRETON** Inventer quelque chose pour *chiller* !

**LA MÊME DAME DANS LA SALLE** Sur la version 2, parce que vous êtes toutes en version 2, ou version 25 pour Pompidou, je ne sais pas, est-ce que vous travaillez...

**NATHALIE LE BRETON** ... Je ne sais pas comment il faut prendre cela. (Rire)

**LA MÊME DAME DANS LA SALLE** Est-ce que vous travaillez avec l'écosystème concerné par ces espaces ? Repartez-vous de l'expertise usager pour penser ces futurs lieux ?

**CATHERINE BOIREAU** Bien sûr. On a créé des groupes de travail, de réflexion

avec des gens qui pratiquent ou ne pratiquent pas, mais qui vont par exemple à la BPI, la bibliothèque qui est juste à côté, mais n'entrent jamais à l'intérieur du Centre Pompidou ou ne fréquentent absolument jamais la collection. On a réuni des gens tout simplement par l'intermédiaire de boîtes de sondages aussi, de panels. On est allés chercher un peu partout des jeunes qui ne sont jamais venus au centre, et pourquoi ils ne sont jamais venus au centre ? Mes collègues ont travaillé là-dessus. Ensuite, on a intégré ces groupes pour discuter avec eux. C'est ainsi que nous nous sommes aperçus que les gens ont envie d'ouverture, de partage. Donc prenons en compte le fait de vouloir absolument rencontrer les autres, rencontrer les artistes, rencontrer les processus, rencontrer les dispositifs, les œuvres. Allons-y, faisons-nous plaisir !

**NATHALIE LE BRETON** Sylvie, voulez-vous rajouter un mot ?

**SYLVIE SAUVIGNET** Il faut rappeler que ce sont des endroits où on est en autonomie. Cela dédramatise beaucoup.

**NATHALIE LE BRETON** Merci. Il y avait une autre question...

**UNE DAME DANS LA SALLE** Bonjour, Johanne ROCHE, je suis musicienne. Je me posais la question de la réflexion au niveau de l'acoustique de ces lieux. Est-ce pensé, réfléchi ? Plus largement, il y a l'acoustique quand on accueille beaucoup de monde ; en termes de matières, de formes, j'imagine qu'il y a plein de choses à faire.

**NATHALIE LE BRETON** Je rappelle qu'on a reçu ici Dominique DALCAN sur l'intérêt d'un espace pensé d'un point de vue sonore pour que les artistes, les musiciens puissent s'exprimer et proposer des projets aux enfants. Catherine ou Sylvie, voulez-vous intervenir au sujet du son ?

**CATHERINE BOIREAU** Pour nous, il y a d'autres problématiques, qui ne sont pas simplement des problématiques internes ou de dispositif. On va avoir un espace qui va se prolonger de l'intérieur du Centre jusqu'à la rue de Rambuteau et, d'un seul coup, on va se confronter aussi à la vie de cette rue où il y a énormément d'artistes qui viennent avec leur sono à fond. On se tourne alors vers les designers ; il y a certainement des matériaux auxquels il va falloir réfléchir. Est-ce qu'on se laisse porter par toute la musique extérieure qui vient à l'intérieur ou, au contraire, allons-nous chercher des matériaux qui vont couper ce son ?

Pour l'instant, je ne suis plus du tout dans cette réflexion, mais dans nos groupes de travail, on a réfléchi à cette perméabilité de la rue et de l'intérieur.

**Sylvie Sauvignet** Pour nous, la question sonore est une grosse contrainte. Cette ancienne friche est très bruyante avec un écho très pénible. Les designers nous ont proposé de poser du liège au sol pour absorber le son. Ensuite, ils nous ont proposé un vélum, mais ce n'est pas passé pour des raisons de sécurité. On a posé sur les ouvertures, sur les baies, des espèces de toiles. Cela marche plus ou moins. On a été obligés aussi de limiter la jauge, donc on a une capacité de 30 à 40 personnes. Étonnamment, ce n'est pas très bruyant. En général, c'est très calme. Il y a le bruit de l'eau, de l'aquaponie. Je ne sais pas si c'est cela qui calme les gens. Il n'y a pas de surexcitation, c'est assez rare. Cela reste donc assez calme et vivable. L'inverse serait infernal. Dans la version 2, en effet, il est prévu de gérer tout ce problème acoustique.

Quant au design, on s'intéresse au design sonore et au son des matériaux, donc on programme des ateliers sur ce sujet.

**Nathalie Le Breton** Il y a encore une question, la dernière. On vous écoute, avant d'enchaîner justement sur des propositions que nous ont faites les étudiants autour du son.

**Gaétan Mazaloubeaud** C'est plus une question, une interpellation. C'est un peu rude, mais j'avoue que je suis marqué par l'artificialité des dispositifs. Quand vous disiez « faire, refaire sans parcours, sans murs, sans consignes, en autonomie », en fait, je vois une forêt. Je vois mes gosses qui jouent avec des bâtons, de la mousse. En voyant beaucoup de plastique, et je suis très marqué par les images de l'espace du Centre Pompidou, que je n'avais pas vu ; je trouve que c'est très daté. On se croirait en 2001. Se pose la question du récit : qu'est-ce qu'on propose comme vision du monde à nos gosses via les matériaux qu'ils manipulent et les environnements qu'ils côtoient ?

**Nathalie Le Breton** C'est une bonne introduction pour la deuxième table ronde.

**Catherine Boireau** Je viens de vous présenter ici en trois images une programmation d'une dizaine d'années, donc un résumé extrême. L'idée de ces espaces est que le public rencontre les artistes et participe autour d'une thématique choisie. Évidemment, je n'ai pas parlé des thématiques de la

programmation. Ce n'était pas le sujet. Des images montrent toujours un instant T, donc c'est peut-être réducteur et trompeur.

La réflexion est multiple. J'ai essayé d'être le plus imagée possible par rapport à ces espaces, c'est-à-dire de bien faire comprendre que par exemple plus un espace est dégagé, plus on peut l'appréhender avec le corps. Il est tellement peu habituel dans nos espaces, que ce soit à l'école ou à la maison, d'offrir justement un espace qu'on puisse appréhender totalement. On ne pense pas forcément à des institutions culturelles pour proposer cette approche. Nous allons plutôt nous tourner vers la danse, vers le sport. Mais l'art peut aussi être pris et compris par cette intégration ou absorption par le corps. Je cherche un peu le mot que je souhaiterais vous donner.

En tout cas, c'est notre démarche. Nous pourrions opter pour une entrée beaucoup plus didactique ou plus informative, mais un autre choix, issu de toute une réflexion, a été fait. Ce n'est pas le cas de tous les ateliers que nous proposons, de tous les dispositifs. J'ai effectivement choisi quelques instants T. Je ne sais si cela va répondre complètement à la question soulevée.

**NATHALIE LE BRETON** En tout cas, on peut éventuellement éviter d'avoir des visions réductrices, les uns et les autres. Vous avez proposé une lecture de vos espaces d'accueil en cours de transformation. Tout ce qu'on a vu court sur une dizaine d'années. De plus, il est ici question de cette notion d'espace en dehors de la vie quotidienne. Sylvie, voulais-tu rajouter quelque chose ?

**SYLVIE SAUVIGNET** Oui. Dans une forêt, un enfant va en effet courir et faire absolument ce qu'il veut, comme il le veut. Dans un espace comme ceux que nous avons décrits, il y a parfois quelques contraintes à respecter – en tout cas, c'est le cas chez nous – ce qui fait que c'est une démarche qui est autre que celle de la liberté totale d'un enfant qui court dans une forêt. Nous nous tournons cependant vers une démarche plus encapacitante qu'éducative.

Quant aux matériaux utilisés, cela soulève bien sûr une question très intéressante abordée au cœur de la V2. On ne veut plus de plastique et on privilégie le bois, le liège, la pierre et un peu le métal. C'est très important que le design soit durable dans la manière dont il aménage aussi l'espace. Nous y tenons beaucoup.

**NATHALIE LE BRETON** Merci à vous trois de vous être prêtés à cet exercice. On peut les remercier. C'était fort intéressant. (Applaudissements)

Nous allons poursuivre avec un interlude si vous le voulez bien. Grâce à une collaboration avec l'école de design et des métiers d'art d'Auvergne, il a été confié à des étudiants de travailler sur des productions sonores permettant à des enfants une pratique musicale intuitive. Vous verrez à quel point ils ont été inspirés. Leurs idées pourraient peut-être un jour atterrir à mille formes.

### **RÉCRÉATION SONORE : VIDÉO DES ÉTUDIANTS DSAA1 DESIGN-PRODUIT DE L'ESDMAA (ÉCOLE SUPÉRIEURE DE DESIGN ET MÉTIERS D'ART D'AUVERGNE).**

Flûtes enchantées – Camille KRIEGER & Thomas NARCISO.

Les gaines électriques en pvc sont imaginées comme base pour la création d'instruments à vent d'un nouveau genre. Sectionnées, marquées, pressées, cintrées, torsadées, elles deviennent des flûtes aux géométries farfelues, qui chacune révélera sa nature sonore par la connexion d'un embout sifflet personnel. Un jeu de découverte et d'échange sonore est alors possible.

Poil à gratter – Sonia SOUTHAREWSKY & Emma THERIAS.

Se déguiser ... Poil à gratter ! Poil à gratter est un duo de costumes sonores pour les enfants de 2 à 5 ans. Inspirés des écailles de petits poissons et des plumes de grands oiseaux, ces objets incitent à la découverte de bruits amusants au travers d'un épiderme qui laisse libre cours à l'expression corporelle de l'enfant.

Xylotrain – Benoît LAFONT

Objet instrument, entre xylophone et petit train, Xylotrain invite les enfants à embarquer pour une expérience sonore partagée. Lorsque plusieurs wagons s'assemblent, un véritable orchestre prend forme et peut déambuler.

(Applaudissements)



TABLE RONDE #2

# Créer des environnements adaptés : observer, analyser, imaginer

Où, comme à la base de chaque projet ou programme, les designers ou les professionnels de la culture ne partent jamais de rien, et s'imprègnent de ce qui est déjà donné pour bâtir des récits avec les langages qui leur sont propres ; Où comment ces langages s'imprègnent aussi d'un récit plus élargi, celui des enjeux sociétaux et environnementaux, qui enjoignent les professionnels et tout un chacun à tenter la posture du « parmi » plutôt que celle du « entre » les personnes auxquelles ils devraient s'adresser, pour prendre soin des interrelations homme-environnement, pour faire des contraintes un terrain de jeux, pour satisfaire des besoins d'aujourd'hui tout en pensant à demain ; Où comment ces multiples récits, qu'ils soient incarnés par une programmation, un moment, un espace, un objet, jonglent avec la vie, la préservent et l'amplifient...

Animée par Nathalie le Breton, journaliste et auteure  
Avec Patrice Chazottes, directeur général de l'association Clermont-Ferrand Massif central 2028, ancien directeur-adjoint des publics au Centre Pompidou, Gaétan Mazaloubeaud, designer et Martial Marquet, architecte et designer, enseignant-chercheur à l'École Nationale d'Architecture de Versailles

**NATHALIE LE BRETON** Notre deuxième table ronde aborde la création d'environnements adaptés où observation, analyse et imaginaire sont au rendez-vous. Je vais demander à Patrice CHAZOTTES de nous rejoindre, ainsi qu'à Gaëtan MAZALOUBEAUD, qui vient de s'exprimer, et à Martial MARQUET. Merci d'avoir fait le déplacement, tous les trois.

**NATHALIE LE BRETON** Comme l'évoquait tout à l'heure Isabelle LAVEST, être ici, c'est aussi l'occasion de se dire qu'il y a toute une dynamique qui s'est mise en marche autour de la culture, autour de ce que vous portez, c'est-à-dire la candidature de Clermont-Ferrand et du Massif Central pour devenir capitale européenne de la culture. Où en êtes-vous ? Je sais qu'il y a eu un premier dossier, un premier passage. Patrice, explique-nous où vous en êtes d'un point de vue technique ? Est-ce que cela change déjà avec les usagers, avec les citoyens de la ville en termes de vécu, de responsabilité, etc., autour de ces créations ?

**PATRICE CHAZOTTES** Bonjour à toutes et tous. Nous sommes d'abord très fiers d'avoir été présélectionnés. C'est vrai que la présélection a créé aussi un mouvement assez important à la fois de compréhension du projet mais aussi d'envie de gagner cette capitale qui, on l'espère, sera positive pour nous, parce qu'avant Noël de cette année, en décembre 2023, on saura si on a été retenus ou pas.

Dans la trajectoire, on a un dossier de 100 pages à effectuer, qu'on doit déposer avant le 3 novembre, il y aura la visite du jury début décembre, puis un deuxième oral qui aura lieu à Paris, comme la première fois. Voici pour le timing.

En même temps, on a la chance d'avoir un projet qui continue à s'élargir, à se rendre encore plus riche. J'ai envie de vous en parler beaucoup, mais nous sommes en concurrence avec d'autres villes, donc il y a des choses qu'on n'a pas trop envie de dire.

**NATHALIE LE BRETON** C'est vrai que c'est délicat.

**PATRICE CHAZOTTES** Oui, c'est très particulier. C'est la première fois qu'on a affaire à un processus de ce type. D'habitude, vous faites un projet, vous défendez des choses, vous trouvez l'argent, c'est validé et vous le réalisez. Là, c'est autre chose, c'est une compétition. C'est rare qu'on soit en compétition. C'est la première fois que j'en prépare une. J'ai passé des examens, comme tous, mais j'étais « seul ». En tout cas, ce n'est pas le même dispositif. C'est un processus très particulier dans lequel nous sommes inscrits.



Évidemment, il y a des enjeux parce que c'est un projet porté politiquement depuis des années dans cette ville et c'est très important qu'on l'obtienne parce que le Massif Central et l'ensemble de ce territoire en ont besoin. On a besoin aussi de ce projet si ambitieux et qui est complémentaire de ce qui a été fait. Il ne s'agit pas de dire qu'on débarque tout d'un coup. La capitale repose sur ce qu'on a dit, sur beaucoup de choses.

On définit une trajectoire sur du long terme (2028, 2030, 2035) et on est complémentaire de ce qui se fait. On a une vision, on essaye en tout cas d'avoir une vision, avec l'ensemble des acteurs et avec Isabelle LAVEST. Ce projet, et c'est cela qui est compliqué aussi, va être réalisé en 2028, donc dans cinq ans. Vu l'actualité, vu ce qui se passe, l'après-Covid, c'est compliqué aujourd'hui d'imaginer et de figer un projet puisque le document de cent pages est un contrat avec l'Europe en disant : « Ce que vous voyez là, on va le réaliser complètement. » Il faut, grâce aux artistes, aux designers et à toute la communauté créative, penser, proposer des projets qui, pour le territoire, vont faire qu'à un moment donné, comme pour mille formes et d'autres projets présents dans cette ville, on soit identifié comme une ville créative, qui ose, qui permet et qui a envie de tester les choses parce que certaines marchent et d'autres pas ; mais ce n'est pas grave, c'est aussi s'autoriser cela.

Pour un dossier comme celui-ci, qui fait le choix de travailler avec l'équipe municipale et l'ensemble des acteurs, on s'est demandé comment appliquer une démarche similaire à celle que je conduisais au Centre Pompidou et que vous connaissez. Comment appliquer cette démarche à une candidature de ce genre ? C'est la première fois que je m'attelle à un tel projet qui n'est pas qu'un projet culturel, c'est aussi un projet économique, un projet d'attractivité, de vivre ensemble, un projet éducatif et c'est un projet politique, parce qu'on touche tous les domaines. C'est cela qui est passionnant.

**NATHALIE LE BRETON** Cela peut être vertigineux ?

**PATRICE CHAZOTTES** Un peu, on va le dire comme cela.

Après, nous ne sommes pas seuls. On co-construit avec des acteurs qui ont toute une pratique, on s'appuie énormément sur tout le réseau Massif Central. Il y a Saint-Étienne, la Cité du design, ici présente, avec qui on travaille par exemple. On travaille avec les écoles, avec les artistes, sur la pensée de ce projet.

C'est une volonté de notre part de dire : « Essayons de penser un projet le plus ouvert possible mais avec des messages forts, des projets d'inclusion, ne pas fermer des lieux, comme on le disait, parce que les pratiques culturelles des

Français évoluent de plus en plus. »

Par rapport à la thématique d'aujourd'hui, qui est « un environnement adapté : observer, analyser, imaginer », la première démarche quand je suis arrivé à la direction générale de ce projet a été d'observer. Quand je vois « observer, analyser, imaginer », c'est bien de cela dont il est question, ce sont ces trois étapes qu'il faut suivre pour un projet de candidature. D'abord, on observe.

**NATHALIE LE BRETON** Le vécu, les gens, ce qui manque ?

**PATRICE CHAZOTTES** Oui. On vit dans la ville. Je me suis installé ici, on observe, on voit comment cela fonctionne, on rencontre les acteurs, on est présent. Ce n'est pas un projet parisien ou confié à une agence...

**NATHALIE LE BRETON** ... qui descend tout droit du grand Nord.

**PATRICE CHAZOTTES** Exactement. On observe, on regarde, on écoute beaucoup, on compare. C'est de l'analyse qui est apportée, notamment sur les autres villes candidates et sur celles qui ont été candidates par le passé. On lit beaucoup, on voit ce qui a bien fonctionné, ou pas, parce qu'il ne faut pas croire que toutes les capitales européennes fonctionnent ; cela dépend des critères. Que veut dire « fonctionner » ? Est-ce que c'est avoir tant de visiteurs ? Par rapport à notre politique culturelle française qui est très ancrée, très aidée financièrement, il y a d'autres pays européens où ce n'est pas du tout le cas. Par exemple, en République tchèque, l'État aide très peu la culture, ou pas assez en tout cas par rapport à nous. La posture n'est pas du tout la même. Par exemple, dans les montages des projets en République tchèque, tous les partenaires ont envie de faire des co-productions, des collaborations parce que c'est une nécessité. Sans cela, ils ne pourraient pas faire de projets. Ce sont d'autres postures. C'est donc intéressant d'analyser aussi l'extérieur, comment cela se passe en Europe. Dans notre projet, c'est important.

Après, on se pose, on réalise des ateliers avec tous les acteurs culturels et on imagine un projet, un projet qui se tient, un projet dont on est fier. La difficulté, quand on a une multitude de projets associés dans les années 2028, avec une multiplicité d'acteurs et de champs culturels - là aussi, c'est un peu vertigineux - est de se poser la question du récit : qu'est-ce qu'on imagine comme récit à partir du territoire, par et pour celui-ci ? On a pris le parti d'un récit littéraire, celui de la terre du milieu, où l'on pose les choses, où l'on imagine qu'en 2028, l'ensemble des acteurs, l'ensemble des habitants pourront s'emparer de cette candidature

et proposer à leur manière cet imaginaire nouveau qu'on souhaite pour 2028.

**NATHALIE LE BRETON** Donc raconter, c'est votre spécificité dans la façon d'approcher ?

**PATRICE CHAZOTTES** Oui, je pense qu'on a besoin de récit.

**NATHALIE LE BRETON** Pour faire du lien ?

**PATRICE CHAZOTTES** Oui, et faire rêver, en racontant un récit. Je dis cela parce qu'on a choisi cette démarche spécifique en équipe. Évidemment, on fait appel à des gens extérieurs : Jean-Charles DE CASTELBAJAC, l'auteur de notre logo dessiné, par exemple, ou Cécile COULON, notre présidente et poète. C'est convier des artistes pour qu'ils nous embarquent – et je crois énormément à cela, on le voit dans les espaces – avec leur univers, leur imaginaire. Construire un récit aujourd'hui, ce ne sont pas seulement des verbes, comme par exemple « observer, analyser, imaginer », c'est autre chose. C'est peut-être dresser la carte, bâtir des mondes nouveaux, construire l'imaginaire littéraire autour de cette candidature. Sur le fait d'avoir choisi un axe littéraire, j'étais un peu surpris dans les candidatures, pas seulement françaises mais aussi les autres, que ces deux disciplines, que sont la lecture et le cinéma, soient très rarement abordées alors que les analyses des pratiques culturelles des Français révèlent bien la place majeure qu'elles occupent.

**NATHALIE LE BRETON** Comme si c'était ringard ?

**PATRICE CHAZOTTES** Non, c'est peut-être moins visible.

**NATHALIE LE BRETON** Déjà trop inscrit ?

**PATRICE CHAZOTTES** Peut-être. Je vous rassure, il y aura des grandes fêtes, des grands bals, des grands spectacles sur les places publiques. Cela dit, depuis le début, depuis deux ans et demi, on a beaucoup édité avec la revue Reliefs sur le Massif Central. Je crois énormément à l'écrit et à l'édition parce que cela laisse des traces. C'est comme cela qu'on construit un récit. C'est en faisant, étape par étape, des écrits qui restent. Dans la candidature il y aura beaucoup de romans, des éditions, parce que je pense que c'est cela qui incarne aussi la candidature ; ce n'est pas seulement un spectacle, un événement d'un soir. C'est bien de

faire cela aussi, évidemment, et on le fera, mais ça pose beaucoup de questions et notamment celle-ci : « Qu'est-ce qui restera ? » Je crois énormément à la pérennité du projet, qui n'est pas seulement inscrit dans les lieux et à un moment donné, mais qui s'inscrit beaucoup plus sur la durée. Pour qu'une capitale européenne fonctionne, je pense qu'il faut marteler les éléments de langage mais aussi donner l'occasion de voir, de pouvoir se poser, de pouvoir, quelques années après, reprendre un des romans qu'on aura écrits en disant : « La capitale, c'était cela aussi. »

**NATHALIE LE BRETON** Un peu comme écrire le roman familial au niveau des familles puisqu'on est réunis autour des enfants, des familles. C'est-à-dire maintenir le sens, sortir de l'idée de gadget et se servir d'un récit pour faire advenir l'humanité, en tout cas réancrer les personnes, remettre du présent, du passé, du futur, avancer ensemble. C'est tout cela que tu mets derrière le récit ?

**PATRICE CHAZOTTES** Oui, c'est cela. Surtout, comme tu le dis, c'est être ensemble, partager quelque chose. Une candidature européenne, c'est aussi redonner de la fierté, donner la possibilité aux gens de s'exprimer, de partager, d'être fiers d'habiter ici – on n'est pas obligé de partir ailleurs pour s'exprimer – de permettre aussi aux jeunes qui étudient ici d'avoir un cadre de vie que nous connaissons, mais aussi de ne pas nous renfermer sur nous-mêmes.

C'est aussi cette dimension européenne, et pas uniquement européenne, c'est-à-dire que le Massif Central est un lieu qu'on peut traverser pour aller dans le Sud de la France, on peut s'y arrêter, mais la candidature est là aussi pour questionner notre rapport à l'Europe et les relations que l'on peut établir avec elle. On a choisi d'inscrire cette candidature dans un récit qui est le forum des massifs, c'est-à-dire les formes géologiques Massif Central que nous connaissons. Il y a d'autres formes géologiques en Europe (en Espagne, au Portugal, en Irlande, en République tchèque, en Macédoine), on a proposé à l'Europe de les relier, de faire un forum des massifs, de se retrouver, de se réunir, de partager des expériences. Les autres villes le font avec des fleuves ou avec des mers. On a choisi la moyenne montagne, la petite montagne.

**NATHALIE LE BRETON** C'est la particularité du territoire ouvert sur l'Europe, c'est-à-dire à la fois réaffirmer une identité et, en même temps, s'ouvrir totalement aux gens qui sont différents et aux gens qui ont des points communs avec vous ?

**PATRICE CHAZOTTES** Tout à fait. Ce qui est très important dans ce projet, c'est montrer que dans ce Massif Central et dans cette ville, il se passe plein de choses. C'est révéler ou montrer à l'extérieur, et même aux habitants eux-mêmes, parce qu'ils sont parfois surpris de la multitude des choses qu'il peut y avoir, et s'appuyer là-dessus pour l'ouvrir encore plus vers l'Europe, faire que les artistes européens viennent ici, faire que nos artistes puissent aller en Europe pour présenter une pièce de théâtre, participer à des projets collectifs, à des cofinancements européens ; bref, faire qu'à un moment donné, l'Europe rayonne tous les jours au niveau culturel ici. Ce n'est pas seulement accueillir des artistes européens, c'est dans les deux sens. La mobilité n'est pas seulement avec les artistes, elle doit être effective aussi avec les jeunes, avec les étudiants. On va beaucoup travailler avec les filières pros que nous avons dans ce Massif Central, qui sont souvent un peu oubliées, en permettant à 100 jeunes chaque année d'aller dans des régions identiques (la filière agricole, bois, carrosserie, puisqu'on veut faire du tuning sur nos véhicules). C'est redonner de la fierté en disant : « J'ai un savoir-faire et je peux, avec des designers et des artistes, créer des choses et faire que la candidature soit le reflet de l'identité du Massif Central. »

**NATHALIE LE BRETON** Merci, Patrice, parce que l'exercice est effectivement extrêmement délicat à faire, c'est-à-dire dire sans trop dire. Tu as merveilleusement surfé sur toutes ces contraintes, ce qui est aussi l'activité de 1000 lieux du design qui doit avoir affaire à cela.

Justement, on va commencer par ce que vous faites, essayer de comprendre votre approche en s'appuyant sur votre actualité.

Je rappelle qu'on a élargi le débat avec Patrice autour de cette candidature. On resserre maintenant sur l'accueil des enfants : comment faire de ces enfants des citoyens de demain ? Comment peut-on les accompagner, changer les choses à partir de leurs demandes, de leurs manques ? Vous réalisez justement ce travail d'observation et d'analyse pour stimuler les imaginaires en vous penchant sur les cours d'école. On est dans l'actualité à fond. Racontez-nous, Gaëtan.

**GAËTAN MAZALOUBEAUD** Bonjour à toutes et tous. Je suis effectivement designer d'espace par ici et je bosse beaucoup sur les cours d'école en ce moment. Pas uniquement heureusement, il ne faut pas s'enfermer.

Je voulais juste faire une petite introduction. C'est un déroulé assez logique avec un fil rouge ; je vais vous emmener dans l'histoire. Je n'avais pas prévu de parler de changement climatique et de résilience climatique parce qu'on parle de cours végétales, de végétalisation de cours, car je me suis dit que c'était une évidence.

Donc je n'en parle pas.

**NATHALIE LE BRETON** Mais la pensée est là.

**GAËTAN MAZALOUBEAUD** Voilà. Le deuxième point concerne l'éco-conception. Je l'ai effleuré tout à l'heure avec ma remarque relative aux matériaux vus dans toutes les images préalablement. Je n'en parle pas non plus parce que cela me semble être aussi une évidence.

Une fois ces deux points posés, la plupart des cours d'école dans notre pays consistent en une grande nappe de bitume accueillant un grand terrain de foot et au mieux quelques arbres et quelques bancs autour. En caricaturant à peine, une vingtaine de garçons fouteux occupent 80% de la surface de la cour et les autres élèves rasent les murs pour éviter les ballons. A l'avenir - disons dans 50 ans, soyons pessimistes - je suis convaincu que les cours seront devenues des forêts, où aucun designer n'aura besoin de faire quoi que ce soit : les enfants feront l'équilibre sur les troncs d'arbres tombés au sol et feront des trous partout pour observer les bestioles. Entre la situation très dégradée d'aujourd'hui et cet avenir souhaitable, tout l'enjeu de mon boulot aujourd'hui est d'imaginer quel chemin prendre collectivement pour avancer avec les gens.

La première étape de mon travail, c'est le rapport d'étonnement : une phase d'immersion dans la cour au cours de laquelle j'observe simplement les usages des élèves, leur manière de s'approprier certains espaces, d'en délaissier d'autres, etc. Là, c'est l'éternelle question du ballon et des conflits d'usage que cela occasionne. Je ne vais pas m'étendre là-dessus, sur la question de l'inclusivité notamment (image de cour bitumée avec grand terrain de foot central).

**NATHALIE LE BRETON** On l'a tous plus ou moins vécu.

**GAËTAN MAZALOUBEAUD** L'image suivante me permet d'évoquer le syndrome du récif. On parlait tout à l'heure de vide et de plein, d'abattre les murs. Les cours d'école illustrent parfaitement que le fait d'avoir un espace vide n'implique pas forcément un espace de liberté. Cela peut être l'inverse. Le vide crée un espace de non-liberté, parce qu'il est, entre autres, occupé par le ballon assez mécaniquement. Qui dit vide dit « je prends la place » ou « je cours en travers », donc conflit d'usage. Tout l'enjeu du projet est de recréer des sous-espaces. C'est là que le rapport au cloisonnement est intéressant. Après, tout dépend ce qu'on entend par « cloison ». Le syndrome du récif, c'est l'idée selon laquelle tous les gosses sont sur le bord parce que personne n'aime être assis au milieu d'un lieu.

**NATHALIE LE BRETON** Les pieds dans le vide.

**GAÉTAN MAZALOUBEAUD** Vous verrez assez rarement des gens assis au milieu de la place de Jaude. Cela arrive, j'en ai vu hier, mais c'est assez rare. Il faut avoir le cœur bien accroché, d'avoir les gens qui passent partout autour.

Le confort est un peu au centre de notre boulot, en tant que designers, à savoir de créer du désir, du bien-être. Le confort en fait partie. Cette photo a été prise en février, pas loin d'ici, dans une cour à Clermont : vous avez des élèves qui sont tous assis sur leurs pieds parce qu'ils n'ont pas un banc dans la cour. Le banc serait le degré 0, mais ils n'ont juste rien pour s'asseoir, donc ils s'assoient sur leurs pieds.

On va interroger la question des frontières. Là, c'est une frontière élémentaire/maternelle. Je vous assure, ce n'est pas en Ukraine, ce n'est pas loin d'ici. C'est une petite fille qui parle avec sa grande sœur ou son grand frère à travers la grille. C'est donc la question de repenser les frontières. On va y venir.

Quelque chose de très intéressant pour un designer, ce sont les usages pirates, autrement dit ce que font les élèves qu'ils ne sont pas censés faire, là où ils digressent les règles ou questionnent les règles. Ils ne sont pas censés grimper sur le grillage, mais bien sûr, ils le font tous parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire. C'est pareil pour une flaque, ils vont sauter par-dessus, même s'ils n'ont pas le droit. L'observation des usages détournés est particulièrement intéressante car ils traduisent souvent des besoins non pris en compte. Exemple : se suspendre à une cage de foot, grimper sur le grillage, se cacher derrière une haie, sauter par-dessus les flaques, etc.

Ce qui est super intéressant, c'est d'observer quand ils n'ont rien à faire, donc ce fameux espace vide, qui est un espace de non-liberté, un non-espace. En fait, c'est le corps de l'autre qui devient le jeu principal, donc cela crée de la conflictualité, de l'agressivité. Ils s'attrapent, ils se coursent et cela finit toujours mal.

**NATHALIE LE BRETON** C'était le constat.

**GAÉTAN MAZALOUBEAUD** C'est le deuxième item, c'est la question de la méthode : comment accompagne-t-on au changement ? C'est la première étape de mon boulot sur l'aspect méthodologie. Cette observation, ce rapport d'étonnement, je le présente à tout le monde, aux adultes notamment parce que les élèves mettent 10 minutes à s'adapter à une forêt. Si vous les lâchez dans une forêt, ils mettront 10 minutes, ils reviendront le lendemain et ils ne se

souviendront plus de leur ancienne cour. Pour les adultes, il leur faut plusieurs années. Le rapport d'étonnement est donc fait pour les adultes.

J'adore cette image parce qu'elle dit plein de choses. D'abord, vous avez le conflit d'usage très genré avec les garçons qui jouent au ballon à côté d'un banc où sont assises les filles. Deuxièmement, vous avez la gamine qui ne touche pas le sol. C'est un mobilier à taille adulte, ce n'est pas fait pour les enfants et c'est hyper désagréable d'avoir les pieds dans le vide. Troisièmement, vous voyez que la forme du banc n'est pas du tout faite pour être un espace de convivialité. Le banc est le degré 0 de la convivialité. Vous pouvez parler à la personne à côté de vous, si vous êtes au milieu avec les deux personnes à côté de vous, mais pour parler en face, il faut que les gens soient debout.

**NATHALIE LE BRETON** Et on tourne le dos.

**GAÉTAN MAZALOUBEAUD** J'aime beaucoup cette image parce qu'elle raconte plein de choses.

La deuxième étape, une fois qu'on a passé ce diagnostic, est le fait de fabriquer ensemble, d'imaginer ensemble. L'outil maquette est très puissant pour cela. Avec les élèves, nullement besoin de leur mettre le plan actuel, on leur dit : « Page blanche, c'est votre cour idéale, allez-y ! » et ils mettent environ 3 minutes à comprendre le principe. Les adultes, il faut leur mettre le plan de base, leur fournir plein d'images inspirantes pour qu'ils se décroissent. C'est beaucoup plus compliqué pour qu'ils prennent un élément.

**NATHALIE LE BRETON** Et qu'ils osent. Là, ce sont les enfants que vous avez mis.

**GAÉTAN MAZALOUBEAUD** Voilà. Je ne vais pas m'étendre sur l'outil. Ce sont des bouts de Kapla, des petites images inspirantes pour ouvrir le champ des possibles.

Une étape très importante est le fait de prototyper, l'idée de test. Là, c'est une cour dans laquelle, entre les poteaux, il y avait avant des grilles et un portail qui séparaient l'élémentaire de la maternelle. Dans le cadre du test, on a questionné : « À quoi vous sert cette frontière ? Est-ce que vous pensez vraiment que les élèves vont se taper dessus ou se lancer des cailloux s'ils sont ensemble ? » La réponse a été : « Non, mais il y a toujours eu la grille. » Oui, on a toujours fait comme cela. L'idée a consisté à démonter la grille en disant : « Au pire, si cela ne marche pas, on la remet dans le futur projet, mais on va tester quand même,



donc on démonte la grille et on met à la place un grand bac à copeaux pour tester des matériaux. » Il n'y a pas eu de drame, bien sûr que cela s'est bien passé et que c'était très bien, mais il fallait le test pour s'en convaincre et pour l'entériner dans le projet final.

C'est la même chose pour les limites. Cette question est aussi très importante. Vous avez, à gauche, encore une séparation élémentaire/maternelle et ce qu'on en a fait dans le cadre du test : on a déboulonné toutes les grilles et intégré un espace ballons. L'enjeu est de dire que les frontières n'ont pas à être mises entre les âges, les genres, les dynamiques et les calmes, peu importe, mais plutôt entre les types d'usages. C'est de se dire que le ballon est un matériau de conflit d'usage donc lui, en revanche, il faut le circonscrire. Cela change tout.

Faire évoluer les représentations est l'enjeu des tests. C'est surtout de faire en sorte que les adultes commencent à se poser des questions parce que les élèves, encore une fois, s'en fichent.

Ici, des enfants ont « taillé » une sorte de petite grotte dans une haie dense et jouent à se suspendre aux branches : j'adore cette image qui illustre que le végétal peut aussi servir d'équipement.

**NATHALIE LE BRETON** On reprend la forêt, les arbres, la tête en bas avec la question du danger aussi, c'est cela ?

**GAËTAN MAZALOUBEAUD** Oui, la question de l'évaluation du risque.

Sur cette dernière image, des élèves ramassent les copeaux de bois sur le bitume pour les remettre dans les zones prévues à l'aide de petites pelles et balais. Le dernier élément extrêmement important est la question de s'habituer à faire en sorte qu'on ne soit pas juste un utilisateur de l'espace mais un preneur de soin de l'espace. Il faut qu'on s'en occupe tous ensemble. Si on plante des arbres, des arbustes, si on a de la pelouse au lieu du béton, cela va être du boulot, donc il faut qu'on mette toutes et tous la main à la pâte pour s'en occuper ensemble. Cela change complètement la manière de percevoir un espace.

Je vais terminer avec quelques images sur la question des solutions. Ce sont juste des items. Ce sont des prétextes à discussion, donc des objets polyfonctionnels, non dédiés, des « trucs », des objets non identifiés qui servent à plein de choses et qui suscitent la curiosité et l'imaginaire. En tant que designer, on parlait d'effet « wahou » tout à l'heure, on a aussi ce rôle de proposer des formes qui changent, qui interpellent.

On en parlait aussi tout à l'heure : la question de l'échelle des éléments qu'on

conçoit. Encore une fois, si on met des bancs sur une place de plusieurs hectares, ce n'est pas à l'échelle du lieu, non seulement parce que le banc ne sert à rien, à part attendre la personne avec laquelle on a rendez-vous, mais surtout ce n'est pas du tout à l'échelle du lieu qu'on aménage. L'enjeu est de concevoir du mobilier qui soit à l'échelle du nombre d'utilisateurs et des usages qu'on va avoir.

**NATHALIE LE BRETON** Peut-on revenir sur l'image précédente ? Par exemple ici, est-ce un montage ou est-ce quelque chose qui vit déjà ?

**GAÉTAN MAZALOUBEAUD** Cela vit déjà.

**NATHALIE LE BRETON** Par rapport à la contrainte du danger de tomber, par exemple, il n'y a pas eu de règle contraignante ou d'interrogation ?

**GAÉTAN MAZALOUBEAUD** Non.

**NATHALIE LE BRETON** Pourquoi ?

**GAÉTAN MAZALOUBEAUD** C'est un mobilier, ce n'est pas un jeu. S'il faisait 2 m, la question se poserait autrement, mais on est sur des hauteurs raisonnables, en dessous de 80 cm, donc on est sous le radar. En gros, c'est cela. C'est tout à fait volontaire.

**NATHALIE LE BRETON** Il me semblait bien.

**GAÉTAN MAZALOUBEAUD** Des objets qui donnent envie, c'est aussi notre boulot. Créer le désir pour le meilleur et pour le pire, il ne faut pas l'oublier. Clin d'œil aux étudiants d'Yzeure, avec lesquels j'étais la semaine dernière et à qui je disais : « Il faut créer du désir. » Rendre la sobriété et la résilience désirables, c'est aussi l'objectif à travers le confort et la fonctionnalité.

**NATHALIE LE BRETON** Avec cette notion d'être à la fois un individu et de faire partie d'un tout ?

**GAÉTAN MAZALOUBEAUD** Ici, un mobilier « ruche » installé dans plusieurs bibliothèques scolaires dans les écoles de Villeurbanne (69) : des alvéoles hexagonales de 60cm de profondeur forment autant de petites alcôves et sont empilées sur 3 étages pour dessiner un mur habité : à raison de 2 élèves par alvéole, une classe entière peut s'installer confortablement pour lire sur quelques

mètres carrés. En plus de proposer un espace cocon très confortable et tranquille pour lire, la ruche permet de libérer de l'espace au sol pour gagner en modularité dans le reste de la BCD.

**NATHALIE LE BRETON** Comme quoi, l'interprétation... C'est un peu ce qu'on a vécu tout à l'heure avec Catherine. Tout est à faire et tant mieux, vous donnez à voir et à penser.

**GAÉTAN MAZALOUBEAUD** Pour le coup, la convivialité n'est pas l'objet. Ils peuvent se mettre à deux, mais parler à travers le bois n'est pas facile. On peut mettre une classe sur quelques mètres carrés. C'était l'objectif.

On a beaucoup parlé d'échange, de partage. Je rejoins complètement cette idée. Le design a un rôle à jouer dans le fait de créer du vivre ensemble – je crois que mon collègue en parlera aussi – et, encore une fois, dans l'objectif de créer des formes qui se démarquent, étonnent.

Ensuite, il y a la question de l'inclusivité. J'aime bien cette image parce qu'elle raconte plusieurs choses. Vous avez à gauche le fameux terrain de ballons qui est circonscrit de manière à créer un espace de liberté, à l'arrière ; ainsi, il ne crée pas de conflit d'usage. L'inclusivité était importante dans ces projets : donner accès, en l'occurrence aux personnes à mobilité réduite, par des plates-formes qui joignent les mobiliers, la table, etc., des placages bois donnent accès aux différents espaces. La question des handicaps cognitifs est aussi à prendre en compte par l'usage de certains matériaux, comme ici des copeaux de bois. À ce propos, j'ai reçu le témoignage d'une directrice de maternelle qui me disait : « J'avais un gamin autiste dans l'école et jusqu'à la mise en place d'une cour comme cela, il restait dedans parce que c'était bruyant, trop dynamique, pour lui. Avec les copeaux, au moment des tests, il est sorti, s'est pris une douche de copeaux et le gosse avait son monde. Il avait retrouvé un endroit à s'approprier. » Cela me « met les poils », comme on dit. Ce genre de témoignage est génial. C'est un enjeu vraiment important.

La dernière image parle de cette idée de résilience pour boucler avec l'éco-conception ; comment faire mieux avec moins. J'aime beaucoup cet objet. Là aussi, on est borderline sur l'aspect normatif. Je ne sais pas si le service juridique de Clermont est là, ils n'ont pas eu le temps de me dire « non » apparemment sur celui-là. Je l'aime beaucoup parce que ce sont juste des montants d'ossatures standards, trois planches mises ensemble créant plein de fonctions : grimper, se cabaner, se mettre dans le tunnel, s'adosser. Ce n'est rien, ce sont trois bouts de bois. Je trouve vraiment important d'avoir cette idée quand il s'agit de matériaux.

Je parlais tout à l'heure de la remarque sur le récit avec les matériaux, comment fait-on pour élaborer des choses simples avec des matériaux très proches de nous ? En voyant le bois, on voit l'arbre, on fait le lien.

**NATHALIE LE BRETON** On présente le travail que vous faites sur les cours d'école dans la région. Travaillez-vous sur d'autres sujets ? Dites-nous rapidement lesquels et surtout comment votre travail a évolué durant ces années au regard des problématiques de la société actuelle ; les designers au sens large ont certainement à amener leur pierre à l'édifice, si j'ose dire.

**GAËTAN MAZALOUBEAUD** La co-création est vraiment la raison pour laquelle on fait appel à moi en tant que designer. C'est-à-dire le fait d'axer le travail sur de la maîtrise d'usage, en activant des ateliers, de la médiation, en partageant notre logiciel de conception avec les participants. On vient me chercher pour co-construire le projet avec les personnes lors de gros projets. Je suis en quelque sorte la caution participation. Je la fais vite, mais c'est en gros cela. Sauf que je déborde un peu et j'arrive à créer des équipements. Par ailleurs, je bosse sur des espaces publics, sur la base de cartes blanches.

**NATHALIE LE BRETON** Vous êtes en train de dire que vous allez davantage vers cette approche de coordination ?

**GAËTAN MAZALOUBEAUD** J'avais une pratique du design participatif déjà bien ancrée, donc en gros, je suis là au bon moment. C'est un peu ce qui se passe. En revanche, l'enjeu est de dialoguer correctement avec les maîtres d'œuvre, les architectes, les paysagistes, les maîtres d'ouvrage, les collectivités pour qu'on comprenne bien les enjeux du design. Notamment par le rapport d'étonnement qui plaît beaucoup parce que le fait d'observer et de faire un rapport sur comment utiliser un espace, les architectes ne le font pas à l'échelle du corps, à l'échelle des usages micro. Je ne leur jette pas la pierre, ils n'ont pas le temps et ont trop de contraintes. Un urbaniste ou un architecte ont beaucoup trop de contraintes techniques, économiques, etc.

**NATHALIE LE BRETON** Patrice, est-ce que le designer est un nouvel allié aujourd'hui ? Il y a quelques années, c'étaient les architectes qui inventaient, peut-être en fonction de votre demande, ou répondaient à une proposition, mais sans ce maillage d'observation et d'analyse. Peut-on dire que la collaboration avec des designers depuis quelques années a amélioré les choses ou pas spécialement ?

**PATRICE CHAZOTTES.** - Il y a bien sûr des questions de mode, d'esthétique, de démarche au regard de contextes de société. Des analyses donnent du recul sur tout cela. Je suis beaucoup plus modeste sur le fait d'affirmer que ce qu'on fait là, on l'a inventé, cela ne se faisait pas avant. Chaque projet est le fruit d'influences, de références à une pléiade d'artistes ou d'architectes. Il découle de recherches. Les années 70 ou les années 30, par exemple, peuvent être inspirantes et trouver un écho dans un projet aujourd'hui. Je pense qu'on se nourrit mutuellement du passé, du présent et de l'avenir.

Par rapport à l'espace d'accueil du Centre Pompidou abordé tout à l'heure, cela date de 10 ou 13 ans ; il est donc évident que si on faisait un projet aujourd'hui, il serait différent. Dans une société en mouvement permanent, les projets vieillissent. On sait bien qu'en architecture, en design, certains projets vieillissent. Qu'est-ce qu'un projet qui vieillit bien d'ailleurs ? Par rapport à quoi et à qui ? Je pense que si on questionnait le public en leur montrant des images de projets, certains diraient que c'est formidable et d'autres diraient « pas du tout ». Les goûts de chacun sont très variables.

C'est pour cela que je pense qu'il est nécessaire, dans notre société, qu'il y ait aussi la possibilité d'avoir une diversité, une diversité de points de vue, une diversité artistique. On n'est pas mono tâche et c'est pour cela que parfois j'aime bien mélanger, dans les projets qu'on réalise, des entrées différentes, des personnalités différentes, des savoir-faire différents. Parler d'une posture qui dirait : « Cela ne m'intéresse pas. C'est cela qu'il faut faire à tout prix », oui et non en fait.

Tout à l'heure, je parlais de la temporalité : on pose un projet de candidature aujourd'hui, pour une réalisation dans cinq ans. Je me dis que dans cinq ans, à la lecture du dossier, les gens diront peut-être : « Pourquoi ont-ils écrit cela en 2023 ? Ils étaient à côté de la plaque ! » Je n'espère pas. C'est la difficulté. C'est facile d'analyser notre posture aujourd'hui. Je pense que l'essentiel est de rester ouvert, de ne pas oublier pourquoi nous sommes là, notre fonction. Nous sommes « au service de ». Donner le meilleur de son intelligence, de son rapport au lieu, au projet, donner le maximum, c'est l'essentiel.

Après, il y a des architectes, des designers d'une grande diversité. J'ai travaillé avec beaucoup d'entre eux et les profils sont tellement variés. Il y a aussi de plus en plus d'architectes qui font du design, des designers qui font de l'architecture. Aujourd'hui, il n'y a pas de frontière arrêtée en disant : « Vous êtes graphiste, point barre. » Certains graphistes font aussi des objets en design.

**NATHALIE LE BRETON** Tout est poreux.

**PATRICE CHAZOTTES** Oui et heureusement. Je pense que c'est bien de ne pas être mono tâche, malgré nos formations qui font qu'on est souvent catalogué. On fête les 400 ans de Blaise PASCAL, qui était philosophe et scientifique. C'est cela la richesse. Quand vous avez des gens qui exercent leur métier de la même manière toute une vie, je ne vais pas dire que c'est un peu triste, mais c'est un peu dommage parce qu'on peut s'ouvrir. Je pense que la culture doit permettre la rencontre de formes artistiques nouvelles. Il en va de même pour les porteurs de projets. La richesse est de mêler différents corps de métier du secteur culturel mais aussi du secteur éducatif, petite enfance, ... Les formations, les profils et compétences sont différents et créent de la richesse. Travailler avec les mêmes gens reviendrait à faire de la mono culture.

**NATHALIE LE BRETON** Après, cela peut générer de l'opposition parce qu'on ne connaît pas le terrain de l'autre.

**PATRICE CHAZOTTES** Face aux enjeux de demain, où on nous bassine tous les jours sur le fait qu'on est en transition, qu'il faut changer le monde, il faut être créatif. C'est facile à dire, mais comment s'y prend-on et de quelle manière ? Je pense qu'on a besoin de gens qui ont des points de vue et des visions très différentes. C'est cela qui fait la richesse au sein des équipes. J'ai assisté à des séminaires où vous aviez des équipes qui ont fait les mêmes études, dans la même école ; d'après vous, qu'est-ce que cela rend comme travail collectif de tous les jours ?

**NATHALIE LE BRETON** De l'ennui, peut-être.

**PATRICE CHAZOTTES** Je pense qu'au-delà d'associer des profils différents, mélanger les âges répond également au besoin de diversité aujourd'hui. Pour revenir à votre question précédente, il n'y a pas l'architecte et le designer d'un côté. Cela dépend des projets ou de la commande qui évolue, il nous faut être très ouvert. Je pense que les collectivités en ont pris conscience. Par exemple, il y a quelques années, la cour d'école était un sujet dont on ne parlait pas du tout. On a tous vécu cela. La ville de Clermont-Ferrand comme d'autres villes sont engagées dans la transformation.

**ISABELLE LAVEST** Pour rebondir sur ce que dit Patrice, je peux témoigner, étant présente dans de nombreux conseils d'école, qu'il y a encore cinq ans, c'était la course à : « À quand mon tour pour goudronner la cour qui en a bien besoin ? »

On a donné l'exemple et désormais il n'est plus question de goudronner mais de mettre des poulaillers et d'installer du vert. C'est allé très vite.

Pour répondre à ta question, Nathalie, quand tu demandais ce qui change entre un architecte et un designer, je pense qu'il y a une forme de liberté, de non-formatage et de non-bridage. Par exemple, sur les cours d'école, j'ai la même réaction que toi en disant : « Ils vont se casser la figure, ce n'est pas possible ! » À chaque fois qu'on veut changer un toboggan dans un parc ou une cage à poules, ce sont des contrôles « plus plus » et on ne s'autorisait même pas à dire : « On peut fabriquer des tables, une chaise. » On a fabriqué des tables dans la ville, pour le programme Effervescences, qui ont généré des réflexions du type : « Vous ne pouvez pas les laisser, il y a des clous. » Cela veut dire qu'on se débride, on le fait, c'est installé, cela vit et tout le monde trouve cela très bien alors qu'on ne se serait pas autorisé à le faire avec une approche seulement d'architecte.

**NATHALIE LE BRETON** Vous amenez sans doute la notion de responsabilité de chacun, du regard des parents et la notion de responsabilité aussi pour l'enfant. À cet endroit, on est complètement dans le sujet initié par Ensemble en général. Merci, Gaétan. Vous restez là tous les deux, dans ces échanges. Tu parlais de gens différents, de gens hors normes qui se mélangent. Nous avons à tes côtés Martial MARQUET, qui est architecte, designer, scénographe, chercheur, ... multi casquette et hyper polyvalent en somme ?

**MARTIAL MARQUET** Justement, je pense que vouloir faire la liste n'est pas forcément une bonne idée. Cela risque d'être...

**NATHALIE LE BRETON** Donc je m'arrête là.

**MARTIAL MARQUET** Je voulais rebondir sur ce que disait Patrice. Il disait qu'il y avait un designer qui se revendiquait anti disciplinaire. Je n'ai pas la paternité de ce terme, mais je le trouve sympathique. Ce n'est pas forcément le cas de notre réglementation française, de nos appels d'offres, qui aiment à faire des listes avec des champs d'expertise. L'expertise est très importante pour la France. Il faut des experts. Tout à l'heure encore, Manuel m'a dit : « Quelle est ta spécialité ? Quel est ton champ d'expertise ? » Il y en a une qui se dessine, il y a un champ qui se dessine et je préfère le voir comme un champ plutôt que comme une case. Je travaille à essayer de sortir des cases. En deux mots, j'ai une formation d'architecte, une formation de designer et j'enseigne dans l'enseignement supérieur en architecture et en design dans deux institutions :

l'école d'architecture de Versailles et l'école d'art et du design de Valenciennes. Cela m'oblige à remettre en question tout le temps ma pratique ou mes pratiques. Donc je ne vois que des porosités mais qui ne sont pas forcément perceptibles encore par l'administration, par l'enjeu de l'appel d'offres, en tout cas par les maîtres d'ouvrage qui ont souvent l'envie de faire appel à des champs de compétences variés, à de la transdisciplinarité, mais je pense qu'aujourd'hui, on n'a pas forcément la capacité rédactionnelle pour que cela se sente de matière aussi évidente dans les appels d'offres.

**NATHALIE LE BRETON** Tu veux dire que cette approche est une chose pénible pour toi ?

**MARTIAL MARQUET** Oui. Mais, c'est aussi un positionnement très personnel. Ce n'est pas pénible, c'est un fait que je constate au quotidien. C'est aussi pour cela que je revendique d'être à la fois architecte et designer. C'est parce que je sens que quand je suis architecte, très vite, on m'identifie d'une seule manière, et quand je dis que je suis designer, tout de suite, on n'a plus le droit de toucher à la chose construite. Je continue donc à dire les deux même si, pour moi, j'œuvre dans la zone floue entre l'architecture, le design, l'art, la recherche – je suis aussi doctorant – et toutes sortes d'expérimentations formelles et plastiques qui permettent de répondre aux questions qu'on me pose.

**NATHALIE LE BRETON** Tu me disais que tu es la personne qu'on appelle sur le côté hors catalogue, quand on cherche quelque chose de très différent, qui sort de l'ordinaire, d'un certain nombre de pratiques contraintes où il y a peut-être un manque d'imagination ou d'audace. Tu me parlais de cette expression « hors catalogue ».

**MARTIAL MARQUET** C'est cela. Ce qui est formidable, c'est que j'ai la chance d'avoir des commanditaires, des interlocuteurs, des partenaires qui font appel à moi ou qui retiennent ma candidature, puisque c'est souvent nous qui proposons nos services, par envie : envie d'imaginaire, envie d'audace, envie d'essayer. J'ai eu cette chance. En tout cas, on m'a donné cette chance à plusieurs occasions. Je peux peut-être présenter quelques images. Je vais essayer d'être efficace. J'ai découvert le travail avec les enfants via ce projet notamment. C'est la première fois que je construisais un espace dédié aux enfants. C'est un petit projet que j'aime bien, qui est lié au détournement, à reposer les questions. L'envie des enfants, et surtout l'envie des parents pour leurs enfants, était de



faire une cabane dans l'arbre que vous voyez derrière. C'est au Portugal. C'est un chêne vert qui est sur le champ du voisin, qui n'appartenait pas aux parents des deux enfants. C'était donc un peu compliqué de construire une cabane dans l'arbre du champ du voisin. Ce jardin est en contrebas d'un immense mur en parpaings, qui fait bien 2,50 m de haut, donc les enfants n'avaient aucune vue sur le paysage avoisinant qui est pourtant magnifique. La proposition était de faire la cabane dans l'arbre, on a plutôt proposé de la faire sur le mur. Elle s'appelle Casa no muro, la maison sur le mur. C'est un long parcours, parce que c'est une belle cabane, qu'on a dessinée et construite avec Mohamed et Olivia, qui vivent au Portugal, des amis des parents de ces enfants. Cette cabane longe le mur et cela finit par une plate-forme qui donne la vue sur le paysage.

**NATHALIE LE BRETON** En fait, tu as voulu aller dans le sens de Gaétan sur le matériau et sur l'univers.

**MARTIAL MARQUET** Je n'ai pas eu le temps de faire l'introduction. D'une part, je suis extrêmement heureux et honoré d'être invité à cette table ronde. Pour l'anecdote, on m'a envoyé la semaine dernière le travail de Gaétan en me disant : « Regarde, il y a ce Studio design Tout Terrain à Clermont-Ferrand. » J'ai dit : « C'est amusant, je ne le connais pas, mais on sera à la même table ronde vendredi prochain. »

**NATHALIE LE BRETON** Un petit hommage.

**MARTIAL MARQUET** Exactement. Je pense, et j'espère, qu'il y a une certaine cohérence entre les choses qu'on a entendues avant, celles qu'on va entendre après et mon travail.

C'est donc la remise en question de l'état des lieux, du cahier des charges qu'on me donne, du cahier des charges des adultes. Ensuite, on a échangé avec les enfants, on a fait une première esquisse qu'on leur a envoyée et ils ont ajusté, ils ont dit qu'ils voulaient un espace pour jouer, un espace fermé mais aussi un espace ouvert, qu'ils voulaient se balader, des échelles. Une fois qu'on a intégré cela, on est allés le construire au Portugal pendant une petite semaine et c'était sympa. C'était il y a assez longtemps, on l'a dessiné en 2013 et livré en 2015.

On peut passer à l'image suivante.

**NATHALIE LE BRETON** C'est toujours le travail avec les enfants.

**MARTIAL MARQUET** Il y a toujours une longue liste de crédits. C'est important pour moi. Je travaille avec beaucoup de gens différents. Le travail collectif fait partie de ma pratique. Le studio est à mon nom, mais je travaille toujours avec des gens différents et nombreux. Je dis toujours « on a fait » plutôt que « j'ai fait » parce qu'on n'est jamais seul quand il s'agit de construction, il y a un enjeu collectif. D'abord, il y a les personnes auxquelles le travail est dédié et tous les gens qui sont autour pour le concrétiser.

Ici, il s'agit d'un projet dans le camp de Grande Synthe réalisé avec d'autres collectifs. On s'était réunis et on avait fait cela de manière bénévole. On avait trouvé les matériaux, discuté avec le maire pour avoir l'autorisation de s'installer dans le camp de Grande Synthe à l'époque, en 2016. C'était quelques mois avant que tout le camp brûle et ne soit démantelé. C'était une occasion rare de proposer quelque chose aux enfants qui étaient là. Ce n'était pas la cour d'école bétonnée, juste des cailloux, des gros cailloux de structure de route, et les enfants avaient comme jeu principal de se les envoyer les uns sur les autres, donc c'était plutôt critique. Il y avait un enjeu à trouver d'autres solutions. On a eu la possibilité de faire un carré en enrobé, on en était très heureux, cela coûte cher. À côté de ce carré en enrobé, qui était mis à disposition par la ville, on avait réussi à construire ces agrès de jeux en discussion avec les enfants sur place. C'était aussi une belle expérience.

**NATHALIE LE BRETON** Cela a duré combien de temps ?

**MARTIAL MARQUET** La construction ?

**NATHALIE LE BRETON** Pas la construction, le vécu par les enfants.

**MARTIAL MARQUET** C'était assez court parce que ce n'était pas si simple de réunir toute cette énergie en un temps donné avec des gens qui venaient de Marseille, Lille ou de la région lyonnaise. On a créé cela en une semaine grâce au travail en amont des associations qui étaient sur place et qui nous avaient fait remonter les envies et l'état du site. Il y avait aussi le collectif Aman-Iwan, avec Feda WARDAK qui est un des créateurs ; leur travail en amont sur site nous avait permis d'avoir des clés pour savoir ce qu'il était pertinent de proposer dans ce camp.

**NATHALIE LE BRETON** As-tu pu voir changer les pratiques ? As-tu eu les retours des gens qui accompagnaient ces familles, sur ces enfants qui ont arrêté

de se lancer des cailloux peut-être ?

**MARTIAL MARQUET** On a eu un retour direct parce qu'à peine on avait monté une structure que c'était déjà le jeu. On a vu tout de suite que c'était nécessaire et pertinent. C'était une expérience très forte et malheureusement trop courte.

**NATHALIE LE BRETON** Combien de temps a-t-elle duré ?

**MARTIAL MARQUET** On a dû la construire en septembre ou octobre et le camp a brûlé, si mes souvenirs sont bons, en mars ou en avril. C'étaient des situations très compliquées et c'était une expérience forte, à titre personnel, d'essayer de trouver un levier à son échelle, avec ce qu'on sait faire. Je sais dessiner, visser des tasseaux et souder, j'ai quelques bases, donc on a apporté cela parce qu'on n'avait pas forcément d'autres choses à apporter à ce moment-là.

**NATHALIE LE BRETON** Ensuite, on a une autre réalisation.

**MARTIAL MARQUET** Sur ce travail avec les enfants, je voulais partager cette scénographie qui s'appelle Architectures en Boîte. Vous verrez que sur le titre de l'arche et sur le titre de ma *slide*, il y a deux orthographe, je n'arrive jamais à savoir lequel a un S. Il y a des boîtes, il y a l'architecture avec un grand A, mais il y a aussi des architectures. Vous choisirez votre orthographe favorite.

C'est une exposition itinérante, une exposition atelier. Vous êtes particulièrement sensibilisés à ce concept d'exposition atelier, mais je pense que ce n'est pas forcément évident pour toutes les institutions. Pour la Cité de l'architecture, ce qui était intéressant, c'est que c'est vraiment le service de la médiation qui nous a fait la commande de cette exposition et qui en a fait le commissariat. Quand le service de la médiation prend en main des questions de collection, des questions d'objet et de scénographie, on rentre dans un autre logiciel que celui du service de la conservation. Je connais très bien les conservateurs et conservatrices du patrimoine, pour être marié à une conservatrice du patrimoine. C'était intéressant parce que l'approche est plus alternative et c'était très enrichissant de voir cette envie de faire partager différemment.

On a proposé un système en *flightcases*. Ces *flightcases* ont des formes de jeu de construction et la scénographie est un jeu de construction, donc c'est tautologique. La typographie dessinée par le Studio Lebleu était aussi faite de composantes avec les mêmes principes modulaires. C'est une exposition sur les jeux de construction et sur les jeux parlant d'architecture à travers les âges, qui

balayent à peu près 150 ans. Il y avait toute une partie atelier qui nécessitait de travailler sur des postures et des hauteurs différentes. Une partie, un jeu de dalles qui permet de créer au sol des formes architecturales, a été développée avec l'artiste Julien RODRIGUEZ.

**NATHALIE LE BRETON** C'est ce qu'on vit souvent à mille formes dans les propositions des artistes.

**MARTIAL MARQUET** Je trouve très riche cet enjeu de proposer des contenus de médiation différents, par exemple par la manipulation de la scénographie. Certains musées offrent cette possibilité depuis longtemps bien sûr. Je pense au musée de la chasse, à Paris, qui a toute une série de tiroirs dans lesquels on trouve des boutons de vanille, des objets à manipuler. Je trouve qu'on a une expérience différente en interagissant avec les choses.

**NATHALIE LE BRETON** On retrouve l'expérience des corps et la sensorialité. Cet exposition-atelier a été activée combien de temps ?

**MARTIAL MARQUET** Elle est itinérante. Il y en a déjà eu quatre ou cinq. Ce projet était un peu à cheval sur la Covid, mais il a été présenté en mars à la Cité de l'architecture. Il continue à tourner, donc vous pouvez aussi le demander à la Cité de l'architecture, si vous le voulez à Clermont-Ferrand.

Ensuite, pour passer à une autre échelle, voici un projet pour balayer la question du jeu dans la ville. C'est un projet qui est à l'état d'étude. Je ne sais pas quand et comment il va se concrétiser, il a été arrêté. On l'a appelé Anneau Ouvert. C'est un projet pour une place à Saint-Denis La Plaine, juste à côté de mon atelier, à La Courneuve. L'enjeu était d'avoir un carrousel avec une partie mobile. C'est un mobilier qui est fait entièrement en matériaux de réemploi : poutrelles d'acier démontées d'un hangar, bois réformé de la SNCF. Pour intégrer un élément mobile dans un espace public qui n'est pas une aire de jeu, qui ne doit pas tourner trop vite ou trop lentement, nous avons développé tout un dispositif avec la complicité de constructeurs. Nous sommes allés assez loin dans le développement de cet objet.

Le projet a été stoppé pour des raisons que j'ignore encore. Cela fait partie aussi des grands enjeux des projets urbains et de leur vie. Il arrive parfois que cela reste des projets de papier. Néanmoins, je voulais le présenter car nous étions passionnés par toutes les questions qu'il a soulevées : « Quelle est la juste place ? À qui parle-t-on ? Comment fait-on un objet inclusif pour tous, un élément

urbain qui parle aussi de désartificialisation ? » Le lieu était un espace entièrement goudronné, le bâtiment qui était à cet endroit a été détruit. Nous avons été accueillis ainsi : « On met de l'enrobé et ensuite, vous faites quoi ? » Ce à quoi j'ai répondu : « Surtout, vous commencez par ne pas mettre d'enrobé. » C'est la partie qui est laissée au centre ; nous souhaitons sacraliser cet espace végétal. C'était une grosse installation, qui semble petite à l'échelle du site, mais qui était intéressante. En tout cas, je voulais la partager car elle aborde la place de l'enfant dans la ville.

Sur la slide suivante, c'est un peu plus concret. Ce sont des projets en cours de fabrication : une aire de jeux avec les Cabanes Perchées pour le Parc des Alouettes à Fontenay-Sous-Bois, dans le 94. C'était une initiative de paysagistes qui avaient localisé sur leur plan une grande aire de jeux. Aussi, après avoir sécurisé un budget assez conséquent, ils m'ont appelé pour développer ce projet. Je travaille avec des paysagistes, des architectes, souvent des plus grosses structures et parfois aussi en commande directe avec des centres d'art ou des collectivités. Ce que l'on attend de moi, c'est une certaine capacité à concrétiser des idées et des envies. Ils avaient cette envie de cabane et j'ai pu la dessiner, la développer en échangeant avec eux sur la cohérence de ce projet de cabane mais aussi vis-à-vis du projet de parc dans sa totalité. J'en montre quelques fragments car j'aime bien montrer les photos de chantier, de fabrication d'atelier.

C'était un vrai challenge de construire une aire de jeux avec une structure en bois, c'était même assez compliqué, parce que très vite, tout nous poussait à aller plutôt vers du métal, plus de plastique. On a essayé d'intégrer un maximum de bois, mais on ne coupe pas à des éléments métalliques, des éléments imputrescibles parce qu'il y a cette question de la matière elle-même, la question de la durabilité dans le temps. Nous sommes toujours confrontés à cette balance entre quel est le bon élément et les finances disponibles. Quel est cet élément que l'on pourrait amener le plus loin possible, même si ce n'est pas le matériau le plus vertueux au temps T au niveau des polymères ?

**NATHALIE LE BRETON** Tu es toujours dans le côté fabrication ?

**MARTIAL MARQUET** Nous n'assurons pas la partie fabrication. Particulièrement ces deux dernières années, j'ai moins construit. Je construis dans le cadre de *workshops*, d'invitations pour des installations ou des petites choses. On fait encore un peu de montage de scénographie avec mon atelier, mais on arrive à un point normatif. On travaille avec un bureau d'étude, des bureaux de contrôle. Comme je travaille souvent avec de grosses équipes pour

sortir ces projets, ce n'est plus pertinent que je le construis au studio. À un moment, il faut savoir laisser la place et je me régale d'échanger avec des artisans qui ont les compétences de réaliser des choses que je suis à même de dessiner mais aussi où mes limites de savoir-faire sont atteintes.

Ici, il s'agit d'un projet réalisé par un atelier qui s'appelle Métalobil, à Nantes. Ces gens sont dans l'excellence quant à la fabrication et la construction, je suis assez enthousiaste de travailler avec eux.

**NATHALIE LE BRETON** S'agit-il du projet qui vient d'être inauguré ?

**MARTIAL MARQUET** C'est une ludo-médiathèque à Herblay-sur-Seine. Je voulais en parler. Il me reste deux ou trois images et après, je terminerai.

**NATHALIE LE BRETON** On revient à notre sujet des enfants et de l'accueil des familles.

**MARTIAL MARQUET** C'est cela, ce rapport entre les âges. En septembre va ouvrir cette ludo-médiathèque au sein d'une grande halle. Voici les photos du chantier avec les protections partout et les moquettes. C'est un projet de grande halle conçue par des architectes, un magnifique bâtiment en bois et en pierre. Il y avait un léger flottement sur certains usages. En revanche, une demande était énoncée pour le concours, qu'on a gagné en 2019, celle de créer des mobiliers atypiques. C'était écrit ainsi : « ligne design : mobilier atypique ». Instruction très ouverte donc, sans doute ne savaient-ils pas trop ce qu'ils voulaient, mais une envie d'imaginaire s'exprimait qui n'était pas forcément facile à rédiger dans un langage de cahier des charges ou d'appel d'offres public. Je pense qu'il y a un vrai enjeu de développement à l'endroit de cette rédaction.

On m'a appelé pour entrer dans cette équipe. Au début, j'avais dessiné une petite cabane dans un coin du bâtiment qui était immense. Au fur et à mesure du développement du projet, cette grande halle, particulièrement vide et blanche, incluait une série de petits programmes secondaires, dont la maîtrise d'ouvrage commençait à prendre conscience, notamment les personnels de la bibliothèque et de la médiathèque qui se réunissaient dans ce bâtiment en disant : « Là, il nous faut un espace pour les mangas. Là, il nous faut un espace pour les jeux de construction. Là, il nous faut un espace pour les petits. » Ce n'étaient que des rectangles sur le plan des architectes. Voyant cela, j'ai proposé d'aller plus loin que la petite cabane dans un coin et de faire des propositions pour ces différents espaces en m'appuyant sur l'imaginaire du conte et les archétypes comme dans

les folies des parcs romantiques : grotte, château, ruine, cabane. Il y a aussi un amphithéâtre, un espace pour les jeux vidéo appelé le Colisée, qui a une forme spécifique et qui est un module de détournement des rayonnages de bibliothèque qui deviennent tour à tour des espaces.

**NATHALIE LE BRETON** Dans ces sous-espaces, ce que tu proposes, fait écho avec ce qu'on racontait tout à l'heure avec Patrice et Gaétan, sur le fait d'être dans une narration, de partir de l'imaginaire, cher aux enfants, de leur permettre de le réinventer et de se l'approprier différemment, en 3D peut-être.

**MARTIAL MARQUET** C'est cela. C'est aussi projeter un imaginaire qui nous est propre. Nous sommes appelés aussi pour faire une proposition à un temps T, pour offrir une vision, la partager, y faire adhérer pour qu'elle se concrétise. Sur ce projet particulier, c'est une très grande confiance et une très grande ouverture d'esprit de la maîtrise d'ouvrage parce qu'il n'y a pas de bon projet sans maître d'ouvrage, on sera tous d'accord là-dessus. C'est là qu'il y a un levier intéressant, c'est d'être soutenu pour aller plus loin et développer ce genre de proposition.

Ensuite, ce sont des projets que j'ai faits en co-conception pour une cour de collège, mais Gaétan a déjà beaucoup parlé du protocole.

Je finis par un projet à Clermont-Ferrand. J'ai l'honneur et le plaisir de travailler du côté du quartier Saint-Jacques sur la place Regensburg, où on a fait travailler des enfants de l'école Aristide-Briand sur la création de maquettes, que vous voyez en haut à droite de l'image. De ces maquettes, on a tiré des mots-clés, des processus et on a essayé de formaliser cela, parce qu'il y a le budget et la durabilité de l'équipement. Nous avons joué aussi entre des objets de catalogue directement disponibles, des éléments en acier principalement, et des formes dessinées et issues des maquettes des enfants, une sorte de collage composition mais qui répond à toute la chaîne normative des validations des bureaux de contrôle. J'aime aussi ce challenge de garder l'imaginaire et la spontanéité des formes tout en respectant et en pouvant s'inscrire dans la durée, dans un cahier des charges et surtout dans les normes actuelles.

**NATHALIE LE BRETON** Et répondre à des besoins aussi.

**MARTIAL MARQUET** C'est cela.

**NATHALIE LE BRETON** Merci pour ta présentation et vos présentations. Juste une question : avez-vous été surpris tous les deux par ce que vous ont

proposé les enfants ?

**GAËTAN MAZALOUBEAUD** Tout à l'heure, on parlait d'habitude et de routine. Pour ma part, je suis de moins en moins surpris. C'est intéressant parce qu'en tant que designer qui fait de la maîtrise d'usage depuis longtemps, c'est-à-dire le fait de faire de la participation, sur l'espace public, les besoins peuvent varier d'un endroit à l'autre. Dans les cours, ce sont toujours les mêmes besoins. Quand on parle aux gosses de tel ou tel quartier, de telle ou telle origine, ce sont toujours les mêmes choses qui reviennent.

**NATHALIE LE BRETON** Ce qui est un peu rassurant.

**GAËTAN MAZALOUBEAUD** Je ne sais pas si c'est bien ou pas, je n'ai pas de jugement là-dessus. C'est juste un constat. En fait, les gosses ont besoin d'arbres, de cabanes, de parcours, d'endroits pour s'isoler. Ce sont toujours les mêmes choses. Les toboggans, les balançoires reviennent très loin dans la réflexion, ils n'arrivent pas tout de suite. Ils veulent se cabaner, se mettre autour d'une table, des petits endroits et des parcours pour grimper, sauter. Ce qui est terrible, c'est de voir que ce sont toujours les mêmes besoins qui reviennent et c'est assez intemporel. On se dit : « Comment se fait-il qu'on ne l'a plus fait ? » C'est surtout cela qui est dingue parce qu'on sait très bien que, qu'ils aillent dans une forêt, dans un jardin ou ailleurs, ce sont toujours les mêmes besoins.

**MARTIAL MARQUET** Pour rebondir là-dessus, il y a cette redondance et cet enjeu d'identification, d'appropriation. Quand j'entends parler de hors catalogue, c'est aussi cet enjeu, comment créer des formes, des espaces, des lieux qu'on s'approprie et qui incarnent un temps, un moment, un souvenir. Je pense que c'est cela aussi qui fait qu'on est sollicité, c'est de créer ce décalage entre des besoins qui sont universels et la spécificité du lieu et du temps.

On est passés très vite, mais sur un des projets de collègue, nous avons réalisés des sculptures jeux, qui sont les fameuses sculptures jeux des années 70 – on parlait des références et je pense à Pierre SZÉKELY – qui inscrivent aussi, à un moment, une envie d'unicité, même si ce n'est pas forcément le terme, mais il y a ce temps unique, spécifique, à un endroit, à un temps. Je pense que le temps de l'école est spécifique à ce moment, c'est-à-dire que si on a le même objet sériel de catalogue dans la cour d'école, le parc et le McDonald's – pardon, je dis une marque –, à quoi bon ? Je pense qu'il y a aussi un enjeu à créer de la spécificité et à renforcer les contrastes de ces expériences.



**NATHALIE LE BRETON** Y a-t-il des questions ? (Non)

On retrouve alors une création des étudiants de l'École supérieure de design et métiers d'art d'Auvergne, et cette commande d'objets permettant aux enfants des pratiques musicales.

Merci à vous trois, en tout cas.

(Applaudissements)

**RÉCRÉATION SONORE : VIDÉO DES ÉTUDIANTS DSAA1 DESIGN PRODUITE DE L'ESDMAA (ÉCOLE SUPÉRIEURE DE DESIGN ET MÉTIERS D'ART D'AUVERGNE).**

Les papillons – Jade MABANGUE EKOKO.

Les Papillons sont une série d'anneaux-percussions en papier que les enfants composent selon leurs envies. Chaque Papillon est à l'image de l'enfant qui l'a créé, unique, reconnaissable par sa couleur, sa forme et sa sonorité.

Botanica – Alizée VALLET.

Botanica invite les enfants à explorer corporellement la dimension sonore de cette créature végétale. C'est l'amplitude du mouvement, l'approche gestuelle, mais surtout collective qui permet de générer le son. L'idée est de cultiver l'imaginaire des enfants en les invitant à secouer, porter, taper ou encore agiter ces néo-instruments, pour laisser place à une végétalisation étonnante des cours d'école.

Wha-waha – Morgan BARON

Wah-wah est une guitare originale. Fait d'une seule corde, à tendre ou à détendre par la manipulation d'une poignée, cet instrument invite à une musicalité débridée

(Pause de 16 h 40 à 17 h 00)

## RÉCRÉATION SONORE : VIDÉO DES ÉTUDIANTS DSAA1 DESIGN PRODUITE DE L'ESDMAA (ÉCOLE SUPÉRIEURE DE DESIGN ET MÉTIERS D'ART D'Auvergne).

Les Entophones – Julie HOUBAUX-BACHETTI.

Faits d'entonnoirs colorés, d'élastiques et de grelots, ces instruments de musique participent à l'éveil sensoriel des enfants de maternelle. Les petits découvrent alors non seulement les sons mais aussi les différents matériaux, les combinaisons de couleurs et les gestuelles suggérées : étirer, lâcher, claquer, secouer, tirer, faire rouler, ... Les Entophones forment ainsi une famille de percussions carnavalesques.

Les Touffus – Lucie ANDRÉ.

Petits monstres poilus intrigants, ces êtres mi-animaux, mi-plantes s'installent dans les cours des écoles maternelles sans crier gare. Même derrière leur air réservé, ces petites touffes sont de vraies pipelettes. Chacune a son caractère. Pour le connaître, il vous suffira de les froter, de les gratter, de les chatouiller.

Taikoboom – Paul TANNIERES.

Inspiré du Taiko, tambour traditionnel japonais, le Taikoboom est un dispositif sonore totémique, proposant une variété de percussions à peaux. Cet objet, placé au centre de la cour de récréation, permet de rassembler la tribu autour d'un instrument collectif et récréatif.

Tapotins – Doriane FLAUJAC.

Ils sont sept : Do, Ré, Mi, Fa, Sol, La et le petit dernier Si. Ensemble, ils forment une famille, celle des Tapotins. Dotés de chapeaux colorés, ils affichent fièrement leurs timbres de voix plus ou moins aigus. L'ensemble forme un kit musical, à la manière d'une flûte de Pan composable et recomposable à souhait, et qui comme son nom l'indique, n'est pas à souffler mais à tapoter pour sonner.

(Applaudissements)

**NATHALIE LE BRETON** Merci à vous d'avoir joué le jeu. On voit l'implication, l'inspiration et certainement des projets et des envies qui rejoindront toute la démarche de la région et ailleurs. Merci et bravo à vous tous ! On peut réapplaudir tous les étudiants de première année.

(Applaudissements)

J'en profite pour inviter Sarah MATTERA, qui dirige et insuffle la dynamique de mille formes, celle de nos rencontres, qui nous donne à penser, qui est à l'écoute et qui nous choie en même temps. On peut l'applaudir.

(Applaudissements)

Sarah, c'est rare que tu viennes sur scène, donc merci. Si je te donne un micro, est-ce que cela te va ?

**SARAH MATTERA** Merci beaucoup. Merci à toutes et tous d'être ici, public, intervenants et intervenantes qui êtes avec nous cet après-midi pour ces échanges riches autour du design.

Avant de poursuivre, je voulais aussi remercier l'équipe de mille formes et, aux manettes, Dominique MANS, Ninon SÉVERIN, Marie-Eugénie BANNIS, accompagnés de Sadek SEDDEKI et d'Inès GRÉGOIRE pour toute la préparation de cet événement Ensemble# qui, pour nous, est très important et clôture aussi la fin de l'année.

Je voudrais remercier bien sûr les étudiants de l'école des métiers d'art d'Yzeure d'avoir fait tout ce projet avec nous. Ils ont été en résidence à mille formes et ont travaillé à la demande d'une école maternelle pour créer des objets sonores pour les élèves durant la récréation.

Je voulais aussi remercier l'équipe technique parce que, cela n'a échappé à personne, le Tour de France passe à Clermont-Ferrand dimanche et les techniciens se sont en plus mobilisés avec nous aujourd'hui. Merci beaucoup.

(Applaudissements)

Enfin, un remerciement tout particulier à Nathalie qui nous accompagne depuis quatre ans, depuis les débuts de mille formes, depuis l'ouverture plus exactement, donc on a un compagnonnage ensemble autour de réflexions sur l'art, la petite enfance et tous ces sujets. Merci beaucoup Nathalie d'être avec nous tous les ans.

(Applaudissements)

La question du design est arrivée très naturellement pour nous, équipe de mille

formes, parce qu'il est un sujet très présent et très important dans ce centre, autant comme sujet que comme médium finalement. On a donc des réflexions autour du design à l'attention des tout-petits et on a également une programmation pour les tout-petits. Cela s'explique aussi parce que finalement, la pensée du designer, pour moi, s'intègre dans un processus qui est global, qui prend en compte l'usager, l'humain, notre public, celui des tout-petits, c'est-à-dire des parents, des enfants, des accompagnants. Lorsqu'un designer intervient, il pose un cadre, un environnement, il ouvre à de multiples scénarios pour finalement laisser la part belle à l'imaginaire. C'est extrêmement important pour nous. Ceux qui connaissent mille formes, le savent.

On parle beaucoup, à mille formes, du fait qu'on propose des dispositifs interactifs. On parle rarement d'œuvre interactive, on parle plutôt de dispositif interactif. Un dispositif interactif c'est poser un environnement qui témoigne du, et révèle le, travail de l'artiste tout en permettant au public de devenir créatif ou seulement contemplatif quelquefois.

Le design à mille formes s'incarne dans les propositions de programmation mais aussi dans le lieu lui-même, un lieu qui a été pensé, comme je le dis souvent, dans ses moindres détails par la designer Laure JAFFUEL qui n'a pas pu être là aujourd'hui mais que je salue. Elle a créé un espace très ouvert accueillant à la fois pour les artistes, pour les œuvres et pour le public. Pour ceux qui me connaissent bien, pour l'équipe de mille formes, on sait que le « bien accueillir » est quelque chose auquel je tiens et c'est un des axes que je tiens vraiment à développer. Le « bien accueillir » se fait bien sûr par l'entremise de personnes, et je salue toute l'équipe médiation et accueil. Elles font ce travail jour après jour.

(Applaudissements)

Cela se fait aussi par un espace qui est accueillant. Un espace accueillant est un espace qui a été pensé pour les usages du lieu et pour les publics. C'est grâce à vous aussi, les designers et architectes, qu'on peut vraiment réfléchir à ces espaces et qu'on peut accueillir dans les bonnes conditions.

Un dernier mot pour dire que dans le contexte actuel que nous connaissons, où l'on cherche encore plus à redonner du sens à nos actions, à nos projets et à notre mode de vie, à créer des espaces pensés en fonction de l'usage et de ses publics, c'est finalement créer et recréer des lieux qui vont devenir ou redevenir humanisés et je pense que nous en avons fortement besoin.

(Applaudissements)

**NATHALIE LE BRETON** Merci, Sarah MATTERA, d'incarner avec ton équipe cette vision dans la vie de la région, dans la vie de la ville et en direction des différents publics.



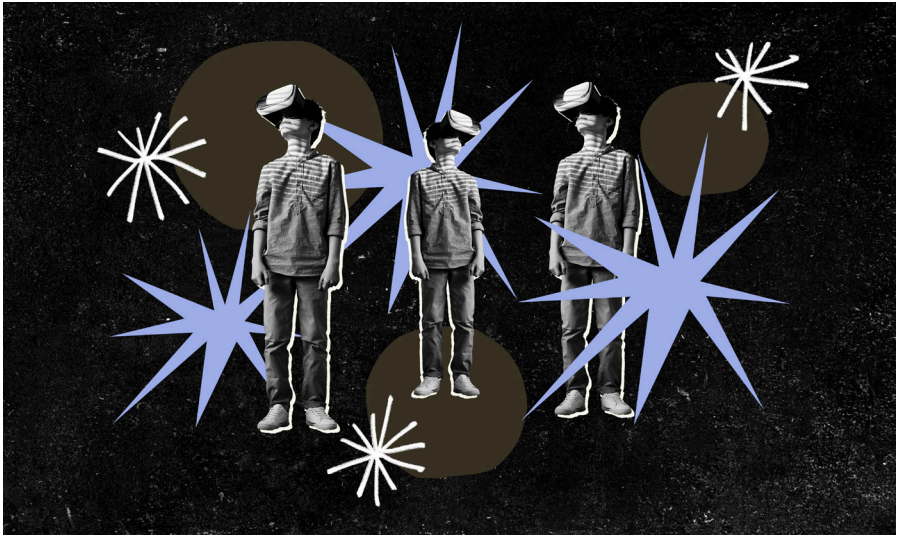


TABLE RONDE #3

# Imaginer des dispositifs artistiques interactifs à destination des tout-petits

Où trois designers exposent tour à tour d'où ils viennent, leurs démarches et univers singuliers ; Où un dispositif artistique interactif, selon les contextes, peut prendre de multiples formes : un environnement immersif et contemplatif, façon machine à rêves et à récits, une création-plantation collective, sur une place urbaine, d'une forêt qui ne manque pas d'air, un livre recettes à design « do it yourself » façon « less is more », un rendez-vous culinaire multicolore ouvrir de saveurs, des objets facétieux aux références tous azimuts et teintés de manières dont seuls les enfants sont les garants (faut-il encore savoir les observer pour s'en inspirer) ; où les designers créent tout un panel de formes comme des partitions, forcément librement interprétées par celles et ceux qui s'en emparent et les amènent ailleurs ; Où planent enfin le passé regardé au présent, le sérieux marié à la légèreté, l'ingéniosité ouverte au hasard, au bazar ; Où au fond, le design est ce qui rend la vie plus intéressante que le design \*... (\* « L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art » Robert Filliou)

Animée par Nathalie le Breton, journaliste et auteure  
Avec les designers Sonia Verguet, Elise Fouin et Lucas Lorigeon

**NATHALIE LE BRETON** Nous abordons notre dernier sujet avec 3 designers que j'invite à me rejoindre.

Je commence par toi, Lucas LORIGÉON. Tu es designer et as créé pour mille formes un dispositif autour de la neige. Tu nous raconteras cette aventure et bien d'autres, de tes réalisations. On va encore beaucoup parler de narration.

À côté de toi, Sonia VERGUET, designer également, et bien qu'elle vogue entre différents univers, sa spécificité est le design culinaire. Elle réinterroge, avec notamment le jeune public, des choses avec lesquelles on vit et dont on a oublié le pourquoi, le comment, tout simplement le sens. Évidemment, les enfants s'emparent de tout cela avec jubilation.

À côté, Élise FOUIN, que certains d'entre vous connaissent. Vous l'avez peut-être aperçue à Clermont aujourd'hui, en train d'examiner un lieu un peu vert où elle pense déposer son dispositif, le fameux Flashabou, qui sera bientôt à Clermont. On te connaît aussi grâce à d'autres choses qui ont été pratiquées, d'ailleurs présentées par Catherine tout à l'heure avec le dispositif Hilly. On va commencer avec toi, justement.

Élise, c'est intéressant d'abord de te connaître un peu : cette sensibilité en direction du public des enfants et des familles était-elle présente dès le départ ? Comment est-ce une source d'inspiration pour toi ?

**ÉLISE FOUIN** Bonsoir à tous. Pour me présenter rapidement et contextualiser : je suis designer, peut-être plutôt produit et mobilier. J'ai une double formation en métier d'art et en design. J'ai fait l'école Boule à Paris.

Je tiens à préciser que je viens de Franche-Comté, donc je ne suis pas parisienne et j'ai vécu, les 18 premières années de ma vie en tout cas, dans une ferme isolée au milieu des bois et de la nature, c'est-à-dire même pas dans un village. Je dis cela parce que mes dispositifs ont souvent un rapport avec le bon sens paysan, la simplicité et l'univers poétique qui peut être lié à la nature.

Quand Catherine et Sarah m'ont contactée pour ce projet – je les remercie, d'ailleurs – c'était un dispositif que j'avais créé au départ pas forcément pour les enfants, mais qui mettait en valeur une matière qui est un revêtement de sol.

**NATHALIE LE BRETON** Tu parles d'Hilly ?

**ÉLISE FOUIN** Oui. L'idée était de donner un peu corps au sol, qui est généralement une surface plane et qui ne bouge pas. C'est une superposition de couches qui, avec un système de ballon qui se trouve en dessous et un jeu de découpes concentriques, permet, quand on le gonfle, de prendre du volume. Le



thème de la programmation était le souffle, donc c'est comme cela que Sarah et Catherine sont venues me chercher parce qu'elles avaient vu ce premier projet. L'idée était aussi de faire un clin d'œil au territoire qu'est Clermont-Ferrand et à la Chaîne des Puys, parce qu'il s'implantait la première fois à l'espace mille formes.

Cela a été pensé en modules ronds de différentes tailles. Le principe de ce dispositif est qu'il peut s'installer soit en groupe, soit en chaîne, soit en rond. Les médiateurs peuvent donc s'emparer des différents modules pour faire vivre le dispositif différemment au cours des médiations et du temps. D'ailleurs, c'est pour cela que mille formes et le Centre Pompidou le montraient de deux façons différentes alors que c'est le même dispositif.

J'ai aussi à cœur, dans mon métier, de pouvoir anticiper le design dans le fait que l'utilisateur va pouvoir se l'approprier mais aussi dans des considérations plus pratiques comme penser au transporteur ; pour Hilly, tout s'abaisse et tout se stocke dans une caisse, c'est donc assez facile à transporter. La médiation va pouvoir faire vivre le dispositif de différentes façons et l'utilisateur final va pouvoir aussi jouer avec de différentes manières. On l'a vu quand on l'a testé : il y a des enfants qui le gonflent, d'autres qui prennent les valves et qui s'arrosent avec l'air qui sort, d'autres qui se jettent dessus, d'autres qui passent les mains. Du coup, finalement, l'utilisateur joue avec. Je pense qu'on peut faire défiler les images parce qu'on va peut-être mieux comprendre l'idée.

**NATHALIE LE BRETON** C'était la maquette. On voit les enfants et le rapport de taille.

**ÉLISE FOUIN** On distingue ici un enfant qui gonfle, l'échelle par rapport au tout-petit, la différente capacité de gonflage, les tout-petits qui regardent à l'intérieur comment cela se passe.

**NATHALIE LE BRETON** Était-ce la même chose qu'on voyait tout à l'heure avec Catherine ?

**ÉLISE FOUIN** Vous avez vu tout à l'heure la médiation au Centre Pompidou, avec des lumières à l'intérieur, donc le dispositif prend aussi une autre dimension.

**NATHALIE LE BRETON** As-tu à chaque fois des surprises par rapport à la façon dont chacun s'empare ton dispositif ?

**ÉLISE FOUIN** J'ai fait la médiation à mille formes, je ne l'ai pas faite avec les enfants au Centre Pompidou. Je crois d'ailleurs que les enfants à Paris ne font pas exactement pareil que les enfants à Clermont-Ferrand. C'est assez drôle.

**NATHALIE LE BRETON** Tu veux dire qu'ils n'escaladent pas ?

**ÉLISE FOUIN** Ils sont beaucoup plus calmes, moins hyperactifs. Je ne sais pas pourquoi.

En tant que designer, et d'autres designers l'ont dit, ce qui nourrit notre terrain, qui est quand même la créativité et l'imagination, c'est la phase d'observation. J'ai plutôt une intuition créative d'imagination au départ où je ne suis pas allée regarder les enfants avant, pour créer ce dispositif ; donc je le livre plutôt comme étant un design d'auteur sur ce genre de scénographie. Pour autant, c'est quand même hyper intéressant, quand un designer a créé un objet ou un dispositif comme celui-là, de voir comment l'utilisateur s'en empare, même si on a anticipé le fait qu'il pouvait faire ceci ou cela. Il est vrai que les enfants qui prenaient la valve et qui s'arrosaient d'air, on ne l'avait pas forcément anticipé. C'est là aussi qu'on voit chez les enfants cette capacité qu'ils ont à s'émerveiller avec peu de choses. C'est hyper riche, en tout cas pour les créatifs que nous sommes.

**NATHALIE LE BRETON** Peux-tu nous présenter Flashabou ?

**ÉLISE FOUIN** Oui, bien sûr. C'est le dessin de départ car le dispositif est en construction et sera installé le 23 septembre au parc des Vergnes, à Clermont-Ferrand. Le *brief* était assez ouvert. L'équipe de mille formes avait une envie d'installation immersive en extérieur, c'était l'envie de départ, avec la contrainte de devoir distribuer des kits créatifs dans les écoles.

Partant de ce principe, l'idée est de distribuer une enveloppe – *a priori* 3 000 ou 3 700 kits partent dans les écoles à la rentrée de septembre – dans laquelle sont contenus une baguette en bois, deux boules et des filaments irisés, avec un mode d'emploi et une petite carte explicative de ce qu'est un Flashabou pour venir ensuite, le jour J, planter cette baguette dans un mât qui sera implanté dans le parc ; chaque enfant va venir construire une forêt, donc à plusieurs, scintillante et un peu imaginaire. Le thème est « le vent souffle » d'où la présence de ces filaments qui vont voler au vent, prendre forme, en espérant qu'il y ait du vent ce jour-là. Il y a différentes références, cela peut faire penser à des manches à air, à des épouvantails. Il y a un rapport, en tout cas, à la nature et aux objets qui volent au vent dans la nature.

Il a fallu anticiper le fait que ce soit un kit facilement distribuable dans les écoles, facile à mettre en œuvre et qui soit contributif, c'est-à-dire que chacun vient contribuer à créer l'œuvre finale.

Vous voyez ici le dispositif autonome, qui est une déclinaison qui sera installée dans l'espace mille formes à partir du 23 septembre aussi.

Le kit est assez simple. C'est aussi ce que j'aime dans ma démarche qui est parfois proche du *low-tech* ; il faut très peu de choses pour créer de l'émerveillement. L'idée était vraiment d'avoir très peu d'éléments, assez simples à monter par les enfants qui sont, je le rappelle, en écoles maternelles, donc des tout-petits. Dans l'impasse de mon atelier et en extérieur, nous avons essayé de faire un prototype échelle 1 ; c'est la maquette que vous voyez en avant-première. Il y aura quatre couleurs : jaune, vert, bleu et rose. Les écoles seront par *team* de couleur et les mâts auront également quatre couleurs. Aussi, chacun viendra « planter » en quelque sorte sur sa couleur. Cela fait des *teams* de couleurs par quartier ou par école.

**NATHALIE LE BRETON** Donc pas de mélange ?

**ÉLISE FOUIN** On va voir. J'ai anticipé cela, mais peut-être que cela va se faire totalement différemment. C'est cela qui va être intéressant. Est-ce qu'ils vont « planter » par équipe ou en se mélangeant ?

Sur le *slide* suivant, c'est une émanation du Flashabou mais pour le dispositif autonome des tout-petits, décliné pour les 0-6 mois, pour qu'ils puissent avoir un dispositif à leur échelle. C'est une petite boule sur laquelle il y a des filaments. C'est pour que les bébés puissent le prendre, se le passer sur le visage, se caresser.

**NATHALIE LE BRETON** Avec une contrainte de sécurité, j'imagine, quand on voit cela ?

**ÉLISE FOUIN** Oui, qui est la taille et le fait que ce soient des matériaux...

**NATHALIE LE BRETON** Qui ne soient pas toxiques.

**ÉLISE FOUIN** Exactement.

**NATHALIE LE BRETON** Ce sont des objets qui vont rejoindre mille formes ?

**ÉLISE FOUIN** Oui, en septembre.

Un dernier projet, qui n'était pas pour mille formes ou le Centre Pompidou. Il s'agit d'un livre intitulé « Do it yourself pour les enfants » édité chez Phaidon qui décline des modèles de designers à faire par soi-même, entre parents et enfants. L'idée était de donner le mode d'emploi pour créer un luminaire à partir d'une feuille de papier, un jeu de découpe, des fils qui passent dans le papier par un ensemble de perforation. L'objectif était de pouvoir réaliser cet objet avec très peu d'outils au sens où on n'a besoin que de découper, mesurer et passer un fil avec une ampoule.

**NATHALIE LE BRETON** Qu'est-ce qui t'a plu dans cette idée d'aller jusqu'à un livre à proposer aux enfants ?

**ÉLISE FOUIN** Ce n'est pas moi qui ai proposé le livre, même si j'aurais adoré.

**NATHALIE LE BRETON** En tout cas de t'associer à un projet comme celui-là, avec un côté mode d'emploi ?

**ÉLISE FOUIN** Oui, un côté mode d'emploi en effet. Je milite beaucoup pour le faire. Je pense que le système scolaire est souvent très détaché de la réalisation, même dans l'apprentissage du savoir.

**NATHALIE LE BRETON** Souhaites-tu redonner l'envie de faire ?

**ÉLISE FOUIN** Oui. Pour les enfants, je pense qu'il est important de comprendre que savoir mesurer, cela sert à quelque chose, c'est ancré dans le réel. Cela permet de faire une lampe dans ce cas, de fabriquer quelque chose de concret. Sinon, tout est assez abstrait. Il se trouve que Phaidon est aussi un grand éditeur et c'était une proposition que je n'avais jamais eue auparavant. C'était aussi un exercice créatif pour un designer. Se mettre à l'échelle des enfants, quelque part, c'est aussi retrouver une certaine forme d'immédiateté dans son travail, contrairement à d'autres projets beaucoup plus contraignants, avec des clients totalement différents. Cela donne une certaine légèreté au sens créatif du terme.

Cette lampe s'appelle Candy parce qu'elle ressemble à un bonbon. Conjointement, Phaidon a créé et organisé des ateliers parents-enfants à partir de cet objet.

**NATHALIE LE BRETON** Et cela a-t-il fonctionné ?

**ÉLISE FOUIN** Oui. Tout le monde repartait avec sa lampe. J'ai même reçu ensuite des photos par Instagram en disant : « Cela marche, c'est suspendu dans ma chambre. »

**NATHALIE LE BRETON** Cela a créé une émulation.

Merci beaucoup, Élise.

On continue avec Sonia VERGUET, qui est à côté de toi. Sonia, tu es designer également, avec d'autres inspirations. Raconte-nous quel a été ton parcours, avant qu'on en arrive à tes réalisations.

**SONIA VERGUET** Je rebondis sur ce qu'Élise disait. C'est vrai que l'endroit d'où l'on vient influence aussi beaucoup ce que l'on fait. J'ai étudié aux beaux-arts de Dijon et ensuite à l'école des arts décoratifs de Strasbourg en design. Comme mon enseignement a été très pluridisciplinaire, j'essaye de réfléchir à la raison pour laquelle je fais autant de choses différentes : je pratique le design culinaire – on verra quelques images de ce que j'ai pu faire à mille formes – mais je fais aussi des vidéos, des ouvrages, j'écris beaucoup, je conçois des objets, des jeux pour enfants dans les parcs. Les pratiques de mon métier sont très diverses. C'est très certainement lié à l'enseignement très varié que j'ai eu dans ces écoles. C'est sans doute pour cela qu'on retrouve maintenant ce côté protéiforme.

**NATHALIE LE BRETON** Te sens-tu de fait à l'aise pour naviguer dans différents milieux ?

**SONIA VERGUET** Oui. L'intervenant juste avant disait qu'en France, nos professions sont beaucoup cloisonnées et il est vrai que dans les appels d'offres, on nous précise : « C'est du mobilier qu'il faut faire, mais il ne faut pas faire du graphisme, pas de scénographie. » C'est très segmenté. Néanmoins, je prends les choses comme elles viennent, je rebondis par coup de cœur. Je suis designer et, selon moi, que je fasse une vidéo, un livre, un croissant ou un objet, c'est pareil, le process est le même, seule la forme change. Pour les gens, c'est peut-être bizarre. C'est d'ailleurs très français de trouver cela bizarre. À l'étranger, cela ne l'est pas. Je pense que, nous tous, on pratique notre métier de la même manière, c'est juste le cadre qui change et on a des réponses forcément différentes.

Ici, on aperçoit un atelier que j'ai pu animer grâce à l'invitation de Sarah MATTERA à mille formes à l'occasion de l'ouverture. Une petite fille est en train de préparer une pâte à gâteau très jaune. Diverses pâtes à gâteau, de couleurs et saveurs différentes, sont en cours de préparation. L'idée est de préparer avec

les enfants quelque chose d'assez simple qu'ils peuvent réaliser par eux-mêmes et avec leurs parents pour organiser un goûter qui soit très ludique et qui ouvre à la découverte des saveurs à travers les formes. À mille formes, le public étant très jeune, l'idée était de les inviter à goûter à des choses différentes à travers le jeu, grâce à des formes géométriques simples qu'ils peuvent connaître et reconnaître : le carré, le cercle, le triangle. Ils peuvent emboîter ces formes les unes dans les autres, comme ils peuvent le faire avec des jeux habituellement en plastique ou en bois, sauf qu'il s'agit de pâtes à gâteau comestibles. Ils choisissent leurs couleurs, sans d'ailleurs forcément poser la question du goût, et obtiennent un gâteau, un goûter « tri-goût » qu'ils mangent sans discuter d'ailleurs. C'est un peu une arnaque en fait ! C'est une bonne astuce pour les parents, si vous voulez faire manger des choses nouvelles aux enfants. Je suis pour, je trouve cela très bien. C'est l'occasion pour eux de s'ouvrir à des saveurs peu familières qu'ils n'auraient pas mangées si cela n'avait pas été sous cette forme ludique.

Je pense que les enfants, comme nous adultes – je ne vois d'ailleurs pas trop la différence entre les enfants et les adultes – on aime les choses quand elles nous amusent et qui nous plaisent au regard mais pour plein d'autres raisons. Ici, les enfants peuvent manger des gâteaux aux épinards ou aux carottes parce que c'est attirant, ludique, parce qu'on ne met pas le doigt sur une chose qu'ils n'aiment pas. C'est le contexte qui fait qu'on adhère, ou pas, aux choses, adultes comme enfants d'ailleurs. Je travaille beaucoup sur cette notion de contexte et essaie de fabriquer des environnements plaisants pour que le quotidien soit enrichi de sens, de poésie ou de beauté.

**NATHALIE LE BRETON** Tu disais d'ailleurs, quand on a travaillé ensemble pour préparer ce rendez-vous, que tu avais découvert que l'aspect culinaire était une matière sans fin.

**SONIA VERGUET** Oui. J'ai une formation de designer classique et après mon diplôme, j'ai fait naturellement de l'objet, comme on peut l'attendre de nous ; le premier projet que j'ai dessiné, c'étaient des assises pour un centre d'art contemporain à Mulhouse (je suis de Strasbourg). C'était très chouette. J'ai aussi créé des lampes, des stylos.

La forme alimentaire est arrivée assez rapidement dans mon parcours. En tant que designer, je constatais que finalement, on valorise, en tout cas on essaye d'enrichir, d'améliorer le quotidien de Monsieur et Madame Tout-le-monde. Ici, je ne sais pas si vous êtes par exemple confortablement assis, si les designers ont bien dessiné ces sièges ou les nôtres. L'assise est hyper importante, ainsi

que la façon dont on dort, dont on est éclairé, etc... Mais le moment du repas, c'est tout de même trois fois par jour, quand on a la chance de pouvoir se nourrir trois fois par jour, et c'est très peu pensé. C'est un domaine où les designers vont peu explorer, et surtout pas en France ; peut-être a-t-on du mal à toucher à la gastronomie française.

**NATHALIE LE BRETON** C'est un peu sacré.

**SONIA VERGUET** C'est sacré. Pourtant, en tant que designer, c'est un territoire vraiment riche par les couleurs – avec du brillant, du mat-, par les textures – avec du mou, du dur. En travaillant les aliments comme des matériaux, on peut réaliser des choses passionnantes et surtout réfléchir aux formes alimentaires pour qu'elles nous racontent un peu plus que ce qu'elles révèlent comme goûts.

**NATHALIE LE BRETON** C'est vrai qu'on a des automatismes par rapport à la nourriture, c'est ce que tu veux dire ? On n'y pense même plus et peut-être que justement, à force de ne plus y penser, on retire la convivialité et le plaisir. C'est cela que tu vas pointer, réinterroger, en ayant une approche différente ?

**SONIA VERGUET** Oui.

**NATHALIE LE BRETON** Je pense à ta galette des rois. J'ai le souvenir de cette photo.

**SONIA VERGUET** Je n'ai pas l'image de cette galette des rois ou de la fève. Je travaille parfois pour des artisans, boulangers ou pâtisseries, qui me demandent de repenser une forme alimentaire, dont la galette des rois. Quand on m'a demandé de repenser ce gâteau traditionnel, je me suis dit : « Qu'est-ce que la galette des rois, pour moi ? » Quelqu'un d'autre disait avant, que les designers ont des visions, sont auteurs et réfléchissent avec leur propre vécu. Je me suis dit que la galette de roi, c'est : « Je n'ai jamais la fève, je fais genre que ce n'est pas grave, mais je suis quand même dégoûtée. » Donc j'ai dessiné une galette des rois qui n'est pas ronde, qui est juste en forme de couronne. Je me suis dit que comme cela, à table, si on partageait ici la galette, on aurait chacun un morceau de la couronne et on serait tous un peu roi ou reine.

Le pâtissier m'a demandé de repenser la fève. Là, j'ai interrogé mes neveux et nièces, et les enfants autour de moi en leur demandant : « C'est quoi pour toi une

fève ? » Ils me disaient : « C'est la petite voiture Cars ou le petit personnage Walt Disney » et ils me les montraient parce qu'ils les collectionnent. Je disais : « Sais-tu que ce mot veut dire autre chose aussi ? » Non, pour eux, c'était la petite collection d'objets qu'ils avaient. Alors, je leur montrais une fève comestible. Ils ne savaient pas que ce nom correspondait à cette forme. D'ailleurs, comme les fèves ne sont pas trop dans notre culture culinaire, on n'en voit pas trop, donc c'est un nom qui est totalement déconnecté de cette forme. Pour ce pâtissier, j'ai tout simplement refait une fève en forme de fève mais en porcelaine.

Je pense qu'au lieu de faire du « nouveau nouveau », du « new new », du « je vais t'en mettre plein la vue avec une nouvelle idée incroyable », il faut parfois juste revenir à l'essence même des choses. C'était une très bonne remarque tout à l'heure avec les cabanes et les cours d'école. En ce moment, je travaille sur les cours d'école. Revenir à la base de ce qu'est le jeu, l'être ensemble, le fait de vouloir être isolé, la fève de la galette des rois,... Ce sont des désirs et des choses simples. On n'a pas tout le temps besoin d'être dans la surenchère.

La créativité, c'est parfois aussi savoir faire un pas en arrière, regarder ce qui était très bien et le valoriser. Le design n'est pas une mode, donc c'est quelque chose qui doit durer. On ne peut faire des projets intéressants que quand ils durent, mais pour qu'ils durent, il faut qu'ils soient intelligents et connectés à des valeurs profondes. Parfois, ce sont des petites choses. Une fève, c'est tout petit et je ne comprends pas les artisans qui écrivent leur nom sur la galette des rois. Je me dis que c'est du temps passé, c'est de la matière, c'est bête de faire cela parce que vous amenez une galette des rois, vous pouvez très bien dire : « Je l'ai achetée chez le pâtissier Untel », vous n'avez pas besoin d'avoir le nom dessus. Les gestes sont importants, comme les formes, les couleurs. Cela a un sens.

**NATHALIE LE BRETON** C'est cela, redonner du sens.

Je reviens sur une image qu'on voyait d'un verre.

**SONIA VERGUET** C'est un projet que j'ai fait pour une sortie d'un livre qui s'appelle « Avec quelques briques », d'un auteur qui s'appelle Vincent GODEAU. La nourriture est omniprésente parce qu'on mange plusieurs fois par jour, mais c'est aussi le cas dans les moments de vernissages, de lancements de produits ou de sorties de livres : la nourriture est omniprésente. Tant mieux, c'est un lien convivial et c'est super. Cela dit, si vous regardez ce que vous mangez dans ces événements, c'est toujours pareil : des jus, du vin, de la bière, en Alsace des knacks et des bretzels. Je me dis que c'est fou parce que la nourriture est déconnectée du lieu, du sujet qu'on est en train de valoriser. Mon travail est de



connecter la nourriture au lieu et au projet.

On m'avait demandé de faire quelque chose qui se buvait et qui se mangeait pour la sortie de ce livre. C'est l'histoire d'un petit garçon qui mange plein de briques, qui devient super fort et en lisant le livre, on se dit « Quel goût ont ces briques ? » J'ai fait des briques liquides à boire et des briques solides à manger. En plaçant la nourriture là où on n'a pas l'habitude de la voir, déjà, je trouve qu'on développe beaucoup l'imaginaire. L'imaginaire via la nourriture est très rare. Quand quelque chose est sur la table, on le mange, c'est beau peut-être, mais on ne se raconte pas beaucoup d'histoires avec la nourriture. J'aime en raconter parce que je pense qu'avec des choses très banales, ici du pain et un jus de tomate, avec juste un feutre de blanco sur un verre, on a une brique liquide. C'est très drôle d'imaginer cela et, en quelques secondes, on est ailleurs. Je dis souvent qu'il n'y a pas besoin de partir en vacances ou d'être super riche pour être heureux. Le quotidien peut être très intéressant si on sait le regarder, surtout si nous, en tant que créatifs, on arrive à le donner à voir aux usagers. C'est à nous aussi d'insuffler une manière de regarder.

**NATHALIE LE BRETON** Un autre regard. C'est ce que tu me racontais à propos du kouglouf dans ta région, c'est devenu basiquement le produit qu'il faut absolument avoir.

**SONIA VERGUET** Je viens d'Alsace, il y a des kougloufs partout, dans toutes les boulangeries. On en achète pour en amener à sa famille, mais personne n'aime vraiment cela, c'est sec, on le dit ou on ne le dit pas. Il y en a quand même partout. Tout comme les moules en céramique, tout le monde en a, mais personne ne s'en sert, ils sont dans les placards ou ils servent de décoration dans la cuisine. Cet objet et ce mets étaient très cuisinés il y a encore très peu de temps, ils appartenaient au quotidien. Maintenant, ils sont devenus folkloriques, touristiques et poussiéreux. C'est dommage parce qu'en ne revisitant pas certains objets, ils restent dans le passé au risque de s'y perdre.

**NATHALIE LE BRETON** De s'éteindre.

**SONIA VERGUET** En Alsace, la situation des potiers est assez catastrophique. Comme ils ne se renouvellent pas, ils sont de moins en moins nombreux. Il y a une dizaine de familles de potiers en Alsace alors qu'il y en avait 400 ou 500 il y a encore quelques années. Il y a plein de raisons, mais le fait de se renouveler est aussi important pour renouveler des pratiques potières.

Quand je suis arrivée en Alsace, je suis arrivée en tant que touriste et j'ai voulu revivifier ce kouglof, que je trouvais vraiment ennuyant et poussiéreux. C'est dommage, c'est une forme géniale. J'ai fait un livre qui s'appelle « 100 cool glofs », j'ai essayé de donner du cool au kouglof. J'ai pris le moule et j'ai intégré 100 autres choses que la pâte briochée à raisin, que je n'aime pas trop. Ce n'était pas pour que les gens fassent comme moi parce que ce n'est pas un livre de recettes, c'est juste un imagier, c'était pour que les gens aient envie de se resservir de ce moule et de s'autoriser à s'en servir comme ils le souhaitent. Souvent, on a l'impression qu'il ne faut se servir des objets que d'une seule manière, il y a une notice, c'est hyper rigide, ou nous-mêmes, on se met dans des cases. En fait, on peut s'autoriser plein de choses avec les objets.

L'idée était que le moule à kouglof redevienne vivant et se reconnecte à nos envies, à nos racines ou nos désirs culinaires. J'ai mis de la purée dedans, je le démoule, cela fait un kouglof en purée. Le mercredi, pour les enfants, vous faites cela avec du jambon et ils sont super contents ! Je me dis que les moules sont des terrains de jeu aussi, il faut y aller. La cuisine, ce ne sont pas que des recettes, cela peut être des formes qui sont drôles. D'ailleurs, si vous servez aux enfants un repas avec un petit truc rigolo, cela se passe souvent beaucoup mieux.

**NATHALIE LE BRETON** On est vraiment dans le décroisement dont on a parlé tout l'après-midi et de l'animation au sens de donner de l'âme, d'un rapport des gens aux objets, à la vie, au vivre ensemble. On retrouve cela dans ta pratique.

**SONIA VERGUET** J'ai aussi enseigné et mon travail est très pédagogique. On peut le voir avec l'image suivante. Je fais beaucoup d'ateliers avec des enfants. J'ai aussi participé à la fabrication du jeu des enfants au Centre Pompidou. J'ai fait une série vidéo dans le cadre de Mon Œil au Centre Pompidou, dans laquelle j'ai essayé de montrer des assises de grands designers sous un angle imaginaire et ludique. Je fais par exemple ce journal culinaire avec des classes où j'interviens pendant une semaine avec une classe sur différents sujets : la cuisine, la gourmandise, les œufs, la table, etc. On aborde des sujets avec les enfants en lien avec la table, de manière plus ouverte qu'ils en ont l'habitude, de façon à les explorer autrement que par le prisme des saveurs et des recettes.

**NATHALIE LE BRETON** C'est peut-être aussi une façon de revaloriser un temps dans la vie sociale qui est si important et qu'on est quand même en train d'escamoter. On ne mange plus ensemble, on mange assis par terre ou un peu debout.

**SONIA VERGUET** Oui. Ces moments que je passe en classe avec les enfants sont idéaux pour observer les changements justement en lien avec le repas. Comment le repas est-il pris ? Selon les différentes classes socioculturelles, cela ne se passe pas de la même façon. Cela permet de valoriser aussi la différence et la diversité car dans les classes où je vais, il y a souvent des enfants de plein d'origines différentes et j'ai à cœur de toujours valoriser ces différences en les montrant et en ouvrant les sujets sur la richesse qui nous entoure. Le culinaire est une super porte d'entrée parce que comme on a tous un avis sur la nourriture, dès que vous utilisez un mets comme sujet, tout le monde a son mot à dire : « j'aime », « je n'aime pas », « ma mère fait comme ceci », « dans mon pays, on fait comme cela ». C'est une très bonne porte d'entrée pour toucher à des sujets souvent plus profonds et plus riches qu'il n'y paraît ; la nourriture, encore une fois, c'est bien plus que des goûts.

**NATHALIE LE BRETON** Sans forcément se disputer, comme on peut le faire, autour de la politique par exemple.

**SONIA VERGUET** C'est vrai, il n'y a jamais de fâcherie autour de la nourriture. C'est très rare. Tant mieux.

**NATHALIE LE BRETON** Merci beaucoup, Sonia, de ton témoignage. On pourra peut-être te poser des questions par la suite.  
(Applaudissements)

À côté de toi, je voyais Lucas acquiescer. Si vous connaissez mille formes, vous avez peut-être profité de sa fabrique de neige. Tu es jeune designer. Comment t'es-tu retrouvé à mille formes ? Quelles sont tes sources d'inspiration, puisque je crois que les mots comptent aussi beaucoup pour toi ?

**LUCAS LORIGÉON** Complètement. Bonjour à toutes et tous.  
Je commencerai par saluer les étudiants de l'ESDMAA. C'est une école par laquelle je suis passé il y a quelques années. J'ai une formation de designer industriel, formé à l'ENSCI - Les Ateliers, une école plutôt généraliste à Paris. Comment me suis-je retrouvé à mille formes ? C'est une bonne question. Évidemment, c'est Sarah MATTERA qui m'avait convié et c'était un réel plaisir de travailler ici. Pour contextualiser la fabrique de neige, il me faut préciser que je suis originaire de Clermont-Ferrand ; j'ai toujours joué dans la neige étant jeune

et c'était ni plus ni moins cette sensation que j'avais envie de narrer, raconter ou en tout cas j'avais envie de travailler sur ce thème. La fabrique de neige était tout en longueur, volontairement abstraite et fictive ; un filament blanc allait dans une usine, entrainé dans une montagne, puis passait dans un tube d'extrusion. Il me faut saluer ici le travail important des médiateurs/médiatrices de mille formes qui racontaient l'histoire face à ce dispositif volontairement abstrait, qui forçait à l'imaginaire. Dans ce dispositif, il y avait notamment cet élément, une énorme boule à neige et un ventilateur caché dessous qui créait un nuage de neige fait de microbilles de polystyrène, parce que très légères et donc volatiles.

**NATHALIE LE BRETON** Sur la boule, il y a l'action mais aussi le côté contemplatif.

**LUCAS LORIGEON** Complètement. Je crois qu'on a lavé la boule 30 fois parce que les enfants posaient leurs mains, bavaient dessus. Ce qui était recherché, c'était ce temps où on peut se poser, devant un objet à la fois abstrait et en même temps en mouvement, donc se laisser aller à juste l'observer.

**NATHALIE LE BRETON** Oui, prendre ce temps-là. C'est complètement mille formes ce rapport au temps.

**LUCAS LORIGEON** Oui. Volontairement, je voulais ne pas axer cette courte présentation uniquement là-dessus.

Comme je le disais, je suis passé par l'ENSCI - Les Ateliers et je pense que cela va parler aux créatifs-créatives et même aux autres personnes présentes. Pendant toutes mes études, à chaque fois que je faisais un rendu, on me disait que j'avais une mauvaise maturité de projet. C'est un terme que je n'ai jamais compris, qui revient souvent chez les designers, où on dit : « Vous avez une bonne ou une mauvaise maturité de projet. »

J'ai mené un travail sur ce qui pourrait être une immaturité de projet volontaire. Je suis allé voir les enfants parce que ce sont quand même des références en immaturité. C'est un début de travail de test que j'ai mené sur la question : est-ce que les vrais designers ne sont pas les enfants ? Auquel cas, j'allais les observer pour réutiliser, en tant que designer, certaines notions que ces enfants avaient utilisées au quotidien.

Je vous ai mis une petite référence qui a été au démarrage de cette démarche de projet ; Jacques CARELMAN, que vous connaissez peut-être ou pas, est dentiste à la base et s'est retrouvé à illustrer un catalogue : le catalogue des

objets introuvables. Le fusil que vous voyez est un fusil pour chasser le kangourou et dans la description, c'est une balle qui sort du fusil ; vu que la trajectoire est sinusoïdale, elle suit le saut de l'animal. Ce qui m'intéressait là-dedans est que c'était évidemment totalement faux, fictif, immature parce que rempli de malice. C'était presque un pied de nez au design comme on peut l'entendre de manière plus traditionnelle, c'est-à-dire rempli d'usages, qui doit forcément se coller aux usagers, résoudre un problème.

**NATHALIE LE BRETON** Un petit pied de nez aux chasseurs aussi ?

**LUCAS LORIGÉON** Oui, je fais un pied de nez aux chasseurs.

On peut passer à l'image suivante. Le projet suivant que je vais vous présenter a amorcé le travail de réflexion et a commencé à me spécialiser dans la question de la narration ; je me demandais comment le design pouvait bavarder avec les gens ou être vecteur d'une histoire. C'est un projet pour une chaîne de restauration, dont je tairai le nom, à Paris, qui voulait mettre en place une sorte de Meetic au restaurant. Accrochez-vous ! En gros, si deux personnes aiment les lasagnes, potentiellement, ces deux personnes peuvent se rencontrer autour d'un repas. On est au degré 0 de la réflexion. Ce qui était génial, c'est que vu qu'on m'avait qualifié d'immature dans mes projets depuis le début, je me suis dit : « C'est le meilleur moment, allons-y à fond ! » J'ai donc travaillé pour ce restaurant.

La référence que vous voyez à gauche, c'était la première notion que j'avais observée chez l'enfant, c'est qu'il n'y a pas d'élitisme dans la référence. La référence est forcément bonne parce qu'elle est incarnée, choisie à un moment donné. Ce qui est d'ailleurs un problème dans plein d'écoles de design ou chez plein de personnes qui pratiquent le design, à mon avis, c'est qu'il y a un élitisme naturel des références. C'est forcément « tel designer de telle époque ». J'avais envie de démontrer qu'une référence aussi simple que celle-ci pouvait amener à un projet. Ce qui m'a intéressé ici, c'est le spaghetti qui unit les deux personnages. Je me suis mis, chez moi, à scanner les spaghettis. Je suis très sain d'esprit, je vous assure. À la fin, j'ai proposé un dessous-de-plat qui tient la chandelle. L'idée était que la personne qui servait amenait un plat à partager autour de la table et ensuite, les deux personnes présentes pour déguster les lasagnes pouvaient manger. Cet objet a été réalisé dans un petit atelier à Paris par une céramiste. C'est le premier projet qui a amorcé cette réflexion. On peut passer à l'image suivante.

**NATHALIE LE BRETON** Voilà les mots, les expressions qui t'inspirent !

**LUCAS LORIGEON** Il y a quatre ans, j'ai commencé un travail de recherche sur les expressions françaises qu'on connaît toutes et tous, « couper la poire en deux », « avoir la tête dans les nuages », ce qu'on appelle des expressions idiomatiques parce que remplies de narrations, narrations communes (ce qu'on a en tête), et narrations réelles (D'où viennent-elles historiquement ? Pourquoi existent-elles ? Qui a créé l'expression ?) J'ai commencé par les noter de manière intuitive sur un téléphone, sans savoir ce que j'allais en faire.

La deuxième notion que j'étais allé chercher chez l'enfant, encore une fois immature mais c'est trop bien, est la question du hasard. Sur l'image à gauche, c'est une installation qui était faite sur un rond-point, un arrosoir géant posé sur un rond-point. Je me suis souvenu des fois où je me baladais avec l'arrosoir rempli et beaucoup trop lourd dans le jardin, ce qui fait tanguer. Je me suis dit : « C'est amusant parce que l'arrosoir pourrait presque devenir un lest, en tout cas un objet trop lourd parce que rempli d'eau. » J'ai dessiné l'objet à côté, qui est une petite table d'extérieur qui se remplit d'eau par le trou du dessus et qui, une fois qu'elle est remplie d'eau, ne peut pas s'envoler.

**NATHALIE LE BRETON** Super !

**LUCAS LORIGEON** Je ne vous montre pas toute la démarche, mais c'était pour démontrer que partant de rien ou d'une sorte de pichenette immature, on pouvait réussir, par la démarche de projet, à retomber sur une véritable création. Ensuite, c'est encore une autre notion que j'ai trouvée chez l'enfant. Évidemment, toutes ces notions trouvées ne sont pas du tout mathématiques, ni scientifiques. Je n'ai pas observé tout un panel d'enfants. J'ai simplement passé une après-midi dans une maternelle et j'ai noté des choses, ni plus ni moins.

Voici un autre exemple : c'est un monsieur qui vit à côté de chez moi, il cultive des courgettes. Ce qui est, j'allais dire « génial », mais c'est un peu dramatique à la fin car il a des grandes allées : il remplit ce panier vert et une fois qu'il est arrivé au bout de l'allée, il doit amener ce panier dans une sorte d'entrepôt pour stocker les courgettes. Je vous laisse imaginer le poids d'un panier comme celui-ci, rempli de X courgettes ; ce monsieur avait le dos complètement abîmé.

La notion cherchée chez l'enfant est qu'on se rend compte que chez lui rien n'est impossible, le problème n'existe pas. Parfois, on pose une problématique et c'est presque l'adulte qui est moyennement bon, l'enfant va forcément trouver une solution totalement imaginative et fictive. J'avais discuté de la problématique de mon voisin jardinier avec un enfant, je n'ai malheureusement pas le croquis ici, mais il m'avait dit : « Il n'y a qu'à mettre des pieds robotiques sous le panier. »

Évidemment, je ne pouvais pas mettre de pied robotique, mais c'est cette anecdote qui a créé le projet. Je me suis dit qu'au lieu d'avoir plusieurs pieds sous le panier, il suffit peut-être d'avoir plusieurs personnes pour porter le panier. Cela a été une intervention minimale, en tant que designer, avec l'idée de rajouter des poignées à un panier qui n'en avait que deux au départ pour que plusieurs personnes puissent aider ce monsieur à porter le panier.

**NATHALIE LE BRETON** J'aurais voulu que tu mettes des choses en face de tes mots. Tu n'es pas allé jusqu'au bout parce que tu nous as montré les mots et tu n'as pas montré la réalisation qui va avec. « Se prendre un râteau », par exemple ?

**LUCAS LORIGEON** Se prendre un râteau n'est pas là. L'arrosoir que vous avez vu est « l'arrosoir arrosé », qui est né dans un film des frères Lumière. Je n'ai pas expliqué toute la démarche, mais cela vient de là. J'en ai fait énormément. J'ai travaillé sur une multiprise avec l'expression « ce n'est pas Versailles ici ». À Clermont-Ferrand, j'ai travaillé avec un boulanger, Boulangerie Moderne si je ne me trompe pas, sur « mettre la main à la pâte ». On a travaillé sur une baguette qui s'enroule sur elle-même pour créer une poignée de transport.

Cela fait quatre ans que je fais ce projet, donc il y a maintenant pas mal de projets sur ce sujet.

Je pense que le design est aussi et surtout un discours, un bavardage, un message véhiculé. Tout à l'heure, j'étais content d'entendre qu'il fallait décroquer ou qu'on ne pouvait plus simplement dire que le designer a telle pratique ou que l'architecte a telle pratique. Le design est politique, c'est un bavardage, un positionnement, une histoire, un conte, c'est tellement complexe ! C'est aussi l'enjeu de cette posture. Tous ces objets ne sont pas du tout édités ni industrialisés. C'est une recherche dans le vent, en tout cas qui a du sens pour moi mais qui n'a pas d'existence industrielle.

**NATHALIE LE BRETON** Qui pourrait pourtant, comme ton truc à patates.

**LUCAS LORIGEON** Oui, même l'arrosoir arrosé. J'ai eu des propositions. Je me refuse à l'industrialiser parce qu'à mon sens, ce n'est pas l'intérêt de ce projet. Encore une fois, cela n'engage que moi, mais je pense qu'il perdrait en discours politique. Pour moi, ce qui m'intéresse est qu'il apparaisse presque comme un design critique, malicieux ou placé à un endroit très précis, et l'industrialiser serait lui enlever ce pied de nez fait au design.

**NATHALIE LE BRETON** As-tu le sentiment, après ces expériences qui sont

quand même courtes dans ton métier, que ton immaturité a toujours sa place ?

**LUCAS LORIGEON** Oui.

**NATHALIE LE BRETON** Cela se conserve ?

**LUCAS LORIGEON** Oui. Je l'entretiens même. C'est la moitié de mon temps. L'autre moitié de mon temps, je suis directeur pédagogique d'une école de design à Lyon, Strate design.

**NATHALIE LE BRETON** Super ! Bravo !

**LUCAS LORIGEON** Merci. Ce qui est intéressant, c'est que je pense même qu'au-delà de l'entretenir, je l'encourage. Je pense que le design mature est chiant. Encore une fois, cela n'engage que moi et pour tous les gens qui veulent s'identifier, tant mieux, mais je pense qu'il faut que le design fasse des pas de côté, soit un peu malicieux, soit gênant, crée du débat. Je pense que c'est l'enjeu de cette pratique aussi. Évidemment, il y en a plein d'autres.

**NATHALIE LE BRETON** En tout cas, c'est ce qu'on a essayé de démontrer cet après-midi.

Avez-vous des questions ? Avez-vous été inspirés ?

**UNE DAME DANS LA SALLE** Ce n'est pas une question, c'est juste une remarque en tant que professionnelle de la petite enfance. Cet après-midi, à travers tout ce que vous avez présenté, je m'aperçois que ce qu'il advient de vos démarches à chacun, existe grâce au regard que vous portez sur l'enfant, aux observations, à la synthèse que vous en faites. À partir de là, je me dis qu'il y a de l'espoir parce qu'en tant que professionnels de la petite enfance, nous n'avons parfois pas été entendus par nos politiques parce que nous étions des empêcheurs de tourner en rond (encore une expression). Je m'aperçois que les choses avancent parce que vous avez des propositions et que finalement, par immaturité peut-être, vous êtes un peu plus pris au sérieux que nous l'étions dans un passé très proche. Je me dis qu'il y a de l'espoir pour que les enfants d'aujourd'hui soient des citoyens avec plein de confiance en eux, créatifs et libres. Merci pour tout.

**NATHALIE LE BRETON** Merci pour cette réaction et ce témoignage.  
(Applaudissements)



Y a-t-il d'autres questions ? (Non)

Merci à tous les trois.

Vous me l'avez amené sur un plateau, en préparant ce rendez-vous avec les artistes, les penseurs, les politiques, je suis retombée sur un texte que j'avais envie de partager avec vous pour cette conclusion, qui dit, et vous l'avez si bien dit : « Il est possible de s'imaginer une société adulte organisée et constructive fondée sur le modèle de celle des enfants, c'est-à-dire comme une société de cohésion. L'attachement aux autres est la première étape et amène les humains à collaborer vers un objectif commun. Ce serait fantastique pour tout le monde si la société était organisée de la sorte, mais il est impossible de l'imposer. Cela doit être dicté par la nature. Si la nature est la base – je ne sais pas si Gaétan est dans les parages – la construction sera solide, mais en l'absence de cette base, il ne peut exister qu'une cohésion artificielle de la société qui risque de s'effondrer facilement à tout moment – je pense que vous voyez ce à quoi je fais référence -. Il est extrêmement intéressant d'observer cette société de cohésion des enfants. Ces derniers s'engagent dans des activités sociales dans un but externe, ils travaillent en groupe lorsque l'activité nécessite de la collaboration, ils coopèrent lorsqu'ils ont quelque chose à faire. » C'est ce que vous faites tous magnifiquement à votre niveau. C'est signé Maria MONTESSORI et, évidemment, c'est une jolie référence.

Merci à tous ! C'est la fin d'Ensemble#4.

(Applaudissements)

Évidemment, il y aura un rendez-vous Ensemble#5.

Je voudrais remercier une fois de plus toute l'équipe, Marie-Eugénie, Ninon, Dominique, l'équipe technique, c'est important, toi aussi, Audrey GUICHARD, qui es là, qui a tout scripté et grâce à toi, il y a la trace dont parle si bien Patrice. Je voudrais remercier aussi Mathilde AUBIER pour les créations artistiques. C'est un travail ensemble, de regards différents et qui fait toute la richesse de ce rendez-vous. Merci.

(Applaudissements)

# Biographies des intervenants et textes d'intention

## TABLE RONDE #1 PENSER DES ESPACES POUR BIEN ACCUEILLIR

### MANUEL ZACKLAD

Professeur du Cnam (Conservatoire national des arts et métiers) en Sciences de l'Information et de la Communication et directeur du laboratoire Dicen-IdF (Cnam, Gustave Eiffel, Université de Nanterre) et du Master « Transition Numérique et co-design ».

Ses recherches portent sur la transformation digitale des organisations, le travail coopératif médiatisé, l'organisation de l'information, l'anthropologie de la communication.

Il a été impliqué dans plusieurs projets de recherche sur les relations entre organisation et environnement de travail, notamment dans un contexte hybride impliquant le recours à des dispositifs numériques.

### «Permaculture des milieux d'activités partagés et design de milieu »

Dans cette table ronde nous vous présenterons les principes de permaculture des milieux d'activités (Zacklad 2018). Un terme chapeau qui désigne pour nous un ensemble de qualités caractéristiques du milieu qui doit être capacitant, sérendipien et aménitaire, des expressions dont nous préciserons la signification. La permaculture des milieux d'activités partagées implique un «design de milieu» spécifique qui permet la mise en place de dispositifs d'information et de communication adaptés aux activités et aux collectifs qu'ils contribuent en retour à façonner.

Ces dispositifs incluent de multiples artefacts : l'espace, le temps, les supports

d'écriture et d'enregistrement numériques et non numériques, tous les objets qui permettent la création mais également le travail psychique de subjectivation individuel et collectif.

Nous portons une attention particulière à la dimension transmédiate de ces dispositifs pour assurer une continuité entre les différents espace-temps qui structurent l'activité.

## SYLVIE SAUVIGNET

Responsable du service des publics et de la médiation à la Cité du design de Saint-Étienne. Elle a co-piloté la création du projet « Cabane du design », un lieu pour faciliter la rencontre du jeune public avec le design grâce à l'expérimentation, la manipulation d'objets et le jeu, en toute autonomie.

### **« L'ambition d'un projet de médiation, de découverte et d'expérimentations : la Cabane du design. »**

Dans la continuité des actions de médiation de la Cité du design, le projet continue d'explorer le design comme mode de connaissance du monde dans lequel on vit en s'appuyant sur un renouvellement des approches de médiation plus créatives, participatives et innovantes.

La Cabane privilégie l'accès des jeunes publics et des familles à la discipline du design et à ses champs multiples dans un esprit de découverte décomplexée. Elle illustre une nouvelle médiation culturelle basée sur la découverte autonome à travers des ateliers permanents, des structures actives et ludiques et des jeux évolutifs. Parce qu'un enfant a sa façon de communiquer et de voir le monde sur un mode plus sensoriel que l'adulte.

La Cabane du design est un lieu de rencontres avec l'équipe de médiation, des professionnels du design, et la jeune création. Elle est en prise directe avec son environnement puisqu'elle s'inscrit dans le projet de transformation du site d'ici l'horizon 2025.

Cette « Cabane » au design original a été conçue par les designers, Laure Bertoni et Sébastien Philibert de l'agence Escalade design.

## CATHERINE BOIREAU

Cheffe de projet au sein du service médiation culturelle du Centre Pompidou. Elle développe depuis plus d'une dizaine d'années des dispositifs d'exposition interactifs pour la Galerie des enfants ou les espaces d'ateliers, ainsi qu'une expertise sur le très jeune public (0 / 2 ans) et le public adolescent. Les

projets et les espaces de médiation qu'elle conçoit invitent à considérer le design comme outil de médiation.

À l'automne 2010, deux espaces imaginés par Mathieu Lehanneur voient le jour au Centre Pompidou : le Studio 13/16, premier espace dédié au public adolescent et les espaces de l'Atelier des enfants (2 / 5 ans).

Des espaces où se mêlent workshops, rencontres avec la création contemporaine, collaboration étroite avec les designers et les artistes pour imaginer des espaces qui mêlent design et pédagogie.

## **TABLE RONDE #2 CRÉER DES ENVIRONNEMENTS ADAPTÉS : OBSERVER, ANALYSER, IMAGINER**

### **PATRICE CHAZOTTES**

Né en 1972 à Agen, consacre toute sa carrière à imaginer de nouvelles formes de rencontres entre les publics et la création contemporaine.

Après des études d'histoire et de médiation culturelle, il intègre le service du patrimoine culturel du Conseil général de Lot-et-Garonne, où il crée avec Jean-François Poncet « Le permis de musée » récompensé du prix Territoria.

En 2002, le Centre Pompidou lui propose la direction de l'Atelier des enfants. Avec l'ensemble de son équipe, il imagine des projets qui deviennent des références dans le secteur de la politique des publics et de la médiation dont le Studio 13/16 ou encore l'ouverture de l'Atelier aux artistes contemporains.

De 2010 à 2012, il rejoint le Musée du Quai Branly en tant que chef du service de la médiation et il développe notamment Les Siestes électroniques et Les Ateliers nomades dans les banlieues.

De retour au Centre Pompidou en 2013 en tant que directeur-adjoint des publics, Patrice Chazottes s'attache à développer des projets de médiation sur tout le territoire en réponse à des enjeux contemporains.

Il contribue à la création de mille formes basé à Clermont-Ferrand, le premier centre d'initiation à l'art pour les 0-6 ans en France ; et crée l'École pro dédiée à la relation entre le monde de l'entreprise et les artistes, le jeu vidéo Prisme 7 et les podcasts du Centre Pompidou.

En parallèle, il développe de nombreux projets à l'international (Centre Pompidou Malaga et Shangai) et dirige l'ouvrage collectif : « La médiation culturelle, cinquième roue du carrosse ? » (2016, L'Harmattan).

Patrice Chazottes est choisi par Olivier Bianchi, maire de Clermont-Ferrand

et Président de Clermont Auvergne Métropole, pour piloter l'association de candidature du territoire au titre de Capitale Européenne de la Culture 2028.

## GAËTAN MAZALOUBEAUD

Designer d'espace et constructeur clermontois spécialisé dans les projets participatifs. Il accompagne des projets d'aménagement de parcs, de cours d'école, de bibliothèques, etc. en incluant les usagers dans le processus de conception.

Ces projets ont pour ambition de remettre les besoins des enfants au centre d'espaces où ils ont été oubliés au cours des trente dernières années derrière des considérations sécuritaires, hygiénistes et normatives.

Qu'il s'agisse d'un espace public ou d'une cour d'école, le premier enjeu consiste à faire en sorte que chacun.e trouve sa place : des espaces pour se rencontrer et s'isoler, pour bouger et pour se détendre, pour se cacher et se montrer, pour jouer et pour lire.

Ainsi les frontières qui s'établissaient ordinairement entre les âges et les genres sont redéfinies autour des usages, avec à la clef, des espaces plus apaisés et plus favorables à la rencontre de l'autre.

Depuis 2018, Design Tout Terrain a accompagné de nombreux projets à destination des enfants, notamment une quinzaine de projets de végétalisation de cours d'écoles en région Auvergne-Rhône-Alpes.

Des projets qui veulent répondre à l'enjeu fondamental de reconnexion des enfants au vivant. L'idée est de réinstaller des milieux favorables au retour du sol et de la biodiversité dans les cours : terre végétale, copeaux de bois, espaces plantés, strates végétales variées, compostage, récupération des eaux de pluie, etc. afin que les nouvelles générations appréhendent l'importance du vivant et développent des pratiques pour en prendre soin.

## MARTIAL MARQUET

Architecte et designer inscrit à l'Ordre National des Architectes et habilité à la maîtrise d'œuvre (HMONP). Il vit et travaille en Seine-Saint-Denis.

Ancien résident des Ateliers de Paris, Martial est maître de conférence associé et doctorant à l'ENSA Versailles et professeur de design à l'École Supérieure d'Art Dramatique de Valenciennes.

Enfin, il est co-fondateur du collectif trans-disciplinaire PZZL.

Il crée en 2015 Martial Marquet Studio, une agence pluridisciplinaire où se croisent l'architecture, la scénographie et le design. Dans cette approche trans-

disciplinaire, Martial Marquet et son équipe portent la même attention au processus de conception et de fabrication qu'au résultat final du projet.

Les projets d'architecture comme de design, concilient la complexité de la conception à une apparente simplicité formelle et technique. Les lignes simples laissent voir les détails d'assemblage, conférant aux constructions du studio une dimension sculpturale. Les réalisations de l'agence sont orientées dans la conception d'espaces de convivialité et d'accueil hors normes, tant dans l'espace public que dans le paysage. Architectures, mobiliers, installations et objets, sont conceptuellement et structurellement envisagés comme les vecteurs d'une narration qui réinvente l'espace social.

Réalisées dans le cadre de grands projets urbains, de paysage ou d'espaces culturels, Martial Marquet privilégie les matériaux locaux, bruts, ou de réemploi, favorisant une plus grande intégration dans leur environnement. Pérennes ou éphémères, hybrides et évolutives, ses constructions prônent une efficacité de forme et d'usage, plaçant l'expérience de l'utilisateur au cœur du projet. L'« objet » construit a par ailleurs une existence formelle et symbolique qui lui est propre, et que Martial Marquet qualifie d'« objet signal ».

### **TABLE RONDE #3 IMAGINER DES DISPOSITIFS ARTISTIQUES INTERACTIFS À DESTINATION DES TOUT-PETITS.**

## **SONIA VERGUET**

Designer diplômée de l'École nationale des Beaux-Arts de Dijon et de la Haute École des arts du Rhin de Strasbourg. Elle conçoit des projets à différentes échelles (objet, scénographie, vidéo, livre, croissant) pour des cadres variés (commande, marché public, aide à la création, édition, résidence en France et à l'étranger, conférence, workshop).

Elle vise à enrichir le quotidien de sens, que ce soit à travers la notion d'échange entre deux inconnus assis sur un banc ou à travers la fabrique de la convivialité à table.

Justement elle s'est spécialisée depuis 15 ans et plus spécifiquement dans le moment du repas et ce que ce dernier raconte.

Les questions qu'elle aborde et les projets qu'elle réalise sont diverses : comment être moins timide à table avec des inconnus ? Le sens du décor en pâtisserie peut-il être autre chose que juste beau ? ou encore comment le design peut-il réduire l'impact écologique néfaste du contenu de l'assiette sans que le consommateur ne s'en rende compte ?

Pour elle, bien manger s'apprend dès le plus jeune âge. Elle réalise des projets spécialement imaginés pour les enfants et même avec eux, notamment la conception d'un journal culinaire où ces derniers abordent les notions liées au repas (les aliments, les outils, la faim, le dégoût, les différents codes de bienséance suivant les cultures...) en découvrant le design culinaire.

Car bien manger est une connaissance bien plus grande que le simple rapport aux saveurs, si c'était le cas, tous les enfants aimeraient les légumes car ils sont effectivement délicieux ! Vive enfin une meilleure compréhension de la démarche design en lien avec l'assiette pour mieux appréhender le mécanisme de l'appétit et le fabriquer.

Elle a aussi conçu une exposition itinérante « Manger mieux, grâce au design » justement destinée à voyager partout même dans les écoles des petits.

## ÉLISE FOUIN

Aussi appelée la Franche Conteuse, est une designer originaire de la région Franche-Comté où elle a pratiqué les arts plastiques, la peinture, le piano et la danse, en équilibre entre les bienfaits de sa terre et le désir de culture, entre le faire et l'esprit.

Elle se forme ensuite à l'École Boulle à Paris, d'abord à l'orfèvrerie, puis elle se tourne vers le design de mobilier et d'objet. Une formation double pour trouver son point d'équilibre. Pour son diplôme en 2003, elle fait déjà un pas de côté et s'aventure avec succès vers la mise en œuvre du papier, en tant que designer qui se donne la liberté de l'artiste.

C'est d'abord avec ses mains que cette créatrice apprivoise la matière. Les usines sont un de ses terrains de jeux favoris, où elle traque chutes et rebuts. Le papier, le bois, le métal, le verre, le tissu, et différents plastiques sont ses repentirs. Des matières délaissées qu'elle transfigure grâce à des typologies reformulées, combinées à de nouvelles technologies.

Depuis, elle a construit son métier dans différentes directions. Cette chercheuse, toujours en veille pour nourrir son laboratoire personnel, expérimente tout. Pour réaliser des lampes « Gigotte » ou « Lépiotes », une table à jeux « Bouillotte », des vases « Chimisteries », un lit « Millefeuille », un service de table « Sillon »...

Elle collabore avec des marques, des éditeurs, des institutions, des petites entreprises, des artisans. Car après avoir magnifié le réemploi des matériaux, elle se tourne aujourd'hui, à travers un tour de France, vers les savoir-faire locaux. Pour elle, le développement durable passe aujourd'hui par les richesses du travail de la main et la ré-industrialisation des territoires régionaux. Avec une

approche intuitive, ingénieuse et maîtrisée du design, loin d'un style. Dans ses créations, elle reste foisonnante, sème de la légèreté et de l'espièglerie.

## LUCAS LORIGEON

Designer diplômé de l'École Nationale supérieure de création industrielle, Les Ateliers à Paris.

Son intérêt réside dans la manière dont le design peut interagir avec les utilisateurs, car il considère cette discipline comme un outil de narration qui peut établir un dialogue avec les individus.

Depuis trois ans, il se consacre à une recherche sur les expressions françaises. À travers ses dessins d'objets inspirés de diverses expressions courantes telles que «avoir la tête dans les nuages», «se lever du pied gauche» ou encore «mettre la main à la pâte», il apprécie la dimension cachée de ces expressions. Il aime explorer le sens qui se cache derrière ces vieilles expressions et se faire expliquer leur origine.

Pour Lucas, les objets possèdent des super pouvoirs. Ils peuvent servir de support narratif et donner lieu à toutes sortes de jeux de sens et d'interprétations. Il considère les objets comme une passerelle vers l'imaginaire, capables de susciter l'émerveillement et l'imagination chez les utilisateurs.

Récemment, Lucas a commencé à partager son temps entre le design et un poste de directeur pédagogique au sein d'une école de design. Il trouve toujours un grand plaisir à revenir à mille formes, un espace qui favorise l'ouverture et le partage d'idées.



## PRINCIPAUX SIGLES UTILISÉS

**BCD** : Bibliothèque centre de documentation

**BPI** : Bibliothèque publique d'information

**CNAM** : Conservatoire national des arts et métiers

**DSAA** : Diplôme supérieur d'arts appliqués

**EHPAD** : Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes

**ENSA** : École nationale supérieure d'architecture

**ENSCI-Les Ateliers** : École nationale supérieure de création industrielle

mille formes

23, rue Fontgivière 63000 Clermont-Ferrand

[mille-formes@ville-clermont-ferrand.fr](mailto:mille-formes@ville-clermont-ferrand.fr)

Tél. 04 73 42 66 64

[www.milleformes.fr](http://www.milleformes.fr)

[www.instagram.com/milleformes/](https://www.instagram.com/milleformes/)

Hôtel de Ville

10, rue Philippe-Marcombes

63033 Clermont-Ferrand Cedex 1

Tél. 04 73 42 63 63

[www.clermont-ferrand.fr](http://www.clermont-ferrand.fr)

Graphisme et illustrations : Mathilde Aubier,

[www.mathildeaubier.com](http://www.mathildeaubier.com)

Mise en récit : Frédérique Goussard

Suivi éditorial : Dominique Mans

Retranscription : Audrey Guichard

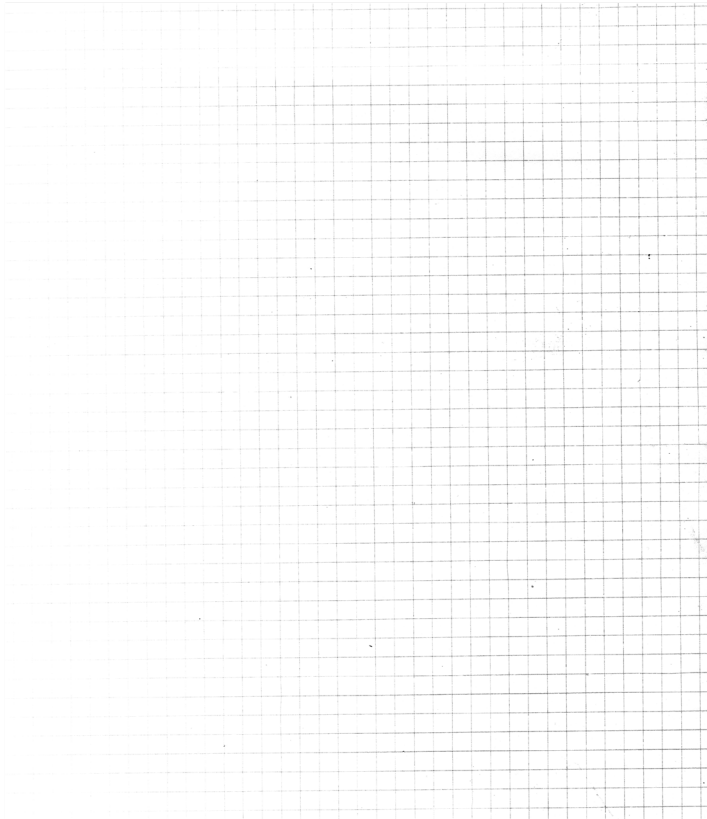
Correction-relecture : Maria Schilling

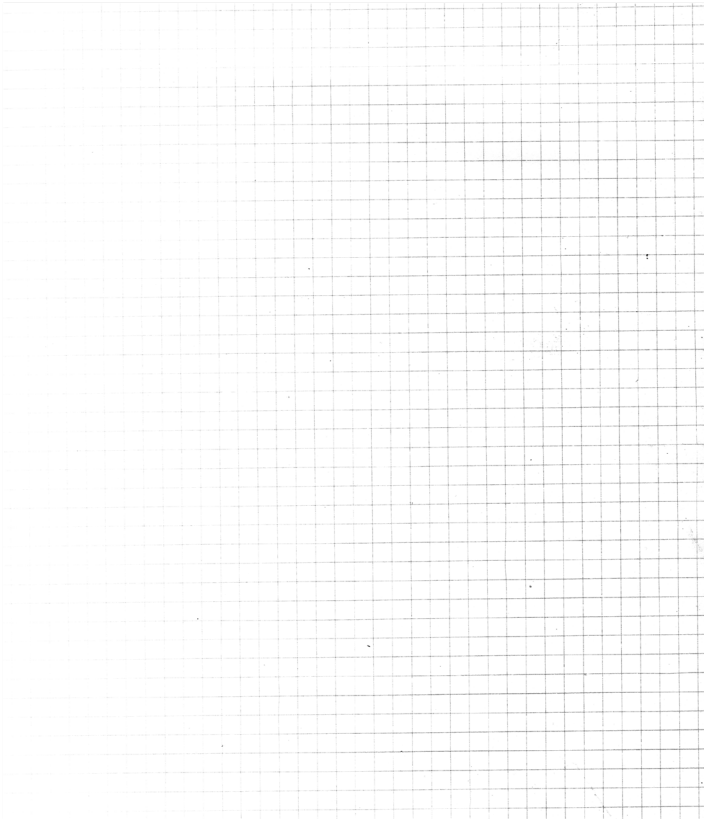
Impression : Print Conseil

Achévé d'imprimer en mai 2024

ISBN : 978-2-9575294-4-5

# NOTES





ENSEMBLE# est un temps d'échange, une réflexion et un questionnement à un temps T sur l'art et la petite enfance.

ENSEMBLE# met en avant et interroge les pratiques, les expériences de médiation et de propositions artistiques en direction de la petite enfance en France et à l'international.

ENSEMBLE#, ce sont des professionnels de la petite enfance, des pédagogues, des chercheurs comme des spécialistes de la santé, des artistes et des médiateurs ainsi que des élus.

ENSEMBLE#, ce sont surtout des parents et des enfants pour un projet qui concerne les générations futures et nous engage dès aujourd'hui.

Prix : 10 €

ISBN : 978-2-9575294-4-5